LES SUJETS DE CONVERSATION

1. Ma biographie
2. Ma journée de travail
3. Mon jour de repos
4. Mon appartement.
5. Mon ami
6. Mon immeuble
7. Ma ville natale
8. L'enseignement en France
9. L'enseignement supérieur en France
10. Pourquoi apprend-on la langue étrangère ?
11. A la bibliothèque
12. L'Ukraine
13. Kyiv – capital de l'Ukraine
14. La France
15. Paris – capital de la France
16. A la poste
17. Le sport
18. Les saisons de l'année
19. Le métier du professeur
20. La jeunesse française

Ma biographie.

Je m'appelle … J'ai 20 ans. Je suis Ukrainien (Ukrainienne).

Je suis né (née) le 10 novembre 19...

J'habite avec mes parents. Ma famille est assez nombreuse (n'est pas très nombreuse). Nous sommes 5: mon père, ma mère, mon frère aîné, ma soeur cadette et moi.

Mon frère aîné qui s'appelle Sèrge est mon aîné de 2 ans, il a 22 ans. Ma soeur cadette qui s'appelle Sophie est ma cadette de 3 ans, alors elle a 17 ans.

Mon père qui est âgé de 47 ans travaille à l'Université, il est professeur de mathématiques et ma mère qui a 45 travaille à l'école, elle enseigne la langue étrangère.

Mes grands –parents sont des gens d'âge mûr et ils ne travaillent plus ils sont des retraités. Mais malgré leur âge ils sont très actifs , ils s'occupent du ménage mais quand même ils trouvent le temps pour lire et regarder la televison. Ils sont toujours au courant de toutes les nouvelles. Nous tous, nous adorons nos grands parents.

En 200… j'ai terminé l'école secondaire et en 200... je suis entré(e) à l'Université pédagogique d'Ouman à la faculté des lettres. Je suis étudiant(e) en anglais et j'appends le français comme deuxième langue.

Je me sens une vocation pour les langues et je veux devenir professeur des langues vivantes.

Je parle ukrainien puisque c'est ma langue natale , je connais aussi le russe , je parle couramment l'anglais et je parle assez bien français.

J'aime le sport. Je fait du tennis. J'aime passer le temps avec mes amis.

Nous aimons bien aller aux soirées dansantes ou écouter quelque part la musique.

Ma journée de travail

Ma journée de travaille commence de bonne heure. Le réveil sonne à 7 heures et je me lève tous les jours à 7h.15.

Je déteste me lever tôt mais je n'aime pas non plus me dépêcher c'est pourquoi il est mieux de se lever tôt.

Je fait mon lit et je vais dans la sale de bain pour me laver , me brosser les dents, me raser , (me maquiller) oubien prende une douche. Ensuite je reviens dans ma chamber où je m'habille. Je me coiffe devant le miroir.

A 7h 50 je vais dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. Je préfère prendre un bon petit déjeuner pour bien commencer la journée . Si j'ai faim je peux me sevir de la salade, des crudités ou de la charcuterie, des oeufs dures ou des oeufs sur plat, des crêpes, du beurre, du fromage, du jus de fruits, du thé, du café noir ou du café au lait, ça dépend. Mais parfois je mange seulement un sandwich avec une tasse de thé ou du café. (Je ne mange pas beaucoup le matin. Je ne prends qu'une tartine beurrée avec du fromage ou de la confiture et une tasse du thé ou du café).

Je quitte la maison vers 8h15. J'habite loin (non loin) de l'Université et ça me prend presqu'une heure (presqu'un demie heure) pour y arriver.

Je n'aime pas être en retard à l'Université et je viens bien avant l'heure pour aller à la bibliothèque, à la salle de lecture ou même bavarder un peu avec mes copains (mes copines).

Les cours commencent à 11h 30 et je reste à l'Université jusqu'à trois ou quatre heures de l'après- midi . Notre emploi du temps est très chargé et il faut travailler encore après les cours.

Je rente chez moi vers 7 heures très fatigué(e). Je dine et je me repose un peu, ensuite je fait mes devoirs pour demain.

Vers minuit, j'ai sommeil. Je me déshabille et je me couche. Je m'endore tout de suite et je dors bien toute la nuit. Demain, le réveil va sonner à sept heures.

Mon jour de repos

Dimanche est mon jour de repos et ce jour-là je tâche de me bien reposer.

A la maison tout le monde fait la grasse matinée et je ne me lève qu'à neuf heures. Je fais marcher mon magnétophone et la musique remplis notre maison.

Je passé dans la sale de bain pour faire ma toilette. Quand je renter dans le salon, tout le monde m'attend déjà à table. La grand-mère prépare un bon déjeuner et toute notre famille déjeune ensemble. C'est une belle tradition de dimanche .

Le déjeuner finit, j'aide ma mère à faire la vaisselle.

S'il fait beau, je téjéphone à mes amis et nous allons nous promener.

Après une longue semaine de travaille tout le monde a besoin de repos.

Pendant les grandes chaleurs nous passons toute la journée à la plage. On se baigne, on nage, on se grille au soleil, en été on est bronsé, on s'amuse bien. Parfois nous faisons une promenade en bateau –mouche.

Même en automne quand il ne pleut pas, nous passons nos dimanches hors de la ville.

En hiver nous ne restons pas à la maison non plus.

Nous sommes de bon skieurs et s'il y a de la neige,nous faisons de longue promenade en skis.

En plus on organise souvent les fêtes à l'Université : Le Jour des étidiants, La Journée de la Faculté, Le Jour de 8 Mars etc. et si ces fêtes tombent sur dimanches je tâche de ne pas les manquer .

Mais j'aime aussi passer mon jour de repos avec ma famille . Nous tous nous aimons bien la musique , le théâtre et nous en profitons pour aller aux concerts ou aux spectacles.

Parfois nous restons chez nous. Toute la famille se reunite dans la sale de séjour.

Nous jouons aux échecs, discutons les dernières nouvelles sportives et politique, regardons à la télévision les emissions qui nous intérèssent.

Mon jour de repos est toujour rempli. Je me repose bien et je suis prêt à reprendre mes études.

Je me couche à 11 heures. Demain mon réveil va sonner à 7 h. du matin.

Mon ami

J'ai beaucoup d'amis. Ce sont pour la plupart les étudiants de notre université.

Mais j'ai aussi mon grand ami (ma grande amie) qui s'appelle Pierre (Emma)

Il est ukrainien (ukrainienne) il a 20 ans comme moi , il est étudiant et il fait ses études à l'Université à la faculté des letters.

Il est très intelligent. Nous sommes vingt dans notre groupe et lui, il est un des meilleurs étudiants de notre groupe.

Lui et moi nous apprenons l'anglais et le français comme deuxième langue. Il est surtout fort en français et il est aussi premier en latin.

Pierre n'est pas encore marié, il est célibataire (Emma n'est pas encore mariée).

Il fait du théâtre, il aime bien lire, il adore le sport. Il fait de la natation et du tennis, mais il n'aime pas du tout le football.

Pierre aime beaucoup sa famille, son père qui a 48 ans et qui est professeur à l'Université, sa mère âgée de 45 ans qui est musicienne et qui , bien sûr , adore la musique classique , son frère aîné Paule et sa soeur cadette Fanny. Toute sa famille habite à Ouman.

Le soir quand nous finissons nos devoirs nous allons nous promener ou dancer quelque part. Moi, j'ai horreur du rock et Pierre , lui ,il déteste le jazz. Mais nous deux, nous aimons beaucoup le disco et nous aimons bien le hip-hop.

Nous adorons les vacances et nous nous reposons en été toujours ensemble.

Nous sommes des amis vraiment inséparables.

Mon immeuble

J'habite avec mes parents dans un nouvel immeuble. Nous y avons emménagé il y a deux ans.

L'immeuble à plusieures étages que nous habitons maintenant est situé dans un quartier neuf. Il est moderne et bien propre et il a tout le confort moderne : gaz, éléctricité, chauffage central, eau froide/eau chaude, vide – ordures, téléphone, ascenseur.

Chaque mois mes parents payent le loyer.

Notre appartement se trouve au troisième étage. C'est un quatre pièces.

Nous avons quatre pièces isolées . Deux pièces donnent au sud , la troisième à l'est et la quatrième au nord. De grands fenêtres et plusieurs balcons donnent sur la rue .

Devant notre maison s'étend un beau jardin.

A côté de la porte d'entrée, un interphone permet de nous appeler.

Au rez-de-chaussée, il y a les boîtes aux lettres.

Si l'ascenseur est en panne on peut toujours prendre l'escalier.

Mais l'escalier est dur à monter car les marches sont hautes et étroites. Je prends toujours l'escenseur quand je suis pressé.

On s'entend bien avec les voisins. Si je les croise dans l'escalier je leur dis toujours bonjour.

Quand je sors , je ferme la porte à clef . Il est important de ne pas l'oublier dans la serrure.

Mais mon rève est d'habiter une superbe maison avec un vaste bslcon et joli jardin. J'espère qu'un jour j'aurai une maison blanche au bord de la mère.

Ma ville natale

La ville où je suis né(e) n'est pas très grande, mais elle est belle et très ancienne. Elle a plus de six cents ans. Sa population compte plus de 10 mille habitants. Elle est située dans la région de Tcherkassy

Dans notre ville il y a deux Ecoles supérieures : l'Université pédagogique et l'Université d'Horticulture, 15 écoles secondaires, les Collèges Pédagogique, Musicale, de Médecine, Technique.

Il y a aussi quelques enterprises industrielles et beaucoup d'ateliers artistiques.

A côté des maisons anciennes il y a des édifices tous neufs et à côté des quartiers anciens il y a des quartiers tous neufs.

Sur la grande place il y a un bel édifice tout blanc, c'est la poste central et ici se trouve aussi la maison de la Municipalité, l'Hôtel de ville. Devant le cinema il y a un square, avec des arbres qui jettent leur ombre épaisse sur les bancs.

Un grand nombre des magasins vous propose les marchandises de toutes sortes, au marché vous pouvez acheter des fruits, des legumes, du poisson, de la viande, du fromage etc. Il y a aussi les supermarchés où l'on peut acheter n'importe quoi.

Nous avons de la chance d'avoir dans notre ville un beau Parc de style paysage dont la beauté est bien connu dans l'Europe, en été il est beaucoup visité par les touristes y compris par les touristes étrangers. Mais malheuresement il n'y a pas de sourse d'eau, pas de rivière dans notre ville.

Les deux gares - la gare routière et la gare des chemins de fer nous aident à visiter d'autres villes de notre pays.

J'aime ma ville qui embellit chaque année.

L’enseignement en France

En France le système scolaire est plus compliqué que chez nous.

En France il y a beaucoup de genres d’écoles :

des écoles d’Etat, des écoles privées, des écoles de garçons et de filles, des écoles mixtes. Il y a aussi des écoles réligieuses.

A partir de 1972 l’enseignement en France est obligatoire et gratuit pour les enfants de 6 à 16 ans.

Le premier cycle qui s’appelle l’enseignement préscolaire n’est pas obligatoire pour les enfants de 2 à 6 ans qui vont à l’école maternelle.

Le deuxième cycle c’est l’enseignement primaire (élèmentaire) qui est obligatoire et gratuit pour les enfants de 6 à 11 ans et dure 5 ans :

- un an de cours préparatoire (CP) - où l’on commence l’apprentissage de la lecture et de l’écriture ;
- deux ans de cours élémentaire (CE 1 et CE 2)
- deux ans de cours moyen (CM 1 et CM 2)

où l’on enseigne l’histoire et la géographie de la France , l’arithmétique, le dessin, le chant, les travaux manuels.

A l’école primaire les classes vont de la 11-e à la 7-e.

A l’âge de 11 à 15 ans les enfants reçoivent l’enseignement secondaire qui se subdivise en deux cycles :

- l’enseignement donné dans le collège et
- l’enseignement donné dans le lycée.

La scolarisation en collège est obligatoire et gratuite, les classes vont de la 6-e à la 3-e.

Huit disciplines sont obligatoire :

- les mathématiques ;
- le français
- une langue étrangère
- l’histoire
- la géographie
- biologie
- chimie
- physique

Les élèves qui atteignent l'âge de 16 ans peuvent arrêter leurs études mais 94% des élèves entrent en classe de seconde c'est-à-dire au lycée.

On peut choisir un des trois types d'établissements :

- les lycées professionnels
- les lycées techniques et
- les lycées des études générales qui préparent les futures étudiants à entrer aux Universités ou bien aux Ecoles supérieures.

L'examen finale de lycée c'est le baccalauréat (le bac).

Pour passer le bac il faut bien savoir les lettres, les sciences et l'économie.

Le baccalauréat permet aux élèves de devenir étudiants de l'Université et de l'Ecole supérieure.

L'e**nseignement supérieur en France**

L'enseignement supérieur est accessible après le baccalauréat.

En France il y a trois types essentielles d'enseignement supérieur : Universités, Instituts universitaires de technologie (I.U.T.), Grandes Ecoles.

Les Universités accueillent tous les candidats sans faire de sélection. Alors ,plus de la moitié des bacheliers y entre mais 40% l'abandonnent au cours de la première année .

Chaque Université est pluridisciplinaire : elle associe - *les lettres, les langues, les sciences et les techniques.*

Ces études sont reparties sur trois cycles et sur plusieurs années d'études. Les étudiants obtiennent à chaque étape les mêmes diplômes validés par le ministère de l'Education Naionale et qui permettent de se préparer à certains concours :

- le premier cycle prépare en deux ans au Diplôme d'Etudes Universitaires Générales (DEUG)
- le second cycle prépare à la Licence (une année après le DEUG)
- et à la Maîtrise (une année après la Licence)

Les licenciés peuvent se présenter au concours . Ils s'y préparent une année.

Après ce concours ils obtiennent le Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Ecole secondaire (CAPES) qui donne le droit d'enseigner dans toutes les classes du second degré.

Les titulaires de la Maîtrise peuvent se présenter au concours d'Agrégation. C'est le grade supérieur du corps enseignant. Les professeurs agrégés enseignent dans les lycées et les Universités.

Le troisième cycle de deux ans est ouvert seulement aux professeurs titulaires de la Maîtrise .

Dans un ans on obtient le Diplôme d'Etudes supérieures spécialisées (DESS).

A la fin de la deuxième année de ce cycle on obtient le Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) et on soutient une thèse de doctorat qui ouvre l'accès à l'activité de chercheur.

On appelle ceux qui ont soutenu la thèse de doctorat *docteur ès lettres, docteur ès sciences, docteur en médecine, docteur en droit*

Les Instituts universitaires de technologie donnent en deux ans une formation de technicien supérieur.

Les Grandes Ecoles préparent les cadres supérieurs de l'administration, de l'économie, de l'armée, de l'enseignement, de l'industrie, du commerce.

On y accède par un concours d'admission très difficile.

Souvent n'est reçu qu'un candidat sur dix ou quinze.

Pourquoi apprend-on une langue étrangère ?

Le rôle des langues étrangères grandit toujours . Nous vivons à l'époque quand les échanges politiques, économiques scientifiques, culturels et informatiques entre les pays s'élargissent d'année en année.

La littérature en lsngues étrangères augmente aussi son volume et la connaissance des langues donne la possibilité réele de la lire en version originale ce qui est très important pour les spécialistes de différentes professions.

On organise des festivals des jeunes, des colloques, des conférences, des symposiums internationaux, on va étudier ou travailler à l'étranger, on voyage aujourd'hui à travers le monde - et tout cela demande des connaissances des langues étrangères.

C'est pourquoi on attire une grande attention à l'étude des langues à l'école primaire et secondaire, aux lycées, aux gymnases.

Au niveau professionnel des langues étrangères sont étudiées aux universités nationales et aux universités pédagogiques.

Devenue un Etat indépendante l'Ukraine a commencé à établir ses propres relations internationales avec les pays du monde. Cela exige des spécialistes y compris ceux des langues étrangères. Même aujourd'hui l'Ukraine en demande plus qu'elle ne possède et ce besoin grandira avec les années.

Mais la langue n'est pas seulement un moyen de communication . Elle est aussi une des sources puissantes de notre richesse spirituelle.

En apprenant les langues , on développe son esprit et sa mémoire . On apprend aussi l'histoire, la culture, la littérature, les traditions, la civilisation du pays dont on apprend la langue.

« Tu est tant de fois l'homme combien de langues étrangères tu connais ». A présent on commence de plus en plus à bien comprendre cette belle phrase.

A la bibliothèque

D'habitude, je fais mes devoirs à la maison parce que dans notre famille il y a une riche bibliothèque où l'on peut trouver les livres encyclopédiques, les ouvrages de référence de toutes sorte de branches de l'activité humaine.

Mais parfois, quand je doit écrire un rapport ou une composition, je vais à la bibliothèque de mon quartier ou de l'Université.

A la bibliothèque il y a tout le nécessaire pour le travail sérieux : des manuels, des brochures des collections de journaux, la littérature critique, toute sorte de dictionnaires.

A l'Académie des sciences et dans les Instituts de recherches il y a des bibliothèques scientifiques. C'est à Kyiv que se trouve celle des langues étrangères.

Il existe aussi des bibliothèques pour enfants où travaillent des bibliothécaires et des pédagogues expérimentés.

L'atmosphère qui règne à la bibliothèque vous dispose au travail : sur chaque table il y a une lampe, aux murs il y a des portraits des écrivains et des poètes.

Pour trouver un livre nécessaire on peut se servir des cathalogues. Après il faut s'adresser à la bibliothécaire de service et lui demander la littérature dont tu as besoin.

Parfois je travaille à la bibliothèque 2-3 heures . Je prends des notes ou je fait ma traduction, je lis des journaux et les périodiques qui viennent de paraître. J'aime être au courant des évenements qui se passent dans notre pays et à l'étranger. Le travail fini je rends les livres à la bibliothécaire.

L’Ukraine

Situation géographique et frontières. L’Ukraine est située en Europe Orientale et couvre un vaste territoire. Sa superficie dépasse 600 mille kilomères carrés.

Elle a des frontières communes avec la Pologne , la Roumanie, la Slovaquie, la Hongrie , la Moldova, la Russie et la Biélorussie.

Au Sud l’Ukraine est baignée par la mer Noire qui la sépare de la Turquie, et la mer d’Azov.

Cours d’eau. L’Ukraine possède un grand nombre de fleuves dont les plus importants sont : le Dnipro, le Dnister, le Pivdenny Boug. Tous ces fleuves sont navigables. Sur les rives de Dnipro sont situées les plus grandes villes ukrainiennes.

Relief. Le territoire du pays représente une grande variété de reliefs et de paysages : les chaines montagneuses des Carpates , les monts de Crimée, des plateaux, le littoral de la mer Noire, mais la plupart de territoire est couvert de plaines.

Les forêts couvrent aussi une partie considerable du pays.

Le climat. Sur la plus grande territoire de l’Ukraine le climat est continental tempéré. Le littoral de la mer Noire présente un climat du type méditerranéen.

Richesses minérales. Le sous-sol de l’Ukraine est riche en houille, en minerai de fer, de l’uranium, du nickel, du manganèse et d’autres.

L’agriculture. Le climat de l’Ukraine est assez chaud, ses terres sont fertiles tout cela permet d’obtenir de riche recoltes de betteraves à sucre, de céréales de fruits, de pommes de terre , de lin, de tabac et de cultures fouragères.

L’élévage bovin, ovin, porcin et l’apiculture sont bien développés en Ukraine.

Science, culture. Le peuple ukrainien a une riche culture, une science fondamentale bien dèveloppée et un solide système d’enseignement.

L’Ukraine possède plus de 60 théâtres, de 25 philarmonies, de palais de cultures, de salles d’expositions.

L’Ukraine a une riche histoire, une de plus anciennes sur Terre.On peut la considérer comme berceau de la culture slave.

Population et la langue. Actuellement la population de l' Ukraine compte plus de 50 millions d'habitants dont 37 millions (73%) d'Ukrainiens, 20% de Russe, 7% d'autres nationalités.

Plus de 13 millions d'Ukrainiens vivent hors des frantières de l'Ukraine.

La langue parlée en Ukraine est ukrainienne.

Kyiv – capitale de l'Ukraine

Kyiv , capital de l'Ukraine est situé sur les rives pittoresques du Dnipro.

Kyiv est une ville très ancienne .Les monuments archéologiques et diverses sources écrites prouvent que la fondation de Kyiv remonte à la fin du V-e siècle de notre ère.

A Kyiv siègent la Verkhovna Rada, le Cabinet des Ministres, tous les organes suprêmes de l'Ukraine.

Kyiv est un grand centre scientifique. Ici travaille l'Académie des sciences de l'Ukraine, beaucoup d'Ecoles supérieures , y compris l'Université nationale Chevtchenko, beaucoup de collèges, de lycées, plus de 300 écoles d'enseignement général. La ville est rsche en musées, théâtres, palais de culture, bibliothèques,salle de cinéma. Le Théâtre d'Opéra et de Ballet Chevtchenko est bien connu en Europe.

A Kyiv il y a beaucoup de vonument historiques et archtecturaux qui racontent son histoire. En pleine centre de la ville se trouvent les vestiges de la Porte d'Or qui fut la principale entrée de Kyiv au XI-XII-e sciecles.

La cathédrale Sainte-Sophie , érigée il y a plus de neuf sciècles, est unique dans son genre, avec ses célèbres fresques et mosaïques. En face de Sainte-Sophie s'élève le monument à B. Khmelnitski, grand homme d'Etat de l'Ukraine du XVII-e sciècle.

Il ne faut pas oublier de visiter la Laure de Kyievo-Petchersk, les églises Saint-André ey Saint-Cyrile. Dans le vieux centre de la ville se trouve le Mont Vladimir qui doit son nom à la statue du Prince Vladimir sous la reigne duquel a eu lieu le baptême de la Russie en 988.

On appelle Kyiv ville-jardin. Les jardins et les parcs occupent plus de la moitié de la superficie de la ville. Le Jardin Botanique de l'Académie des sciences

De l'Ukraine est célèbre par sa collection précieuse de plantes . La rue Krechtchatik est une artère principale de Kyiv .

Nombreux sont les terrains sportifs, les piscines et les stades de la ville où l'on trouve toutes les conditions nécessaires pour pratiquer la sport à son choix.

Aujourd'hui Kyiv est une des villes les plus belles et lrs plus importantes de l'Ukraine et l'une des plus belles villes du monde.

La France

La France occupe une situation unique. Appelée souvent Hexagone à cause de sa forme, elle st située presque au centre de l'Europe occidentale.

Elle a les frontières terrestres avec l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. La Manche la sépare de l'Angleterre. Au nord elle est baignée par la mer du Nord, à l'ouest par l'océan Atlantique, au sud par la Méditerranée. Avec sa superficie de 550 000 km² la France est un pays le plus étendu de l'Europe occidentale.

La France est un pays de hautes montagnes. Au sud et à l'est les Alpes et les Pyrénées font des frontières naturelles avec l'Espagne et l'Italie. Au nord les Alpes et la chîne de Jura la séparent de la Suisse. Il y a encore les Voges et les Ardennes au nord-est et le Massif Centrale au centre du pays.

Les grands fleuves tels que la Seine, la Loire, la Garonne et le Rône arrose le territoire de la France. Tous ses fleuves sont navigables et reliés par des canaux.

Le climat de la France est tempéré mais varie d'une région à l 'autre. On distingue trois types de climat : océanique ou maritime à l'ouest, méditerranéen ou soubtropicale au sud, continental au centre et à l'est du pays. La France est un pays à la fois industrielle et agricole. Par son produit brut intérieur elle est la quatrième puissance économique mondiale.

Les bases principales de l'agriculture française se trouvent au nord et au centre du pays. L'élévage est surtout développé en Normandie, en Bretagne et dans le Massif Centrale. Quand au Midi c'est la zone de fruits et de vigne. Selon les dernières données statistiques la France compte 58,3 millions d'habitants. Près de 50 % de la population vivent dans les villes qui comptent plus de 50 000 d'habitants.

Les plus grandes villes sont : Paris ,sa capitale, Marseille, le plus grand port de commerce et d'exportation, Lille, centre de l'industrie de soie, Rouen et Havre, importants ports maritimes, etc.

A travers les sciècles la France joue un grand rôles dans la vie culturelle du monde. Elle a donné au monde beaucoup de célèbres savants, philosophes, peintres, écrivains, hommes d'Etat, etc.

Paris - capital de la France

Paris est la capitale de la France. C'est son centre économique, politique, administratif, culturel et scientifique.

Paris compte près de 10 millions d'habitants. C'est une des plus grandes et belle villes du monde.

Paris est situé sur les deux rives de la Seine qui sont reliéés entre elle par de nombreux ponts. Au milieu de la Seine se trouve l'Ile de la Cité avec sa magnifique Notre –Dame, chef-d'œuvre de l'art gothique du XIII-e siècle.

Non loin de la Seine, sur le Champ de Mars s'élève la Tour Eiffel. Construite pour l'Exposition universelle de 1889, elle est devenue aujoud'hui le symbole de Paris et de toute la France.

Les Champs-Elysées est l'avenue centrale de Paris. Ici se troune les plus chers magasins de lux de Paris. Il y a aussi pleine de petits cafés où l'on peut se reposer et manger des délicieux croissants.

Sur la rive gauche de la Seine se trouve le Quartier Latin avec la Sorbonne , le Quartier des étudiants.

Paris est célèbre par ses musées : le Louvre, le muséée Rodin, le musée des Beaux Arts et beaucoup d 'autres.

Le Louvre , ancienne résidence des rois est devenu un vrai palais des arts. Il possède des collections précieuses de l'Antiquité grècque, romaine, oriantale.

Paris est une ville très ancienne qui date de l'époque gallo-romaine. Paris doit son nom à une peuplade, les Parisii, qui habitaient l'île de la Cité au IV-e siècle. On admire la célèbre cathédrale Notre-Dame de Paris , à Montmartre la basilique Sacré-Cœure avec ses coupoles blanches.

Les Invalides est sans doute le plus bel ensemble monumental de la capitale où se trouve le grand sarcophage de porphyre rouge avec la dépouille mortelle de Napoléon.

Mais le visage de Paris change de jour en jour. Des batiments modernes tels que le centre Georges Pompidou,la Tour Maine-Montparnasse qui avec ses 56 étages est un des plus hauts immeubles de l'Europe, la Pyramide en verre dans la cour du célèbre Musée du Louvre et beaucoup d'autres sont construits ses dernirères années.

La Villette, la Cité des sciences et de l'industrie est un espace de jeux, d'expositions, de commerce, de détente, des galeries, des restaurants.

A Paris il y a beaucoup de téâtres don't les plus connus sont l'Opéra, la Comédie Française, l'Opéra Comique.

Avec ses monuments, places, avenues, boulevards Paris est très beau. Bien souvent on l'appelle « le cerveau » de la France.

A la Poste

Le Nouvel An est ma fête préférée. C'est pourquoi la veille du Nouvel An je tâche de féliciter tous mes parents, mes amis et mes connaissances, mêmes ceux qui habitent d'autres villes par des télégrammes, des lettres ou des cartes postales.

Pour le faire, je vais à la Poste Centrale de la ville. Dans la salle le long des mures il y a des guichets spéciaux : « Telégrammes », « Recommandations », »Timbres », « Poste restante », « Abonnements, « Fax » etc.

A la poste vous pouvez aussi vous abonnez aux périodiques ou envoyer votre fax.

J'achète tout le nécessaire : quelques feuilles de papier à lettres et enveloppes, beaucoup de cartes postales, une enveloppe pour la lettre recommendée par avion et un formulaire de télégramme de félicitation.

Au milieu de la salle il y a beaucoup de petites tables avec des stylos et des crayons.

Je prends la place et je commence à travailler. J'écris les lettres de félicitations. Dans chaque lettre je mets la date dans le coin à droite et j'écris mes lettres en tâchant de trouver les mots les plus sincères pour féliciter mes amis en leur souhaitant beaucoup de bonneur et de succès.

Je colle un timbre sur l'enveloppe et j'écris l'adresse du destinataire et la mienne et l'index dans la case du bas.

Les lettres et les cartes postales faites , je prends le formulaire de télégramme et je rédige mon télégramme à mes grands-parents qui n'habitent pas avec nous .

Dans une heure je finis tout et je sui content(e). J'espère que tous mes correspondants seront aussi contents de recevoir mes félicitations à l'occasion du Nouvel An.

Je peux aussi envoyer ma correspondance par internet mais l'atmosphère qui régne à la poste est beaucoup plus solennelle et agréable.

Le sport

Le sport est nécessaire dans notre vie. Pour bien travailler, pour être jeune et actif toute sa vie, il faut pratiquer le sport en été et en hiver. Le sport est surtout proche à la jeunesse. On dit souvent : il n'y a pas de jeunesse sans sport et il n'y a pas de sport sans jeunesse. Le sport renforce la santé, éduque la volonté, forme un homme harmonieusement développé.

En Ukraine on pratique de différentes sports : l'athlétisme, le ski, la natation, le sambo, le cyclisme, le hockey, les échecs, la boxe, l'escrime, etc. L'éducation physique est obligatoire dans les jardins d'enfants, les écoles, dans l'enseignement supérieure.

Le sport à l'école et à l'Université est assez faible et ceux qui s'intéressent aux sports vont les pratiquer dans les cercles sportifs ou les écoles spécialisées. Tout le monde comprend bien que le sport aide à être plus actif, apprend aux jeunes à mieux organiser leur temps.

Quand on fait du sport on devient plus organisé, on tâche de faire tout à temps pour ne pas manquer les entrenements. Parce que pour être un bon sportif il faut s'entrener systématiquement dans des salles sportives ou bien aux stades. Nombreux sont ceux qui fréquentent des groupes de santé. Il y a des sports d'hiver et des sports d'été mais en toutes les saisons il faut aller à la piscine et faire de la natation.

Les sportifs ukrainiens participent activement aux championnats internationaux et aux Jeux Olympiques et obniennent les plus hautes récompenses.

Les Français pratiquent presque tous les sports : le cyclisme, les courses automobiles, le footballe, le basket-balle, le volley-balle, le regby, l'athlétisme, le tennis, la boxe, l'escrime, le ski, la natation, le canotage. Le cyclisme est le sport préféré des Français. Chaque année, au mois de juillet, ont lieu des compétitions de vélo qui s'appellent « Tour de France ». Les Français ont commencer à jouer au footballe en 1890. Chaque année on organise un championnat de France. On pratique le regby dans le Midi de la France. Dans la montagne on pratique le ski alpin. Tous le monde aime regarder à la télévision les championnats du monde et les Jeux Olympiques.

Aujourd'hui il est très à la mode d'être sportif et de pratiquer les sports.

Les saisons de l'année

Toutes les saisons de l'année sont belles : le printemps, l'été, l'aunomne, l'hiver.

Chaque saison a son charme, ses occupations intéressantes, ses avantages.

Au printemps la nature s'éveille, les arbres se couvrent de feuilles, les jours deveinnent plus longs et plus chauds, le soleil brille. Le temps est plus orageux, il pleut, mais on peut admirer des arcs-en-ciel. On passe beaucoup de temps en plein air.

Les oiseaux reviennent des pays lointains et font leurs nids.

On vend les premières fleurs – des perce-neiges et des violettes. On labour la terre, on fait les semailles, on travaille dans les verges et les potagers.

C'est le saison des espoires et des projets.

Après le printemps vient l'été. C'est une belle saisons. Les forêts sont pleines de champignons et de baies, il fait très chaud.

On peut bronzer, se baigner, nager. La plupart des hommes ont des congés et des vacances et vont se reposer aux bords de la mer et à l'étranger.

L'automne arrive au mois de septembre. C'est la rentrée pour les éleves et les étudiants. C' est aussi le temps de la recolte pour les paysans. On cueille des fruits.

En automne les nuits deveinnent plus longues et froides. Il y a encore les jours tièdes mais le soleil est moins chaud.

Les arbres jaunissent et rougissent peu à peu et recouvrent la terre d'un tapis multicolore. On admire les derniers jours de « l'automne d'or». Les oiseaux partent, il pleut souvent.

Au mois de novembre le temps se gâte. Les couleurs écletantes de l'été disparaissent avec les beaux jours. On sent l'approch de l'hiver. L'hiver apporte le froid et la neige. Il gèle, il neige, le vent souffle fort. Tout est couvert de neige. Il faut s'habiller chaudement et marcher vite pour ne pas avoir froid. En revanche en hiver on peut profiter des vacances joyeux d'hiver : le Nouvel An, le Noël, le Mardi Gras

Et il faut dire qu' en chaque saison on peut pratiquer les sports différents .

En Ukraine les hivers ne sont pas très rigoureux mais plutôt doux. Les étés sont plutôt modérés.

Le métier du professeur

Parmis plusieurs professions celle-ci tient une place particulière. Avant tout c'est l'école qui forme l'homme. Les professeurs sont responsables de la génération future.

Cette tâche est très difficile mais honorable. Le travaille pédagogique est très intéressant. Le professeur est constamment en contact avec les élèves, il les observe, étudie leurs caractères, leurs intérêts, les aident, les developpe.

Pour cela le professeur lui-même doit se perfectionner toujours, se donner tout entier à son travail.

Le travail du professeur est créatif. Pour réussir il faut changer les formes de l'enseignement, susciter l'intérêt des élèves. Dans la plupart des cas c'est le professeur de l'école qui détermine le choix d'une profession future de ses élèves. Les éleves choisissent souvent le domaine de le science de leurs professeurs pour leurs carrières.

C'est mon cas à moi. C'est grâce à mon professeur de la langue étrangère que j'ai fait ce choix. Je crois que ma vocation c'est les langues vivantes.

Mais pour devenir un bon pédagogue il faut savoir beaucoup : la psycologie des enfants, les méthodes de l'enseignement des langues étrangères, la pédagogie, l'histoire et la littérature du pays dont la langue est étudiée.

C'est pourquoi j'ai décidé d'entrer à l'Université pédagogique à la faculté des Lettres.

J'ai beaucoup aimé mon stage pédagogique à l'école où j'ai essayé le métier du professeur de l'anglais et de français. Chaque leçon de la langue étrangère c'est la découverte du pays dont on apprend la langue, les voyages à travers ces pays, les discusions aux sujets intéressants, les jeux, les concours, les victorines, les dialogues, l'audition des disques, la projection des filmes en langues étrangères.

Grâce à mon stage pédagogique à l'école j'ai trouvé intéressante la prosession de pédagogue ordinaire : entrer chaque jour en classe, voir tes élèves grandir et devenir plus instruits et plus intelligents.

Et aussi j 'ai compris que la prosession de pédagogue exige beaucoup de courage, de patience et, bien sûr , de connaisances profondes.

La jeunesse française

Les jeunes, leurs problems, leur travail, leur vie préoccupent tous sur notre planète car l'avenir appartient aux jeunes, la jeunesse est notre espoir.

Les problèmes les plus brûlants de notre monde conemporain concerne la jeunesse : le chômage, l'oppression, le niveau bas de la vie, le manque de logement, la protection de la nature, la dsscrimination, la survie de l'humanité, le renforcement de la paix, les drogues, le SIDA etc.

Ces problèmes sont communs pour tous les pays du monde.

Ils existe plusieurs organisations internationales des jeunes : le Conseil Européen de la Jeunesse qui siège à Bruxelles et présente les intérêts des jeunes à l ONU, le Forum de la Jeunesse de la Communauté Européenne, le Service Européen des Jeunes etc.

La France est un pays bien développé, démocretique mais le jeunesse française a beaucoup de problèmes à surmonter, car le liberté et la démocratie ne sont ppas les mêmes pour tous.

Les problems des minorities nationals des travailleurs immigrés en France sont surtout aggavés. La situation dans l'Education Nationale - le chômage, manque de logemant pour les étudiants, les bourses insuffisantes, le vie de plus en plus chère, l'incompréhension parmi les parents et leurs enfants - le tableau sera assez triste.

La situation est surtout sérieuse dans l'enseignement – manque d'emploi, mauvaises condition de vie des élèves, lois scolaire antidémocratiques inquiètent les jeunes.

Quand aux loisirs des jeunes Français c'est la télévision qui occupe la première place, les jeux électronoques, toutes sortes de lotteries, le camping et bies sûr les sports que les jeunes pratiquent dans de nombreux clubs sportifs privés. On regarde aussi le football et le Tour de France cycliste à la télé.

Ceux qui peuvent se permettre les distractions chères ne sont pas nombreux.

LES TEXTES DE LECTURE

Emile Zola

La vie au collège Bourdon d'Aix-en-Provence

Le collège de la ville d'Aix est un bon collège de province. La ville a un vieux renom de ville littéraire et savante. Aussi le collège est-il très fréquenté. Nous étions là environ quatre cents, ce qui est un joli chiffre, dans cette province lointaine, dans cette antique cité, solitaire et morte, où l'herbe pousse entre les pavés des rues.

Je me souviens de mes compagnons. Les uns, comme moi, appartenaient à la ville même. Pour la plupart, ils étaient fils d'avocats, d'avoués, de notaires. Ceux-là devaient hériter des études ou des cabinets de leurs pères, et ils suivaient une voie toute tracée. Après le collège, l'école de droit, et après l'école de droit une situation réglée à l'avance, qui les attendait. Aussi le plus grand nombre se montraient-ils fort paresseux. La vie leur semblait toute mâchée, ils se demandaient à quoi bon se casser le cerveau, puisque leur sort était fixé. Au sortir des bancs du collège, ils n'auraient qu'à s'asseoir dans le vieux fauteuil de famille, devant le bureau où l'aïeul avait commencé sa fortune. En somme, il y a des accommodements avec les examens, et, une fois les examens passés, ce n'est pas la science apprise au collège qui fait les hommes habiles. Les futurs avocats, les futurs avoués se faisaient-ils ce raisonnement, je l'ignore ; mais, je le répète, ils étaient généralement parmi les cancres, ce qui ne les a pas empêchés plus tard de se tirer fort bien de leur charge.

Nous avions aussi des fils de négociants, de petits détaillants, même des fils d'entrepreneurs et d'ouvriers devenus patrons. Il y a à Paris et dans les villes de province une poussée de plus en plus large vers l'instruction. Quiconque a réalisé quelque argent, les parvenus les plus illettrés, les enrichis de la veille dont les mains ont gardé les rudesses du métier, rêvent pour leurs fils des situations libérales et poussent surtout leur petite famille dans le barreau, qui, dit-on, mène à tout de nos jours. Parmi les fils de ces parvenus, il y avait quelques bons élèves. Ils étaient généralement d'esprit lourd, mais certains paraissaient comprendre la nécessité de l'instruction, le besoin de gravir un échelon social par le travail. Ceux-là s'entêtaient, le nez dans les livres, avec la volonté arrêtée de n'être pas un maître serrurier ou un aubergiste, comme leur père. Deux ou trois sont arrivés à de très belles

situations. Quant aux autres, ils ne récompensaient guère leurs familles des sacrifices qu'elles faisaient. Puisque le papa avait travaillé, à quoi bon se fendre la tête pour y faire entrer du grec et du latin ?

Emile Zola. La vie au collège Bourdon d'Aix-en-Provence.

Sans aucun doute, il est difficile de discipliner des enfants, et il faut pour cela une main de fer ; ici il n'y a pas le choix : ou bien les élèves sont les tyrans des surveillants ou bien les surveillants sont les tyrans des élèves. En réalité, le rôle de geôlier armé de la férule n'est pas très attrayant. Je ne peux donner ici le portrait complet du surveillant, ce pauvre homme, cruel et pitoyable, chez lequel le moindre bobo éveille la haine et qui apparaît à la fois en victime et en bourreau ; cette existence, c'est un abîme de peine et de méchanceté, une confusion de tous les sentiments humains, bons et mauvais ; il faudrait analyser longuement la situation de cet homme pour être équitable envers lui. Je me souviens de nos surveillants. L'un venait du personnel enseignant d'une petite école. Il était maigre, avec des manières d'abbé, amateur de tabac à priser, il supportait avec abnégation toutes les moqueries de son groupe. Il y en avait un autre, très grand, sale, perdant ses cheveux partout, qui nous menaçait de nous rouer tous de coups. Il y en avait encore un autre, froid, blanc comme un linge, les dents serrées ; il ne parlait que par monosyllabes et nous le craignions terriblement. Un autre encore : bon garçon, mais emporté et si capricieux qu'il était impossible de le contenter : on ne savait jamais avec lui s'il allait rire ou non. Je ne parle pas des trois ou quatre surveillants corses, nous les tenions pour de simples brigands.

Les maîtres avaient une autre position : il s'agissait pour eux de faire quatre heures de cours par jour et ils n'avaient pas d'autre rapport avec les élèves. En général il y a rarement un antagonisme entre le maître et sa classe : l'instituteur n'est pas un geôlier. J'en ai connu seulement un qui fut malheureux ; il était trop bon. Les autres se cantonnaient dans leur hauteur, se liaient d'amitié avec les élèves studieux et se contentaient du respect des paresseux. Dans une classe de quarante élèves, cela se passait par exemple ainsi : une dizaine de garçons travaillaient sérieusement et régulièrement ; il y en avait autant qui travaillaient suivant leur inspiration quand leur en venait l'envie et vingt qui ne faisaient strictement rien. Peu à peu le professeur oubliait ces derniers, résolument relégués sur les bancs du fond et qu'on punissait quelquefois pour la forme. Toute son attention se concentrait sur les autres et

grâce à cet ordre de choses une bonne moitié du collège était condamnée à une perdition certaine. Si on le reprochait aux maîtres, ils se justifiaient en disant qu'ils ne pouvaient accroître l'intelligence et que, d'autre part, ils ne pouvaient pas consacrer tout leur temps à lutter contre la mauvaise volonté des uns et la bêtise des autres. On les paie mal et pour si peu ils n'ont pas à se casser la tête.

Emile Zola. La vie au collège Bourdon d'Aix-en-Provence.

Mais je reviens au collège d'Aix. Il est installé dans un ancien couvent. C'est un grand bâtiment qui se compose de trois ailes enfermant une vaste cour carrée. La cour est plus basse que la rue ; il faut descendre un étage pour se rendre aux études et aux classes, qui occupent les salles du rez-de-chaussée. Une seconde cour se trouve séparée de la première par un bassin, où l'on permet aux élèves de barboter l'été une fois par semaine. Ces deux préaux, tournés au midi, sont plantés de platanes superbes, et s'ouvrent sur le plein ciel, au bord même de la ville, dont les vieux remparts couverts de lierre ne servent aujourd'hui de clôture qu'aux jardins voisins.

Il y a des dortoirs qui peuvent contenir une quarantaine de lits, un très beau réfectoire dont les tables sont en marbre noir, une chapelle charJ mante ouverte sur la rue, une lingerie magnifique. Mais les classes sont étroites et sombres ; les murs, dont le badigeon s'émiette, paraissent mangés d'une lèpre affreuse ; les bancs et les tables, taillés à coups de couteau, ressemblent à des planches que des sauvages auraient sculptées. On vit là, sans feu l'hiver, entre quatre murailles blanchies à la chaux. Pourtant, je ne me rappelle pas avoir souffert de cette nudité. Nous acceptions très bien le petit lit de fer et la caisse de bois, qui était l'unique meuble autorisé. Il faisait très frais l'été, sous les platanes ; on voyait un large pan de ciel ; et la gaieté des deux cours était, le matin et le soir, la chanson assourdissante de plusieurs milliers de moineaux qui couchaient dans les feuilles. Nous ne nous plaignions jamais que du travail et de la cuisine. Oh ! cette cuisine ! J'ai aujourd'hui encore des nausées lorsque j'y songe. Du pain sec, au premier déjeuner et au goûter. À midi, un potage, un plat de viande, un plat de légume et un dessert. Le soir, deux plats de viande et un dessert. Les tables sont de six élèves, et il y a une bouteille de vin par table. Certes, la quantité serait suffisante, car le pain est à volonté ; mais c'est surtout de la qualité dont on se plaint. Je me souviens de plats abominables, devant lesquels je mangeais stoïquement mon pain sec : entre autres, un

étrange ragoût de morue qui empoisonnait le moisi ; des haricots nageant dans une affreuse sauce blanche ; des lentilles noyées d'eau ; des potages inconnus, dont la composition aurait défié l'analyse la plus minutieuse. On se rattrapait sur le pain, on bourrait ses poches de morceaux de pain, qu'on dévorait en récréation et en classe. Pendant les six ans que je suis resté au collège d'Aix, j'ai eu faim. La cuisine devenait si mauvaise, par moments, que des révoltes éclataient. On lançait des carafes à la tête des maîtres d'étude, le proviseur descendait pour mettre la paix et pour déclarer que la cuisine était excellente, après avoir magistralement goûté aux plats du jour, dont il se gardait bien de manger sur sa table.

Emile Zola. La vie au collège Bourdon d'Aix-en-Provence

En province le niveau intellectuel des maîtres est assez bas. Ils se laissent aller à la routine classique et ne savent rien de plus. La machine fonctionne et elle marche aujourd'hui parce qu'elle marchait hier. Les programmes qui ont été établis sont remplis avec une exactitude digne d'un meilleur emploi. Pour être plus clair, je vous parlerai d'un professeur exceptionnel, dont je me souviens. Il venait de Paris, il me semble. On lui donna dans notre collège la classe de troisième. Je ne peux pas, encore maintenant, oublier notre étonnement quand il commença à nous parler des poètes contemporains, Victor Hugo, Musset, Lamartine. S'il nous avait parlé des poètes de la lune, il ne nous aurait pas ébahis davantage. Il connaissait, en outre, une quantité de choses, prenait quelquefois comme thème des vers de Virgile ou d'Horace, et les interprétait, en donnant différents commentaires. En un mot, il mit en pièces le programme et apporta dans l'enseignement quelque chose de vivant. Nous l'aimions beaucoup. Les autres ne lui ressemblaient en rien. Ils nous instruisaient de la façon dont vraisemblablement on avait dû instruire nos grands-pères. Dans leur tête erraient trois ou quatre idées sur lesquelles ils vivaient d'octobre à juillet. Emmurés dans leur petite ville, ils savaient à peine ce qui se passait autour d'eux ; c'est de là que venait le bas niveau de leur développement intellectuel.

Mais, malgré cela, les professeurs dont je me souviens étaient des gens remarquables. On ne peut leur reprocher que l'étroitesse de leur horizon et leur soumission aveugle aux programmes. En fin de compte ils n'étaient pas coupables : la discipline exigeait cette soumission puisque le ministère était inflexible sur les programmes et qu'il n'était pas sans danger d'en sortir. Beaucoup de jeunes maîtres, sous le second Empire, furent congédiés

parce qu'ils avaient lu Victor Hugo et qu'ils communiquaient leurs connaissances sur la vie contemporaine. On comprend que les maîtres, après quelques années de pratique, tombent en léthargie. Si un autre apporte avec lui l'amour du beau raisonnement et de la belle parole, s'il tente une expérience nouvelle, la question du pain se dressera alors devant lui : il faut se rendre et l'homme commencera à s'endormir. On exige des instituteurs qu'ils soient comme des horloges qui sonneraient la même chose en même temps dans toute la France ; il faut devenir pour cela un mécanisme qui reçoit l'impulsion à partir d'un centre, et nos maîtres représentent ce mécanisme. Par suite d'une longue pratique, ils acquièrent, surtout en province, le comportement lourd des gens qui tournent toujours dans le même cercle, comme des chevaux au manège.

Guy de Maupassant. La question du latin.

Cette question du latin, dont on nous abrutit depuis quelque temps, me rappelle une histoire, une histoire de ma jeunesse.

Je finissais mes études chez un marchand de soupe, d'une grande ville du Centre, à l'institution Robineau, célèbre dans toute la province par la force des études latines qu'on y faisait.

Depuis dix ans, l'institution Robineau battait, à tous les concours, le lycée impérial de la ville et tous les collèges des sous-préfectures, et ses succès constants étaient dus, disait-on, à un pion, un simple pion, M. Piquedent, ou plutôt le père Piquedent.

C'était un de ces demi-vieux tout gris, dont il est impossible de connaître l'âge et dont on devine l'histoire à première vue. Entré comme pion à vingt ans dans une institution quelconque, afin de pouvoir pousser ses études jusqu'à la licence ès lettres d'abord, et jusqu'au doctorat ensuite, il s'était trouvé engrené de telle sorte dans cette vie sinistre qu'il était resté pion toute sa vie. Mais son amour pour le latin ne l'avait pas quitté et le harcelait à la façon d'une passion malsaine. Il continuait à lire les poètes, les prosateurs, les historiens, à les interpréter, à les pénétrer, à les commenter, avec une persévérance qui touchait à la manie.

Un jour, l'idée lui vint de forcer tous les élèves de son étude à ne lui répondre qu'en latin ; et il persista dans cette résolution, jusqu'au moment où ils furent capables de soutenir avec lui une conversation entière comme ils l'eussent fait dans leur langue maternelle.

Il les écoutait ainsi qu'un chef d'orchestre écoute répéter ses musiciens, et à tout moment frappant son pupitre de sa règle :

« Monsieur Lefrère, monsieur Lefrère, vous faites un solécisme ! Vous ne vous rappelez donc pas la règle ?... »

« Monsieur Plantel, votre tournure de phrase est toute française et nullement latine. Il faut comprendre le génie d'une langue. Tenez, écoutez-moi... »

Or il arriva que les élèves de l'institution Robineau emportèrent, en fin d'année, tous les prix de thème, version et discours latins.

L'an suivant, le patron, un petit homme rusé comme un singe, dont il avait d'ailleurs le physique grimaçant et grotesque, fit imprimer sur ses programmes, sur ses réclames et peindre sur la porte de son institution :

« Spécialités d'études latines. - Cinq premiers prix remportés dans les cinq classes du lycée.

« Deux prix d'honneur au Concours général avec tous les lycées et collèges de France »

Maxime Du Camp. Une révolte.

Les dix années que je passai au collège furent dix années de luttes incessantes, et si je reviens fréquemment sur cette époque de ma vie, c'est qu'elle a eu sur mon caractère une influence déplorable.

Parmi les gens intélligeants les années du collège représentent « le plus beau temps de la vie ». J'ai souffert, j'ai été souvent malheureux, mais je déclare que jamais je n'ai regretté ces jours écoulés sans liberté, sans famille, sans tendresse, loin de tout ce qui vous aime et sous une règle uniforme régissant à la fois cinq cents caractères différents. Jamais je n'ai regretté les couloirs humides, les dortoirs glacés, les salles fétides, le réfectoire infect, les escaliers usés où brûle un quinquet fumeux ; jamais je n'ai regretté les classes sans fin, les courtes récréations, ni même les promenades aux Champs-Elysées, d'où l'on revient si triste, parce qu'on a vu des femmes dont l'image vous poursuit pendant les longues soirées d'hiver ; non, je n'ai jamais regretté rien de tout cela, et je comprends la haine des écoliers pour ces prisons dans lesquelles on enferme leur enfance sous prétexte d'instruction, car cette haine je l'ai ressentie.

J'étais en opposition constante avec tous les règlements. Révolutionnaire fougueux, comme on dit dans les assemblées parlementaires, je ne rêvais que résistance, émeute, révolte, affranchissement et représailles ; j'avais des spasmes de joie et des vertiges d'espérance en pensant qu'un jour peut-être le collège pourrait brûler ; je ne me sentais ni pitié ni merci pour ces hommes que j'accusais de torturer ma jeunesse. Grave et sérieux par tempérament, je ne cherchais pas de distraction dans ces jeux qui amusaient mes camarades, je vivais presque solitaire, jetant ma pensée par-dessus les murailles, bien loin, dans les espaces où j'aurais voulu me perdre en liberté.

Un des rares élèves avec qui je fréquentais assidûment avait autrefois habité la Corse, et me parlait souvent des brigands qu'il me disait avoir connus. Comme moi, il s'ennuyait et ne désirait rien tant que de retourner à Sartène. L'imagination des enfants s'empare vite de toute proie, et la nôtre n'était pas embarrassée pour traverser la Méditerranée et galoper parmi les broussailles et les montagnes. Nous voulions aux vacances prochaines, nous sauver ensemble, gagner la Corse, nous faire bandits et vivre dans les maquis à chasser le mouflon et le gendarme. Autrefois déjà j'avais voulu rester dans une ferme appartenant à ma mère, afin de garder les moutons, de battre en grange, de serrer les foins, de vanner les blés et de vivre sous le soleil. Ce qui me dévorait, c'était un besoin immodéré d'indépendance.

Maxime Du Camp. Une révolte 2.

Je lisais avec avidité tous les drames, tous les romans, tous les poèmes qui paraissaient ; la petite pension que me faisait mon conseil de famille s'en allait à l'étalage des libraires, et ma curiosité n'était jamais satisfaite. J'écrivis moi-même, et avec quelle fièvre, grand Dieu ! Un drame me demandait un jour, un roman une semaine, un poème un mois ; tous mes héros étaient des monstres, la scène se passait invariablement au moyen âge, et il était rare que mes dénouements ne fussent pas fantastiques.

On m'avait retiré de mon premier collège parce qu'un jour j'avais été frappé jusqu'au sang par un pion, et j'étais entré dans un autre, où je ne me sentais ni moins bien ni plus mal. J'ai quitté celui-là dans des circonstances assez singulières pour être racontées, car ce fut là que, pour la première fois, l'idée me vint de recourir au suicide afin d'échapper à la vie. J'avais quinze ans et demi ; c'était dans les premiers jours de décembre 1838.

Parmi les professeurs chargés d'instruire les enfants, le plus haï, le plus tourmenté est toujours le professeur de mathématiques. En effet, le professeur de latin, qui est en relations journalières avec ses élèves, finit, sinon par les intéresser, au moins par les dominer ; il s'impose, il se fait craindre, on s'accoutume à le voir sans cesse et on le respecte. Le professeur d'histoire peut facilement donner un certain charme à son cours, et la nécessité d'écrire presque constamment sous sa dictée calme les velléités de turbulence. Mais pour le professeur de mathématiques, il n'en est point ainsi. Les jeunes gens qui se destinent aux écoles spéciales suivent un enseignement fait pour eux, et il ne reste dans les classes ordinaires que les élèves qui font leurs humanités. Lorsque le professeur de mathématiques a affaire à eux, une fois par semaine, il arrive non seulement comme un inconnu, mais encore comme un ennemi, surtout s'il exige que l'on travaille.

Représentez l'isolement de ce grand collège au milieu d'une petite ville, et les quatre parcs dans lesquels nous étions hiérarchiquement casés, et vous aurez certes une idée de l'intérêt que devait nous offrir l'arrivée d'un nouveau, véritable passager survenu dans un navire. Jamais jeune duchesse présentée à la cour n'y fut aussi malicieusement critiquée que l'était le nouveau.

Un jour on entendit ces paroles authentiques : « Vous aurez demain un nouveau!».«Un nouveau! un nouveau!» retentissait dans les cours. Nous accourions tous pour nous grouper autour du régent, qui bientôt était rudement interrogé. — D'où venait-il ? Comment se nommait-il ? En quelle classe serait-il ? etc. L'arrivée de Louis Lambert fut le texte d'un conte digne des Mille et Une Nuits.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Un souvenir qu’on va cherir.

Ce matin, nous sommes tous arrivés a l’école bien contents, parce qu’on va prendre une photo de la classe qui sera pour nous un souvenir que nous allons chérir toute notre vie, comme nous l’a dit la maitresse. Elle nous a dit aussi de venir bien propres et bien coiffés. C’est avec plein de brillantine sur la tete que je suis entre dans la cour de recréation. Tous les copains étaient déjà la et la maitresse était en train de gronder Geoffroy qui était venu habillé en martien. Geoffroy a un papa très riche qui lui achète tous les jouets qu’il veut. Geoffroy disait à la maitresse qu’il voulait absolument être photographié en martien et que sinon il s’en irait.

Le photographe était là, aussi, avec son appareil et la maitresse lui a dit qu'il fallait faire vite, sinon, nous allions râter notre cours d'arithmetique. Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maitresse, a dit que ce serait dommage de ne pas avoir arithmetique, parce qu'il aimait ça et qu'il avait bien fait tous ses problèmes. Eudes, un copain qui est très fort, voulait donner un coup de poing sur le nez d'Agnan, mais Agnan a des lunettes et on ne peut pas taper sur lui aussi souvent qu'on le voudrait. La maitresse s'est mise à crier que nous étions insupportables et que si ça continuait il n'y aurait pas de photo et qu'on irait en classe. Le photographe, alors, a dit : «Allons, allons, allons, du calme, du calme. Je sais comment il faut parler aux enfants, tout va se passer très bien.»

Le photographe a decidé que nous devions nous mettre sur trois rangs; le premier rang assis par terre, le deuxième, debout autour de la maitresse qui serait assise sur une chaise et le troisième, debout sur des caisses. Il a vraiment des bonnes idées, le photographe.

Les caisses, on est allés les chercher dans la cave de l'école. On a bien rigolé, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière dans la cave et Rufus s'était mis un vieux sac sur la tête et il criait «Hou! Je suis le fantome.» Et puis, on a vu arriver la maitresse. Elle n'avait pas l'air contente, alors nous sommes vite partis avec les caisses. Le seul qui est resté, c'est Rufus. Avec son sac, il ne voyait pas ce qui se passait et il a continue à crier «Hou! Je suis le fantome», et c'est la maitresse qui lui a enlevé le sac. Il a été drôlement étonné, Rufus. De retour dans la cour, la maitresse a lâché l'oreille de Rufus et elle s'est frappé le front avec la main. « Mais vous êtes tout noirs », elle a dit. C'etait vrai, en faisant les guignols dans la cave, on s'était un peu salis. La maitresse n'etait pas contente.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. La distribution des prix.

Ça a été une chouette distribution des prix. On était arrivés le matin à l'école, avec nos papas et nos mamans qui nous avaient habillés comme des guignols. On avait des costumes bleus, des chemises blanches en tissu qui brille comme la cravate rouge et verte de papa que maman a achetée à papa et que papa ne porte pas pour ne pas la salir.

Agnan — il est fou, Agnan — il portait des gants blancs et ça nous a fait tous rigoler, tous sauf Rufus qui nous a dit que son papa, qui est agent de police, en porte souvent, des gants blancs, et que ça n'a rien de drôle. On avait aussi les cheveux collés sur la tête, et puis les oreilles propres et les ongles coupés. On était terribles. La distribution des prix, on l'avait attendue avec impatience, les copains et moi.

Pas tellement à cause des prix1, là on était plutôt inquiets, mais surtout parce qu'après la distribution des prix, on ne va plus à l'école et c'est les vacances. Depuis des jours et des jours, à la maison, je demande à papa si c'est bientôt les vacances et si je dois rester jusqu'au dernier jour à l'école, parce que j'ai des copains qui sont déjà partis et que c'est pas juste et que de toutes façons on ne fait plus rien à l'école et que je suis très fatigué et je pleure et Papa me dit de me taire et que je vais le rendre fou.

Des prix il y en avait pour tout le monde. Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse il a eu le prix d'arithmétique, le prix d'histoire, le prix de géographie, le prix de grammaire, le prix d'orthographe, le prix de sciences et le prix de conduite. Il est fou, Agnan.

Eudes qui est très fort et qui aime bien donner des coups de poing sur les nez des copains il a eu le prix de gymnastique. Alceste, un gros copain qui mange tout le temps, a eu le prix d'assiduité; ça veut dire qu'il vient tout le temps à l'école et il le mérite, ce prix, parce que sa maman ne veut pas de lui dans la cuisine et si ce n'est pas pour rester, dans la cuisine, Alceste aime- autant venir à l'école. Geoffroy, celui qui a un papa très riche qui lui achète tout ce qu'il veut, a eu le prix de bonne tenue, parce qu'il est toujours très bien habillé. Il y a des fois où il est arrivé en classe habillé en cow-boy, en Martien ou en mousquetaire et il était vraiment chouette.

Rufus a eu le prix de dessin parce qu'il a eu une grosse boîte de crayons de couleur pour son anniversaire. Clotaire, qui est le dernier de la classe, a eu le prix de la camaraderie et moi, j'ai eu le prix d'éloquence.

J.-J.Sempé,R,Goscinny. La distribution des prix 2.

Mon papa était très content, mais il a eu l'air un peu déçu quand la maîtresse lui a expliqué que ce qu'on récompensait chez moi, ce n'était pas la qualité, mais la quantité. Il faudra que je demande à Papa ce que ça veut dire.

Le directeur a dit qu'il nous voyait partir en vacances avec des tas d'émotions et qu'il était sûr qu'on partageait les émotions avec lui et qu'il nous souhaitait drôlement du plaisir pour les vacances parce qu'à la rentrée ce ne serait plus le moment de rigoler, qu'il faudrait se mettre au travail et la distribution des prix s'est terminée. Et puis la maîtresse nous a embrassés, elle a dit qu'on devait bien faire nos devoirs de vacances, être sages, obéir à nos papas et à nos mamans, nous reposer, lui envoyer des cartes-postales et elle est partie.

Nous sommes tous sortis de l'école et sur le trottoir les papas et les mamans ont commencé à parler entre eux. Ils disaient des tas de choses comme: Le vôtre à bien travaillé et le mien, il a été malade et aussi le nôtre est paresseux, c'est dommage, parce qu'il a beaucoup de facilité'1 et puis moi, quand j'avais l'âge de ce petit crétin, j'étais tout le temps le premier, mais maintenant les enfants ne veulent plus s'intéresser aux études, c'est à cause de la télévision.

Et puis, ils nous caressaient, ils nous donnaient des petites tapes sur la tête et ils s'essuyaient les mains à cause de la brillantine.

Tout le monde regardait Agnan qui portait des tas de livres de prix dans ses bras et une couronne de lauriers autour de la tête; le directeur lui avait d'ailleurs demandé de ne pas s'endormir dessus1, sans doute parce que les lauriers doivent servir pour l'année prochaine et il ne faut pas les chiffonner; c'est un peu comme quand maman me demande de ne pas marcher sur les bégonias. Le papa de Geoffroy offrait des gros cigares à tous les autres papas qui les gardaient pour plus tard et les mamans rigolaient beaucoup en racontant des choses que nous avons faites pendant l'année et ça nous a étonnés, parce que quand nous les avons faites ces choses, les mamans elles ne rigolaient pas du tout, même qu'elles nous ont donné des claques.

Les copains et moi, on parlait des choses terribles qu'on allait faire en vacances et ça s'est gâté quand Clotaire nous a dit qu'il sauverait des gens qui se noyaient, comme il l'avait fait l'année dernière. Moi, je lui ai dit qu'il était un menteur, parce que je l'ai vu à la piscine: Clotaire, il ne sait pas nager. Clotaire m'a donné un coup sur la tête avec le livre qu'il avait eu pour son prix de camaraderie.

J.-J.Sempé, R. Goscinny Le chouette bouquet.

C'est l'anniversaire de ma maman et j'ai décidé de lui acheter un cadeau comme toutes les années depuis l'année dernière parce qu'avant j'étais trop petit. J'ai prisses sous qu'il y avait dans ma tirelire et il y en avait beaucoup, heureusement, parce que par hasard, maman m'a donné de l'argent hier. Je savais le cadeau que je ferais à maman: des fleurs pour mettre dans le grand vase bleu du salon, un bouquet terrible, gros comme tout. A l'école, j'étais drôlement impatient que la classe finisse1 pour pouvoir acheter mon cadeau. Pour ne pas perdre mes sous, j'avais ma main dans ma poche, tout le temps, même pour jouer au football à la récréation, mais comme je ne joue pas gardien de but, ça n'avait pas d'importance. Le gardien de but c'était Alceste, un copain très gros et qui aime bien manger. Qu'est-ce que tu as à courir avec la seule main? m'a-t-il demandé. Quand je lui ai expliqué que c'était parce que j'allais acheter des fleurs pour ma maman, il m'a dit que lui, il préférait quelque chose à manger un gâteau, des bonbons, mais comme le cadeau ce n'était pas pour lui, je n'ai pas fait attention et je lui ai mis un but 2. On a gagné par 44 à 32. Quand nous sommes sortis de l'école, Alceste m'a accompagné chez la fleuriste en mangeant la moitié du petit pain au chocolat qui lui restait de la classe de grammaire.

Nous sommes entrés dans le magasin, j'ai mis tous mes sous sur le comptoir et j'ai dit à la dame que je voulais un très gros bouquet de fleurs pour maman, mais pas des bégonias, parce qu'il y en a des tas dans notre jardin et ce n'est pas la peine d'aller les chercher dans le magasin — Nous voudrions quelque chose de bien, a dit Alceste et il est allé fourrer son nez dans les fleurs qui étaient dans la vitrine, pour voir si ça sentait bon.

La dame a compté mes sous et elle m'a dit qu'elle ne pourrait pas me donner beaucoup, beaucoup de fleurs. Comme j'avais l'air très embêté la dame m'a regardé, elle a réfléchi un peu, elle m'a dit que j'étais un mignon petit garçon, elle m'a donné des petites tapes sur la tête et puis elle m'a dit qu'elle allait arranger ça. La dame a choisi des fleurs à droite et à gauche et puis elle a mis des tas de feuilles vertes et ça a plu à Alceste, parce qu'il disait que ces feuilles ressemblaient aux légumes qu'on met dans le pot-au-feu. Le bouquet était très chouette et très gros, la dame l'a enveloppé dans un papier transparent qui faisait du bruit et elle m'a dit de faire attention en le portant.

Comme javais mon bouquet et qu'Alceste avait fini de sentir les fleurs j'ai dit merci à la dame et nous sommes sortis.

J.-J. Sempé, R. ,Goscinny. C'est papa qui décide.

Tous les ans, c'est-à-dire le dernier et l'autre, parce qu'avant c'est trop vieux et je ne me rappelle pas, papa et maman se disputent beaucoup pour savoir où aller en vacances, et puis maman se met à pleurer et elle dit qu'elle va aller chez sa maman, et moi je pleure aussi parce que j'aime bien mémé, mais chez elle il n'y a pas de plage, et à la fin on va où veut maman et ce n'est pas chez mémé.

Hier, après le dîner, papa nous a regardés, l'air fâché et il a dit:

— Ecoutez-moi bien! Cette année, je ne veux pas de discussions, c'est moi qui décide! Nous irons dans le Midi. J'ai l'adresse d'une villa à louer à Plage-les-Pins. Trois pièces, eau courante, électricité. Je ne veux rien savoir pour aller à l'hôtel et manger de la nourriture minable.

— Eh bien, mon chéri, a dit maman, ça me paraît une très bonne idée. - Chic! j'ai dit et je me suis mis à courir autour de la table parce que quand on est content, c'est dur de rester assis.

Papa a ouvert des grands yeux, comme il fait quand il est étonné, et il a dit: - Ah? Bon.

Pendant que maman débarrassait la table, papa est allé chercher son masque de pêche sous-marine dans le placard. — Tu vas voir, Nicolas, m'a dit papa, nous allons faire des parties de pêches terribles, tous les deux.

Moi, ça m'a fait un peu peur, parce je ne sais pas encore très bien nager; si on me met bien sur l'eau je fais la planche, mais papa m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'il allait m'apprendre à nager et qu'il avait été champion interrégional de nage libre quand il était plus jeune, et qu'il pourrait encore battre des records s'il avait le temps de s'entraîner.

— Papa va m'apprendre à faire de la pêche sous-marine! j'ai dit à maman quand elle est revenue de la cuisine. C'est très bien, mon chéri, m'a répondu maman, bien qu'en Méditerranée il paraît qu'il n'y a plus beaucoup de poissons. Il y a trop de pêcheurs.

C'est pas vrai! a dit papa; mais maman lui a demandé de ne pas la contredire devant le petit et que si elle disait ça, c'est parce qu'elle l'avait lu dans un journal, et puis

elle s'est mise à son tricot, un tricot qu'elle a commencé ça fait des tas de jours. Mais alors, j'ai dit à papa, on va avoir l'air de deux guignols sous l'eau, s'il n'y a pas de poissons! Papa est allé remettre le masque dans le placard sans rien dire. Moi, j'étais pas tellement content: c'est vrai, chaque fois qu'on va à la pêche avec papa c'est la même chose, on ne ramène rien. Papa est revenu et puis il a pris son journal.

J.-J.Sempé, R. Goscinny.C'est papa qui décide 2.

Et alors, j'ai dit, des poissons pour la pêche sous-marine, il y en a où? Demande à ta mère, m'a répondu papa, c'est une experte.

Il y en a dans l'Atlantique, mon chéri, m'a dit maman. Moi, j'ai demandé si l'Atlantique c'était loin de là où nous allions, mais papa m'a dit que si j'étudiais un peu mieux à l'école, je ne poserais pas de questions comme ça et ce n'est pas très juste, parce qu'à l'école on n'a pas de classe de pêche sous-marine; mais je n'ai rien dit, j'ai vu que papa n'avait pas trop envie de parler.

— Il faudra faire la liste des choses à emporter, a dit maman. — Ah! non! a crié papa. Cette année, nous n'allons pas partir déguisés en camions de déménagement. Des slips de bain, des shorts, des vêtements simples, quelques lainages ...

— Et puis des casseroles, la cafetière électrique, la couverture rouge et un peu de vaisselle, a dit maman.

Papa, s'est levé d'un coup, tout fâché, et a ouvert la bouche, mais il n'a pas pu parler.

— Tu sais bien, a dit maman, ce que nous ont raconté les Blédurt, quand ils ont loué une villa l'année dernière. Pour toute vaisselle, il n'y avait que trois petites assiettes et à la cuisine deux petites casseroles dont une avait un trou au fond. Ils ont dû acheter sur place à prix d'or ce dont ils avaient besoin. — Blédurt ne sait pas se débrouiller, a dit papa. Et il s'est rassis. — Possible, a dit maman, mais si tu veux une soupe de poisson, je ne peux pas la faire dans une casserole trouée, même si on arrive à se procurer du poisson.

Alors, moi je me suis mis à pleurer, parce que c'est vrai ça, c'est pas drôle d'aller à une mer où il n'y a pas de poisson, alors que pas loin il y a les Atlantiques où c'en est plein. Maman a laissé son tricot, elle m'a pris dans ses bras et elle m'a dit qu'il ne fallait

pas être triste à cause des vilains poissons et que je serai bien content tous les matins quand je verrai la mer de la fenêtre de ma jolie chambre.

— C'est-à-dire, a expliqué papa, que la mer on ne la voit pas de la villa. Mais elle n'est pas très loin, à deux kilomètres. C'est la dernière villa qui restait à louer à Plage-les-Pins. — Mais bien sûr, mon chéri, a dit maman. Et puis elle m'a embrassé et je suis allé jouer sur le tapis avec les deux billes que j'ai gagnées à. Eudes à l'école. — Et la plage, c'est des galets? a demandé maman. — Non, madame! Pas du tout! a crié papa tout content. C'est une plage de sable! De sable très fin! On ne trouve pas un seul galet sur cette plage!

J.-J.Sempé, R. Goscinny. C'est papa qui décide 3.

— Et la plage, c'est des galets? a demandé maman.

— Non, madame! Pas du tout! a crié papa tout content. C'est une plage de sable! De sable très fin! On ne trouve pas un seul galet sur cette plage!

— Tant mieux, a dit maman, comme ça, Nicolas ne passera pas son temps à faire ricocher des galets sur l'eau1. Depuis que tu lui as appris à faire ça, c'est une véritable passion chez lui.

Et moi j'ai recommencé à pleurer, parce que c'est vrai que c'est chouette de faire ricocher des galets sur l'eau; j'arrive à les faire sauter jusqu'à quatre fois et ce n'est pas juste, à la fin, d'aller dans cette vieille villa avec des casseroles trouées, loin de la mer, là où il n'y a ni galets ni poissons.

— Je vais chez mémé! j'ai crié, et j'ai donné un coup de pied à une des billes d'Eudes.

Maman m'a pris de nouveau dans ses bras et elle m'a dit de ne pas pleurer, que papa était celui qui avait le plus besoin de vacances dans la famille et que même si c'était moche là où il voulait aller, il fallait y aller en faisant semblant d'être contents.

— Mais, mais, mais a dit papa.

— Moi, je veux faire des ricochets! j'ai crié.

— Tu en feras peut-être l'année prochaine, m'a dit maman, si papa décide de nous emmener à Bains-Jes-Mers.

— Où ça? a demandé papa, qui est resté avec la bouche ouverte.

— A Bains-les-Mers, a dit maman, en Bretagne, là où il y a l'Atlantique, beaucoup de poissons et un gentil petit hôtel qui donne sur la plage de sable et de galets.
— Moi je veux aller à Bains-les-Mers! j'ai crié. Moi je veux aller à Bains-les-Mers!

— Mais, mon chéri, a dit maman, il faut être raisonnable, c'est papa qui décide. Papa s'est passé la main sur la figure, il a poussé un gros soupir et il a dit:

— Bon, ça va! j'ai compris. Il s'appelle comment ton hôtel?

— Beau-Rivage, mon chéri, a dit maman. Papa a dit que bon, qu'il allait écrire pour voir s'il restait encore des chambres.

Ce n'est pas la peine1, mon chéri, a dit maman, c'est déjà fait. Nous avons la chambre 29, face à la mer, avec salle de bain.

Et maman a demandé à papa de ne pas bouger parce qu'elle voulait voir si la longueur du pull-ôver qu'elle tricotait était bien. Il paraît que les nuits en Bretagne sont un peu froides.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Le départ.

Aujourd'hui, je pars en colonie de vacances et je suis bien content. La seule chose qui m'ennuie, c'est que papa et maman ont l'air un peu triste: c'est bien sûr parce qu'ils ne sont pas habitués à rester seuls pendant les vacances.

Maman m'a aidé à faire la valise avec les chemisettes, les shorts, les petites autos, le maillot de bain, les serviettes, la locomotive du train électrique, les œufs durs, les bananes, les sandwiches au saucisson et au fromage, le filet pour les crevettes, le pull à manches longues, les chaussettes, les billes. On a fait encore quelques paquets parce que la valise n'était pas assez grande.

Moi j'avais peur de rater le train et après le déjeuner j'ai demandé à papa s'il ne fallait pas partir tout de suite pour la gare. Papa m'a dit que c'était encore un peu tôt, que le train partait à 6 heures du soir et que j'avais l'air bien impatient de les quitter. Et maman est partie dans la cuisine avec son mouchoir, en disant qu'elle avait quelque chose dans l'œil.

Je ne sais pas ce qu'ils ont, papa et maman, ils ont l'air bien embêtés. Tellement embêtés que je n'ose pas leur dire que ça me fait une grosse boule dans la gorge quand je pense que je ne vais pas les voir pendant presque un mois. Moi je ne savais pas quoi

faire en attendant l'heure de partir, et maman n'a pas été contente quand j'ai vidé la valise pour prendre les billes qui étaient au fond.

— Le petit ne tient plus en place, a dit maman à papa. C'est mieux peut-être de partir tout de suite.

— Mais, a dit papa, il reste encore une heure et demie jusqu'au départ du train. — Bah! a dit maman, en arrivant en avance, nous trouverons le quai vide et éviterons les bousculades. — Si tu veux, a dit papa. Nous sommes montés dans la voiture et nous sommes partis. Deux fois, parce que la première nous avons oublié la valise à la maison. A la gare tout le monde était arrivé en avance. Il y avait plein de gens partout qui criaient et faisaient du bruit. C'était difficile de trouver une place pour mettre la voiture, et on a attendu papa qui est revenu à la voiture pour chercher la valise qu'il croyait quexc'était maman qui l'avait prise.

Dans la gare papa nous a dit de rester bien ensemble. Il était rigolo parce qu'il avait la figure toute rouge et la casquette de travers.— Pardon, monsieur, a demandé papa, le quai numéro 11, s'il vous plaît?— Vous le trouverez entre le quai numéro 10 et le quai numéro 12, a répondu le monsieur. Du moins il était là-bas il y a quelques minutes.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. La baignade.

Dans le camp où je passe mes vacances, on fait des tas de choses dans la journée:

Le matin, on se lève à 8 heures. Vite, vite, il faut s'habiller, et puis on va au rassemblement1. Là, on fait de la gymnastique, une deux, une deux, et puis après, on court pour faire sa toilette et on s'amuse bien en se jetant des tas d'eau à la figure les uns les autres. Après, ceux qui sont de service se dépêchent d'aller chercher le petit déjeuner, et il est drôlement bon le petit déjeuner avec beaucoup de tartines! Après le déjeuner on court à nos baraques pour les lits, mais on ne les fait pas comme maman à la maison; on prend les draps et les couvertures, on les plie en quatre et on les met sur les matelas. Après ça, il y a les services, aller chercher des choses pour M. Genou, l'économe, et puis il y a le rassemblement, il faut y courir, et on part à la plage pour la baignade. Après, il y a le rassemblement de nouveau et on rentre au camp pour déjeuner, et il est chouette parce qu'on a toujours faim.

Après le déjeuner, on chante des chansons: «En passant par la Lorraine avec mes sabots» et «C'est nous les gars de la marine». Et puis il faut aller faire la sieste1; c'est pas tellement amusant, mais c'est obligé, même si. on trouve des excuses. Pendant la sieste, notre chef d'équipe nous surveille et nous raconte des histoires. Et puis, il y a un autre rassemblement et on retourne à la plage, on se baigne, il y a le rassemblement et on retourne au camp pour le dîner. Après le dîner, on chante de nouveau, quelquefois autour d'un grand feu, et si on n'a pas de jeux de nuit, on va se coucher et il faut vite éteindre la lumière et dormir. Le restant du temps on peut faire ce qu'on veut. Ce que j'aime le mieux, moi, c'est la baignade. On y va tous avec nos chefs d'équipe et la plage est pour nous. Ce n'est pas tellement que2 les autres n'ont pas le droit d'y venir mais quand ils y viennent, ils s'en vont. C'est peut-être parce qu'on fait beaucoup de bruit et qu'on joue à des tas de choses sur le sable.

On nous range par équipes. La mienne s'appelle l'équipe «Œil-de-Lynx»; on est douze, on a un chef d'équipe très chouette. Il nous fait mettre autour de lui, et puis il nous dit: «Bon. Vous allez rester tous groupés et ne vous éloignez pas trop du bord. Au coup de sifflet, vous retournez sur la plage. Je veux vous voir tous! Interdiction de nager sous l'eau! Celui qui n'obéit pas sera privé de baignade. Allez, pas de gymnastique, tous à l'eau!» Et notre chef d'équipe a donné un gros coup de sifflet et nous sommes tous allés avec lui dans l'eau. Elle était froide, elle faisait des vagues, elle était chouette.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Le petit Nicolas. Le Bouillon.

Aujourd'hui, à l'école, la maîtresse a manqué. Nous étions dans la cour, en rangs, pour entrer en classe, quand le surveillant nous a dit : «Votre maîtresse est malade, aujourdlifu.»

Et puis, monsieur Dubon, le furveillant, nous a conduits en classe. Le surveillant, on l'appelle le Bouillon, quand il n'est pas là, bien éûr. On l'appelle comme ça, parce qu'il dit tout le temps : «Regardez-moi dans les yeux», et dans le bouillon il y a des yeux. Moi non plus je n'avais pas compris tout de suite, c'est des grands qui me l'ont expliqué. Le Bouillon a une grosse moustache et il punit souvent, avec lui, il ne faut pas rigoler. C'est pour ça qu'on était embêtés qu'il vienne nous surveiller,1 mais, heureusement, en arrivant en classe, il nous a dit : «Je ne peux pas rester avec vous, je

dois travailler avec monsieur le Directeur, alors, regardez-moi dans les yeux et promettez-moi d'être sages.» Tous nos tas d'yeux ont regardé dans les siens et on a promis. D'ailleurs, nous sommes toujours assez sages.

Mais il avait l'air de se méfier, le Bouillon, alors, il a demandé qui était le meilleur élève de la classe. «C'est moi, monsieur !» a dit Agnan, tout fier. Et c'est vrai, Agnan c'est le premier de la classe, c'est aussi le chouchou2 de la maîtresse et nous, on ne l'aime pas trop, maili on ne peut pas lui taper dessus aussi souvent qu'on le voudrait, à cause de ses lunettes. «Bon, a dit le Bouillon, tu vas venir t'asseoir à la place de la maîtresse et tu surveilleras tes camarades. Je reviendrai de temps en temps voir comment les choses se passent. Révisez vos leçons.» Agnan, tout content, est allé s'asseoir au bureau de la maîtresse et le Bouillon est parti.

«Bien, a dit Agnan, nous devions avoir arithmétique, prenez vos cahiers, nous allons faire un problème.— T'es pas un peu fou ?» a demandé Clotaire. «Clotaire, taisez-vous !» a crié Agnan, qui avait vraiment l'air de se prendre pour la maîtresse. «Viens me le dire ici, si t'es un homme !» a dit Clo taire et la porte de la classe s'est ouverte et on a vu entrer le Bouillon tout content. «Ah ! a-t-il dit. J'étais resté derrière la porte pour écouter. Vous, là-bas, regardez-moi dans les yeux !» Clotaire a regardé, mais ce qu'il a vu n'a pas eu l'air de lui faire tellement plaisir. «Vous allez me conjuguer le verbe : je ne dois pas être grossier envers un camarade qui est chargé de me surveiller et qui veut me faire faire des problèmes d'arithmétique.» Après avoir dit ça, le Bouillon est sorti, mais il nous a promis qu'il reviendrait.

Alphonse Daudet. Gagne ta vie.

Sarlande est une petite ville des Cévennes, bâtie au fond dune étroite vallée que la montagne enserre de partout :omme un grand mur. Quand le soleil y donne, c'est une fournaise ; quand la tramontane souffle, une glacière... Le soir de mon arrivée, la tramontane faisait rage depuis le matin ; et quoiqu'on fût au printemps, le petit Chose, perché sur le haut de la diligence, sentit, en entrant dans la ville, le froid le saisir jusqu'au cœur.

Les rues étaient noires et désertes... Sur la place d'armes, quelques personnes attendaient la voiture, en se promenant de long en large devant le bureau mal éclairé.

A peine descendu de mon impériale, je me fis conduire au collège, sans perdre une minute. J'avais hâte d'entrer en fonctions.

Le collège n'était pas loin de la place ; après m'avoir fait traverser deux ou trois larges rues silencieuses, l'homme qui portait ma malle s'arrêta devant une grande maison, où tout semblait mort depuis des années. « C'est ici », dit-il, en soulevant l'énorme marteau de la porte...

Le marteau retomba lourdement, lourdement... la porte s'ouvrit d'elle-même... Nous entrâmes. J'attendis un moment sous le porche, dans l'ombre. L'homme posa sa malle par terre, je le payai, et il s'en alla bien vite... Derrière lui, l'énorme porte se referma lourdement, lourdement... Bientôt après, un portier somnolent, tenant à la main une grosse lanterne, s'approcha de moi.

« Vous êtes sans doute un nouveau ? » me dit-il d'un air endormi.

On me prenait pour un élève... « Je ne suis pas un élève du tout. Je viens ici comme maître d'étude ; conduisez-moi chez le principal... » Le portier parut surpris ; il souleva sa casquette et m'engagea à entrer une minute dans la loge. Pour le quart d'heure, M. le principal était à l'église avec les enfants. On me mènerait chez lui dès que la prière du soir serait terminée. Dans la loge, on achevait de souper. Un grand beau gaillard à moustaches blondes dégustait un verre d'eau-de-vie aux côtés d'une petite femme maigre, souffreteuse, jaune comme un coing et emmitouflée jusqu'aux oreilles dans un châle fané.

« Qu'est-ce donc, monsieur Cassagne ? demanda l'homme aux moustaches. — C'est le nouveau maître d'étude, répondit le concierge en me désignant... Monsieur est si petit que je l'avais d'abord pris pour un élève. — Le fait est, dit l'homme aux moustaches, en me regardant par-dessus son verre, que nous avons ici des élèves plus grands et même plus âgés que monsieur...

Alphonse Daudet. Gagne ta vie 2.

Le principal prit la lettre, la lut, la relut, la plia, la déplia, la relut encore, puis il finit par me dire que, grâce à la recommandation toute particulière du recteur et à l'honorabilité de ma famille, il consentait à me prendre chez lui, bien que ma grande jeunesse lui fît peur. Il entama ensuite de longues déclamations sur la gravité de mes

nouveaux devoirs ; mais je ne l'écoutais plus. Pour moi, l'essentiel était qu'on ne me renvoyât pas ; j'étais heureux, follement heureux. J'aurais voulu que M. le principal eût mille mains et les lui embrasser toutes.

Un formidable bruit de ferraille m'arrêta dans mes effusions. Je me retournai vivement et me trouvai en face d'un long personnage, à favoris rouges, qui venait d'entrer dans le cabinet sans qu'on l'eût entendu : c'était le surveillant général.

Sa tête penchée sur l'épaule, il me regardait avec le plus doux des sourires, en secouant un trousseau de clefs de toutes dimensions, suspendu à son index. Le sourire m'aurait prévenu en sa faveur, mais les clefs grinçaient avec un bruit terrible — frinc ! frinc ! frinc ! — qui me fit peur. « Monsieur Viot, dit le principal, voici le remplaçant de M. Serrières qui nous arrive.» M. Viot s'inclina et me sourit le plus doucement du monde. Ses clefs, au contraire, s'agitèrent d'un air ironique et méchant comme pour dire : « Ce petit homme-là remplacer M. Serrières ! allons donc ! allons donc ! »

Le principal comprit aussi bien que moi ce que les clefs venaient de dire, et ajouta avec un soupir : « Je sais qu'en perdant M. Serrières, nous faisons une perte presque irréparable (ici les clefs poussèrent un véritable sanglot...): mais je suis sûr que si M. Viot veut bien prendre le nouveau maître sous sa tutelle spéciale, et lui inculquer ses précieuses idées sur l'enseignement, l'ordre et la discipline de la maison n'auront pas trop à souffrir du départ de M. Serrières. »

Toujours souriant et doux, M. Viot répondit que sa bienveillance m'était acquise et qu'il m'aiderait volontiers de ses conseils ; mais les clefs n'étaient pas bienveillantes, elles. Il fallait les entendre s'agiter et grincer avec frénésie : « Si tu bouges, petit drôle, gare à toi. »

« Monsieur Eyssette, conclut le principal, vous pouvez vous retirer. Pour ce soir encore, il faudra que vous couchiez à l'hôtel... Soyez ici demain à huit heures... Allez...» Et il me congédia d'un geste digne. M. Viot, plus souriant et plus doux que jamais, m'accompagna jusqu'à la porte ; mais, avant de me quitter, il me glissa dans la main un petit cahier. « C'est le règlement de la maison, me dit-il. Lisez et méditez... »

Alphonse Daudet. La dernière classe.

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair!

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandanture;et je pensai sans m'arrêter:

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

« Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais, justement, ce jour-là, tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur!

Eh bien ! non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

«Va vite à ta place, mon petit Franz; nous allions commencer sans toi. »

Alphonse Daudet. La dernière classe 2.

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!...

Et moi qui savais à peine écrire! Je n'apprendrais donc jamais! Il faudrait donc en rester là!... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus

s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

Alphonse Daudet. La dernière classe 3.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ? Mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : « Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. » Et puis tu vois ce qui arrive... Ah! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : « Comment ! Vous prétendiez être Français, et « vous ne savez ni lire ni écrire votre langue !» Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : France, Alsace, France, Alsace. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier.

Alphonse Daudet. La dernière classe 4.

Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles! Car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le ba be bi bo bu. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis Angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« Vive la France ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe : « C'est fini... allez-vous-en. »

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Le petit Nicolas. La baignade 2.

Et puis on a vu que tous ceux de l'équipe n'étaient pas dans l'eau. Sur la plage, il y avait un garçon qui pleurait. C'était Paulin, qui pleure toujours et qui dit qu'il veut rentrer chez son papa et sa maman.

— Allons, Paulin! Viens! a crié notre chef d'équipe.

— Non, a crié Paulin. J'ai peur! Je veux rentrer chez mon papa et ma maman! Et il s'est roulé sur le sable en criant qu'il était très malheureux.

— Bon, a dit le chef, restez groupés et ne bougez pas, je vais aller chercher votre camarade.

Et le chef est sorti de l'eau et il est allé parler à Paulin:

— Mais enfin, p'tit gars, il lui a dit, le chef, il ne faut pas avoir peur.

— Si, il faut! a crié Paulin. Si, il faut! — Il n'y a aucun danger, a dit le chef. Viens, donne-moi la main, nous entrerons ensemble dans l'eau et je ne te lâcherai pas.

Paulin, en pleurant, lui a donné la main et ils sont entrés dans l'eau. Quand Paulin a eu les pieds mouillés, il s'est mis à crier: — Hou! Hou! C'est froid! J'ai peur! Je vais mourir! Hou!

— Mais puisque je te dis qu'il n'y a aucun ... a commencé à dire le chef; et puis il a ouvert des grands yeux et il a crié: — Qui c'est, celui qui nage là-bas, vers la bouée?

— C'est Crépin, a dit un des types de l'équipe; il nage drôlement bien, il nous a parié qu'il allait jusqu'à la bouée. Le chef a lâché la main de Paulin et il s'est mis à courir dans l'eau et à nager en criant: — Crépin! Ici! Tout de suite! Et Paulin s'est mis à crier:

Ne me laissez pas seul! Je vais me noyer! Hou! Hou! Papa! Maman! Hou! Et comme il avait juste les pieds dans l'eau, il était rigolo à voir.

Le chef est revenu avec Crépin, qui était tout fâché parce que le chef lui a dit de sortir de l'eau et de rester sur la plage. Et puis le chef a commencé à nous compter, et ça n'a pas été facile, parce que pendant qu'il n'était pas là, on était un peu partis chacun de son côté, et comme, le chef avait perdu son sifflet en allant chercher Crépin, il s'est mis à crier:— Equipe «Œil-de-Lynx»! Rassemblement! Equipe «Œil-de-Lynx»! Et puis un autre chef d'équipe est venu et lui a dit:

— Dis, Girard, braille un peu moins fort, mes gars n'entendent plus mes coups de sifflet. Et il faut dire que les chefs d'équipe faisaient un drôle de bruit en sifflant, criant et appelant, Et puis le chef nous a comptés, il a vu qu'on était tous là et il a envoyé Gualbert chercher Crépin sur la plage, parce qu'il était dans l'eau jusqu'au menton, et il criait:— Je suis tombé dans un trou! Au secours!

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Le petit Nicolas. La baignade 3.

Et puis les chefs de l'équipe ont décidé que c'était assez de baignade pour ce matin et ils se sont mis à crier et à siffler:— Rassemblement par équipes sur la plage!

On s'est mis en rang et notre chef nous a comptés.— Onze! il a dit. Il en manque un! C'était Paulin, qui était assis dans l'eau et qui ne voulait pas en sortir. — Je veux rester dans l'eau! il criait, Si je sors, je vais avoir froid! Je veux rester!

Le chef, qui avait l'air de s'énerver, l'a ramené en le tirant par le bras, et Paulin criait qu'il voulait rentrer chez son papa, chez sa maman, et dans l'eau. Et puis, quand le chef nous a comptés de nouveau, il a vu qu'il en manquait encore un.

— C'est Crépin ... on lui a dit. — Il n'est pas reparti dans l'eau? a demandé notre chef qui est devenu tout pâle.

Mais le chef d'une autre équipe lui a dit:— J'en ai un de trop, il ne serait pas à toi, par hasard?

Et c'était Crépin, qui est allé parler à un type qui avait une tablette de chocolat. Quand le chef est revenu avec Crépin, il nous a comptés de nouveau, et il a vu que nous étions treize.

— Lequel n'est pas de l'équipe «Œil-de-Lynx»? a demandé le chef.

— Moi, m'sieur, a dit un petit type qu'on ne connaissait pas.

— Et tu es de quelle équipe, a dit le chef, celle des Aiglons? celle des Jaguars? — Non, a dit le petit type, je suis de l'hôtel Bellevue et de la Plage. Mon papa, c'est celui qui dort, là-bas sur la jetée.

Et le petit type a appelé: «Papa! Papa!» Et le monsieur qui dormait a levé la tête et puis tout doucement il est venu vers nous.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Bobo? a demandé le monsieur. Alors, notre chef d'équipe a dit: — Votre petit est venu jouer avec nos enfants. On dirait que ça le tente, les colonies de vacances.

Alors, le monsieur a dit: — Oui, mais je ne l'y enverrai jamais. Je ne veux pas vous vexer, mais sans les parents, j'ai l'impression que les enfants ne sont pas surveillés.

«Oui!» on a répondu tous. Presque tous, parce que Paulin n'a rien dit, il veut rentrer chez son papa et sa maman. Gualbert non plus n'a rien dit. Il dormait encore. — Bon, a dit notre chef. J'ai déjà prévenu le cuisinier pour lui dire que nous lui apporterons du poisson pour midi. C'est notre équipe qui offrira la soupe de poisson à tout le camp. Comme ça, les autres équipes sauront que l'équipe «Œil-de-Lynx» est la meilleure de toutes. Pour l'équipe «Œil-de-Lynx» ... hip, hip!

J.-J.Sempé, R. Goscinny. Le petit Nicolas. La baignade 4.

Après le rassemblement, pendant que les autres allaient à la plage, M. Râteau, le chef du camp, nous a fait distribuer des cannes à pêche1 et une vieille boîte pleine de vers.

— Ne rentrez pas trop tard, que j'aie le temps de préparer la soupe, a crié le cuisinier en rigolant. Il rigole toujours le cuisinier, et nous on l'aime bien. Quand on va le voir dans sa cuisine, il se met à crier: «Dehors, bande de petits mendiants! Je vais vous chasser avec ma grosse louche! Vous allez voir!» et il donne des biscuits.

Nous sommes partis avec nos cannes à pêche et nos vers, et nous sommes arrivés sur la jetée, tout au bout. Il n'y avait personne "sauf un gros monsieur avec un petit chapeau blanc qui était en train de pêcher, et qui n'a pas eu l'air tellement content de nous voir.

— Avant tout, pour pêcher, a dit notre chef, il faut du silence, sinon, les poissons ont peur. Pas d'imprudence, ne tombez pas à l'eau! Restez groupés! Interdiction de descendre dans les rochers! Faites bien attention de ne pas vous faire mal avec les hameçons!

— C'est pas un peu fini? a demandé le gros monsieur. — Hein? a demandé notre chef, tout étonné.

— Je vous demande si vous n'avez pas un peu fini de hurler, a dit le gros monsienr. A crier comme ça, vous effrayeriez une baleine!

— Il y a des baleines par ici? a demandé Bertin. — S'il y a des baleines, moi je m'en vais! a crié Paulin, et il s'est mis à pleurer, en disant qu'il avait peur et qu'il voulait rentrer chez son papa et sa maman. Mais il n'est pas parti. C'est le gros monsieur qui est parti, et c'est tant mieux parce que comme ça on était entre nous et personne ne nous dérangera.

— Qui parmi vous est déjà allé à la pêche? a demandé notre chef.

— Moi, a dit Athanase. L'été dernier, j'ai péché un poisson comme ça! et il a ouvert les bras autant qu'il a pu. Nous on a rigolé parce qu'Athanase est très menteur; c'est même le plus menteur de nous tous.

— T'es un menteur, lui a dit Bertin. — T'es jaloux et bête, a dit Athanase. Comme ça qu'il était mon poisson!

Et Bertin a profité qu'Athanase avait les bras écartés pour lui coller une gifle. Assez, vous deux, où je vous défends de pêcher! C'est compris? a crié le chef. Athanase et Bertin se sont tenus tranquilles.

Le chef nous a montré comment il fallait faire pour mettre un ver au bout de l'hameçon. «Et surtout, il nous a dit, faites bien attention de ne pas vous faire de mal avec les hameçons!»

J.-J.Sempé, R . Goscinny. Le petit Nicolas. La baignade 5.

Le chef nous a montré comment il fallait faire pour mettre un ver au bout de l'hameçon. «Et surtout, il nous a dit, faites bien attention de ne pas vous faire de mal avec les hameçons!» On a tous essayé de faire comme le chef, mais ce n'est pas facile, et le chef nous a aidés, surtout Paulin, qui avait peur des vers et qui a demandé s'ils mordaient. C'est pourquoi Paulin, vite, vite, il a jeté la ligne à l'eau, pour éloigner le ver le plus possible. On a tous mis nos lignes dans l'eau, sauf Athanase et Bertin qui avaient emmêlé leurs lignes. — Surveillez bien vos bouchons! a dit le chef.

Nous, les bouchons, on les surveillait, mais il ne se passait pas grand-chose, et puis, Paulin a poussé un cri, il a levé sa canne et au bout de la ligne il y avait un poisson. «Un poisson! a crié Paulin. Maman!» et il a lâché la canne qui est tombée sur les rochers. Le chef s'est passé la main sur la figure, il a regardé Paulin qui pleurait, et puis il a dit:

— Attendez-moi là, je vais aller chercher la canne de ce petit de ce petit maladroit. Le chef est descendu sur les rochers, et c'est dangereux parce que c'est glissant, tout s'est bien passé, sauf que ça a fait des tas d'histoires quand Crépin est descendu aussi pour aider le chef, et il a glissé dans l'eau, mais le chef a pu le rattraper, et il criait tellement fort le chef, que très loin, sur la plage, on a vu des gens qui se levaient pour voir. Quand le chef a rendu la canne à Paulin, le poisson n'était plus au bout de la ligne. Là où Paulin a été vraiment content, c'est que le ver n'y était plus non plus. Le premier poisson, c'est Gualbert qui l'a eu. C'était son jour à Gualbert: il avait gagné la course de vers, et maintenant, il avait un poisson. On est tous allés voir. Il n’était pas très gros, son poisson, mais Gualbert était fier quand même et le chef l'a félicité.

Après, Gualbert a dit qu'il avait fini de pêcher et il s'est allongé sur la jetée et il a dormi. Le deuxième poisson, vous ne devinerez jamais qui l'a eu! C'est moi! Un poisson formidable! Vraiment terrible! Il était à peine un peu plus petit que le poisson de Gualbert, mais il était très bien. Ce qui est dommage, c'est que le chef s'est fait mal au doigt avec l'hameçon, en le décrochant. C'est peut-être pour ça que le chef a dit qu'il était l'heure de rentrer. Athanase et Bertin ont protesté parce qu'ils n'avaient pas encore réussi à démêler leurs lignes. En donnant les poissons au cuisinier, on était un peu

embêtés, parce que deux poissons pour faire la soupe pour tout le camp, c'est peut-être pas beaucoup. Mais le cuisinier s'est mis à rigoler et il nous a dit que c'était parfait que c'était juste ce qu'il fallait.

J.-J.Sempé, R. ,Goscinny. La distribution des prix 4.

Clotaire m'a donné un coup sur la tête avec le livre qu'il avait eu pour son prix de camaraderie. Ça, ça a fait rigoler Rufus et je lui ai donné une claque et il s'est mis à pleurer et à donner des coups de pied à Eudes. On a commencé à se bousculer les uns les autres, on rigolait bien, mais les papas et les mamans sont venus en courant, ils prenaient des mains dans les tas, ils tiraient ef ils disaient qu'on était incorrigibles et que c'était une honte. Et puis, les papas et les mamans ont pris chacun le copain qui leur appartenait et tout le monde est parti.

En allant à la maison, moi je me disais que c'était chouette, que l'école était finie, qu'il n'y aurait plus de leçons, plus de devoirs, plus de punitions, plus de récrés et que maintenant je m'allais plus voir mes copains pendant des tas de mois, qu'on n'allait plus faire les guignols ensemble et que j'allais me sentir drôlement seul.

— Alors, Nicolas, m'a dit papa, tu ne dis rien? Les voilà enfin arrivées, ces fameuses vacances!

Alors, moi je me suis mis à pleurer et papa a dit que j'allais le rendre fou.

En sortant de l'école, j'ai suivi un petit chien. Il avait l'air perdu, le petit chien, il était tout seul et ça m'a fait beaucoup de peine J'ai pensé que le petit chien cherchait un ami, mais j'ai eu du mal à le rattraper. Comme le petit chien n'avait pas l'air d'avoir tellement envie de venir avec moi, il devait se méfier, je lui ai offert la moitié de mon pain au chocolat et le petit chien a mangé le petit pain au chocolat et il s'est mis à remuer la queue dans tous les sens et moi je l'ai appelé Rex comme dans un film policier que j'avais vu jeudi dernier. Après le petit pain que Rex a mangé presque aussi vite que le fait Alceste, un copain qui mange tout le temps, Rex m'a suivi tout content. J'ai pensé: «Ce sera une bonne surprise pour papa et pour maman quand j'arriverai avec Rex à la maison. Et puis j'apprendrai à Rex à faire des tours, il gardera la maison, et aussi, il m'aidera à retrouver des bandits, comme dans le film de jeudi dernier.»

Eh bien, je suis sûr que vous ne me croirez pas, quand je suis arrivé à la maison, maman n'a pas été contente du tout. Il faut dire que c'est un peu de la faute de Rex. Nous sommes entrés dans le salon et maman est arrivée, elle m'a embrassé, m'a demandé si tout s'était bien passé à l'école, si je n'avais pas fait de bêtises et puis elle a vu Rex et elle s'est mise à crier:

— Où as-tu trouvé cet animal?

J.-J.Sempé, R. Goscinny. La distribution des prix 5.

— Où as-tu trouvé cet animal?

Moi, j'ai commencé à expliquer que c'était un pauvre petit chien perdu, mais Rex, au lieu de se tenir tranquille, a sauté sur un fauteuil et il a commencé à mordre dans le coussin. Et c'était le fauteuil où papa n'a pas le droit de s'asseoir, sauf s'il y a des invités.

Maman a continué à crier, elle m'a dit qu'elle m'avait défendu de ramener des bêtes à la maison (c'est vrai, maman me l'a défendu la fois où j'ai ramené une souris), que c'était dangereux, que ce chien pouvait être enragé, qu'il allait nous mordre tous et qu'on allait tous devenir enragés et qu'elle allait chercher un balai pour mettre cet animal dehors et qu'elle me donnait une minute pour sortir ce chien de la maison.

J'ai eu du mal à décider Rex à lâcher le coussin du fauteuil, et encore, il en a gardé un bout dans les dents, je ne comprends pas qu'il aime ça, Rex. Et puis je suis sorti dans le jardin, avec Rex dans les bras. J'avais bien envie de pleurer, alors, c'est ce que j'ai fait. Je ne sais pas si Rex était triste aussi, il était trop occupé à cracher des petits bouts de laine du coussin.

Papa est arrivé et il nous a trouvés tous les deux, assis devant la porte, moi en train de pleurer, Rex en train de cracher.

— Eh bien, il a dit papa, qu'est-ce qui se passe ici?

Alors moi j'ai expliqué à papa que maman ne voulait pas de Rex et Rex c'était mon ami et j'étais le seul ami de Rex. Il m'aidera à retrouver les bandits et il fera des tours que je lui apprendrai, j'ai dit et je me suis remis à pleurer pendant que Rex se grattait une oreille avec la patte de derrière et c'est drôlement difficile à faire, on a essayé une fois à l'école et le seul qui y réussissait c'était Maixent qui a des jambes très longues. Papa, il m'a caressé la tête et puis il m'a dit que maman avait raison, que c'était

dangereux de ramener des chiens à la maison, qu'ils peuvent être malades et qu'ils se mettent à vous mordre et puis après, bing! tout le monde se met à baver et à être enragé et que plus tard je l'apprendrai à l'école, Pasteur a inventé un médicament, c'est un bienfaiteur de l'humanité et on peut guérir, mais ça fait très mal. Moi, j'ai répondu à papa que Rex n'était pas malade, qu'il aimait bien manger et qu'il était drôlement intelligent. Papa, alors, a regardé Rex il lui a gratté la tête, comme il le fait à moi, quelquefois.

— C'est vrai qu'il a l'air en bonne santé, ce petit chien, a dit papa et Rex s'est mis à lui lécher la main.

Ça lui a tait drôlement plaisir à papa.

J.-J.Sempé, R. Goscinny. La distribution des prix 6.

— Il est mignon, il a dit papa, et puis il a tendu l'autre main et il a dit:

— La patte, donne la papatte; allons, la papatte, donne! Et Rex lui a donné la papatte et puis lui a léché la main et puis il s'est gratté l'oreille, il était drôlement occupé, Rex. Papa, il rigolait et puis il m'a dit:

— Bon, attends-moi ici, je vais essayer d'arranger ça avec ta mère, et il est entré dans la maison.

Il est chouette, papa! Pendant que papa arrangeait ça avec maman, je me suis amusé avec Rex, qui s'est mis à faire le beau et puis comme je n'avais rien à lui donner à manger, il s'est remis à gratter l'oreille, il est terrible Rex!

Quand papa est sorti de la maison, il n'avait pas l'air tellement content. Il s'est assis à côté de moi, il m'a gratté la tête et il m'a dit que maman ne voulait pas du chien dans la maison, surtout après le coup du fauteuil. J'allais me mettre à pleurer, mais j'ai eu une idée.

— Si maman ne veut pas de Rex dans la maison, j'ai dit, on pourra le garder dans le jardin.

Papa, il a réfléchi un moment et puis il a dit que c'était une bonne idée, que dans le jardin Rex ne ferait pas de dégâts et qu'on allait lui construire une niche, tout de suite. Moi, j'ai embrassé papa. Nous sommes allés chercher des planches dans le grenier et papa a apporté ses outils. Rex, lui, il s'est mis à manger les bégonias, mais c'est moins

grave que pour le fauteuil du salon, parce que nous avons plus de bégonias que de fauteuils. Papa, il a commencé à trier les planches.

— Tu vas voir, il m'a dit, on va lui faire une niche formidable, un vrai palais. — Et puis, j'ai dit, on va lui apprendre à faire des tas de tours et il va garder la maison!

— Oui, a dit papa, on va le dresser pour chasser les intrus, Blédurt par exemple. Monsieur Blédurt, c'est notre voisin, papa et lui, ils aiment bien se taquiner l'un l'autre. On s'amusait bien, Rex, moi et papa! Ça s'est un peu gâté quand papa a crié, à cause du coup de marteau qu'il s'est donné sur le doigt1 et maman est sortie de la maison. — Qu'est-ce que vous faites? a demandé maman.

Alors moi, je lui ai expliqué que nous avions décidé, papa et moi, de garder Rex dans le jardin, là où il n'y avait pas de fauteuils et que papa lui fabriquait une niche et qu'il allait apprendre à Rex à mordre monsieur Blédurt pour le faire enrager.

LES FABLES DE LA FONTAIN

La cigale et la fourmi

La Cigale, ayant chanté
Tout l'Été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la Bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine

Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Août, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant.»

Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
«Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?



Dit cet animal plein de rage ;
Tu seras châtié de ta témérité.
- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos Bergers, et vos Chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.»
Là-dessus au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Le lion et le rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie :
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.



Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Le Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.



Le corbeau et le renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.

Que vous êtes joli ! que vous me
semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces
bois. »
À ces mots le Corbeau ne se sent pas
de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa
proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon
bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans
doute. »
Le Corbeau honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y
prendrait plus.

Le loup et le chien

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille ;



Et le Mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haires, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien

meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le Chien ; donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé :
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. -
Quoi ? rien ? - Peu de chose.
- Mais encore ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le Loup ; vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours, mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un

trésor. »

Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encore.

Le rat des villes et le rat des champs

Autrefois le rat des villes
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.



Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
«Achevons tout notre rôt.
-C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique

De tous vos festins de roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre
:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !»

Le pot de terre et le pot de fer

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose

De son débris serait cause.
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
- Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.

Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son Compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

Le savetier et le financier



Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant

l'éveillait,
Et le Financier se plaignait,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? - Par an ?
Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
- Eh bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
- Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours ;
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le

curé
De quelque nouveau saint charge
toujours son prône.»
Le Financier riant de sa naïveté
Lui dit : «Je vous veux mettre
aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec
soin,
Pour vous en servir au besoin.»
Le Savetier crut voir tout l'**argent** que
la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il
enserre
L'**argent** et sa joie à la fois.
Plus de chant ; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause
nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la
nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'**argent**. À la fin le
pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne
réveillait plus :
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons

et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.»

Le coche et la mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un Coche.
Femmes, Moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche ;



Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher ;
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La Mouche en ce commun besoin
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disait son Bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

Les écrivains célèbres français et ukrainiens

Albert Camus

Albert Camus, né le 7 novembre 1913 à Mondovi en Algérie française et mort le 4 janvier 1960 à Villeblevin dans l'Yonne, est un écrivain, dramaturge, essayiste et philosophe français. Il fut aussi un journaliste militant engagé dans la Résistance et dans les combats moraux de l'après-guerre.

L'œuvre de Camus comprend des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles et des essais dans lesquels il développe un humanisme fondé sur la prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine mais aussi sur la révolte comme réponse à l'absurde, révolte qui conduit à l'action et donne un sens au monde et à l'existence, et « alors naît la joie étrange qui aide à vivre et mourir ».

Sa critique du totalitarisme soviétique lui a valu les anathèmes des communistes et a conduit à la brouille avec Jean-Paul Sartre. Il a été couronné à 44 ans par le Prix Nobel de littérature en 1957 et son aura reste grande dans le monde.

D'après Bertrand Poirot-Delpech, les essais sur son œuvre ont abondé juste après sa mort, tandis qu'on rendait très peu compte de sa vie. Les premières biographies ne sont apparues que dix-huit ans après la disparition du prix Nobel. Parmi celles-ci, la plus impressionnante est celle de Herbert R Lottman, un journaliste américain observateur de la littérature européenne pour The New York Times et le Publishers Weekly.

Dans le journal Combat, ses prises de position ont été courageuses autant que déconcertantes, aussi bien sur la question de l'Algérie que sur ses rapports avec le Parti communiste qu'il a quitté après un court passage. Camus est d'abord témoin de son temps, intransigeant, refusant toute compromission. Il sera ainsi amené à s'opposer à Sartre et à se brouiller avec d'anciens amis. D'après Herbert R. Lottman, Camus n'a appartenu à aucune famille politique déterminée, mais il ne s'est dérobé devant aucun combat : il a successivement protesté contre les inégalités qui frappaient les musulmans

d'Afrique du Nord, il est allé au secours des exilés espagnols antifascistes, des victimes du stalinisme, des objecteurs de conscience.

Biographie

Origines et enfance

Lucien Auguste Camus, père d'Albert, est né en 1885 à Ouled-Fayet dans le département d'Alger,en Algérie. Il descend des premiers arrivants français dans ce pays. Un grand-père, Claude Camus, né en 1809, venait du bordelais, un bisaïeul, Mathieu Juste Cormery, d'Ardèche, mais la famille se croit d'origine alsacienne. Lucien Camus travaille comme caviste dans un domaine viticole, nommé « le Chapeau du gendarme », près de Mondovi, à quelques kilomètres au sud de Bône (Annaba) dans le département de Constantine, pour un négociant de vin d'Alger. Il épouse en novembre 1910 Catherine Hélène Sintès, née à Birkadem en 1882, dont la famille est originaire de Minorque. Trois mois plus tard, en 1911, naît leur fils aîné Lucien Jean Étienne et en novembre 1913, leur second fils, Albert. Lucien Auguste Camus est mobilisé en septembre 1914. Blessé à la bataille de la Marne il est évacué le 11 octobre à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc ou il meurt le 17 octobre 1914. De son père, Camus ne connaîtra que quelques photographies et une anecdote significative : son dégoût devant le spectacle d'une exécution capitale. Sa mère est en partie sourde et ne sait ni lire ni écrire : elle ne comprend un interlocuteur qu'en lisant sur ses lèvres. Avant même le départ de son mari à l'armée elle s'était installée avec ses enfants chez sa mère et ses deux frères, Étienne, sourd-muet, qui travaille comme tonnelier, et Joseph, rue de Lyon à Belcourt, un quartier populaire d'Alger. Elle y connaît une brève liaison à laquelle s'oppose son frère Étienne.

« Il y avait une fois une femme que la mort de son mari avait rendue pauvre avec deux enfants. Elle avait vécu chez sa mère, également pauvre, avec un frère infirme qui était ouvrier. Elle avait travaillé pour vivre, fait des ménages, et avait remis l'éducation de ses enfants dans les mains de sa mère. Rude, orgueilleuse, dominatrice, celle-ci les éleva à la dure », écrira Camus dans un brouillon de « L'Envers et l'endroit ».

Formation

Albert Camus fait ses études à Alger. À l'école communale, il est remarqué en 1923 par son instituteur, Louis Germain, qui lui donne des leçons gratuites et l'inscrit en 1924 sur la liste des candidats aux bourses, malgré la défiance de sa grand-mère qui souhaitait qu'il gagnât sa vie au plus tôt. Camus gardera une grande reconnaissance à Louis Germain et lui dédiera son discours de prix Nobel. Reçu, Camus peut entrer comme demi-pensionnaire au lycée Bugeaud (aujourd'hui lycée Émir Abd-el-Kader). « J'avais honte de ma pauvreté et de ma famille (...) Auparavant, tout le monde était comme moi et la pauvreté me paraissait l'air même de ce monde. Au lycée, je connus la comparaison », se souviendra-t-il. Il commence à cette époque à pratiquer le football et se fait une réputation de gardien de but. Mais, à la suite de ses crachements de sang, les médecins diagnostiquent en 1930 une tuberculose et il doit faire un bref séjour à l'hôpital Mustapha. Son oncle, voltairien et anarchiste, et sa tante Acault, qui tiennent une boucherie dans la rue Michelet, l'hébergent ensuite, rue du Languedoc, où il peut disposer d'une chambre. Camus est ensuite encouragé par Jean Grenier - qui lui fera découvrir Nietzsche.

Stèle à la mémoire d'Albert Camus érigée en 1961 et gravée par Louis Bénisti face au mont Chenoua à Tipaza près d'Alger : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire le droit d'aimer sans mesure. »

Débuts littéraires

En 1934, il épouse Simone Hié et en 1935 commence l'écriture de L'Envers et l'Endroit, qui sera publié deux ans plus tard par Edmond Charlot. À Alger, il fonde le Théâtre du Travail, qu'il remplace en 1937 par le Théâtre de l'Équipe. Dans le même temps il quitte le Parti communiste, auquel il avait adhéré deux ans plus tôt. Il entre au journal Alger Républicain, organe du Front populaire, créé par Pascal Pia. Son enquête Misère de la Kabylie aura un écho retentissant. En 1940, le Gouvernement Général de l'Algérie interdit le journal. Cette même année, il se marie à Francine Faure. Ils s'installent à Paris où Albert travaille comme secrétaire de rédaction à Paris-Soir. Durant

cette période, il fait paraître le roman L'Étranger (1942) et l'essai Le Mythe de Sisyphe (1942) dans lesquels il expose sa philosophie. Selon sa propre classification, ces œuvres appartiennent au « cycle de l'absurde » – cycle qu'il complétera par les pièces de théâtre Le Malentendu et Caligula (1941). En 1943, il est lecteur chez Gallimard et prend la direction de Combat lorsque Pascal Pia est appelé à d'autres fonctions dans la Résistance. En 1944, il rencontre Jean-Paul Sartre, avec qui il se lie d'amitié. Le 8 août 1945, il est le seul intellectuel occidental à dénoncer l'usage de la bombe atomique deux jours après les bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki dans un éditorial resté célèbre, dans Combat. En 1945, à l'initiative de François Mauriac, il signe une pétition, afin de demander au général De Gaulle la grâce de Robert Brasillach, personnalité intellectuelle connue pour son activité collaborationniste pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1946, Camus se lie d'amitié avec René Char.

En 1957, alors âgé de 44 ans, Camus reçoit le prix Nobel de littérature pour « l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes. »

Engagement politique et littéraire

La rupture avec Jean-Paul Sartre a lieu en 1952, après la publication dans Les Temps modernes de l'article de Jeanson qui reproche à la révolte de Camus d'être « délibérément statique ». En 1956, à Alger, il lance son « Appel pour la trêve civile », tandis que dehors sont proférées à son encontre des menaces de mort. Son plaidoyer pacifique pour une solution équitable du conflit est alors très mal compris, ce qui lui vaudra de rester méconnu de son vivant par ses compatriotes pieds-noirs en Algérie puis, après l'indépendance, par les Algériens qui lui ont reproché de ne pas avoir milité pour cette indépendance. Haï par les défenseurs de l'Algérie française, il sera forcé de partir d'Alger sous protection. Toujours en 1956, il publie La Chute, livre pessimiste dans lequel il s'en prend à l'existentialisme sans pour autant s'épargner lui-même. C'est un an plus tard, en 1957, qu'il reçoit le prix Nobel de littérature. Interrogé à Stockholm par un étudiant musulman originaire d'Algérie, sur le caractère juste de la lutte pour l'indépendance menée par le F.L.N. en dépit des attentats terroristes frappant les

populations civiles, il répond clairement : « Si j'avais à choisir entre cette justice et ma mère, je choisirais encore ma mère. » Cette phrase, souvent déformée, lui sera souvent reprochée. Il suffit pourtant de rappeler d'une part que Camus vénérait sa mère, d'autre part que celle-ci vivait alors à Alger dans un quartier très populaire particulièrement exposé aux risques d'attentats. Si Albert Camus ne milita pas pour l'indépendance, il dénonça en revanche l'injustice faite aux algériens et souhaitait la fin du système colonialiste par lequel ces derniers étaient rendus inférieurs, il a écrit de nombreux articles dans le journal Alger Républicain et demeure au même titre qu'Aimé Césaire une grande figure de l'anticolonialisme.

Le 4 janvier 1960, en revenant de Lourmarin (Vaucluse), par la Nationale 6 (trajet de Lyon à Paris), au lieu-dit Le Petit-Villeblevin, dans l'Yonne, Albert Camus trouve la mort dans un accident de voiture à bord d'une Facel Vega conduite par son ami Michel Gallimard, le neveu de l'éditeur Gaston, qui perd également la vie. La voiture quitte la route et percute un premier arbre puis s'enroule autour d'un second, parmi la rangée qui la borde. Les journaux de l'époque évoquent une vitesse excessive (180 km/h), un malaise du conducteur, ou plus vraisemblablement, l'éclatement d'un pneu. L'écrivain René Étiemble déclara : « J'ai longtemps enquêté et j'avais les preuves que cette Facel-Véga était un cercueil. J'ai cherché en vain un journal qui veuille publier mon article... »

Monument en hommage à Albert Camus dans la petite ville de Villeblevin, commune où il est décédé d'un accident de voiture le 4 janvier 1960

Albert Camus est enterré à Lourmarin, village du Luberon - où il avait acheté une propriété grâce à son prix Nobel - et région que lui avait fait découvrir son ami le poète René Char.

En marge des courants philosophiques, Albert Camus s'est opposé au christianisme, au marxisme et à l'existentialisme. Il n'a cessé de lutter contre toutes les idéologies et les abstractions qui détournent de l'humain. En ce sens, il incarne une des plus hautes consciences morales du XXe siècle - l'humanisme de ses écrits ayant été forgé dans l'expérience des pires moments de l'espèce humaine.

Le 19 novembre 2009, le quotidien Le Monde affirme que le président Nicolas Sarkozy envisage de faire transférer les restes d'Albert Camus au Panthéon. Dès le lendemain, son fils, Jean Camus, s'oppose à ce transfert, craignant une récupération politique. Sa fille, Catherine Camus, ne se prononce pas.

Philosophie

Une question, l'absurde

« L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde ». Dans cette phrase est concentrée la puissance d'un conflit, d'une confrontation qui supporte et emporte l'œuvre de Camus. Deux forces qui s'opposent : l'appel humain à connaître sa raison d'être et l'absence de réponse du milieu où il se trouve. L'homme vivant dans un monde dont il ne comprend pas le sens, dont il ignore tout, jusqu'à sa raison d'être.

L'appel humain, c'est la quête d'une cohérence, or pour Camus il n'y a pas de réponse à cette demande de sens. Tout au moins n'y a-t-il pas de réponse satisfaisante, car la seule qui pourrait satisfaire l'écrivain devrait avoir une dimension humaine : « Je ne puis comprendre qu'en termes humains ». Ainsi les religions qui définissent nos origines, qui créent du sens, qui posent un cadre, n'offrent pas de réponse pour l'homme absurde : « Je ne sais pas si ce monde a un sens qui le dépasse. Mais je sais que je ne connais pas ce sens et qu'il m'est impossible pour le moment de le connaître. Que signifie pour moi une signification hors de ma condition? ». L'homme absurde n'accepte pas de perspectives divines. Il veut des réponses humaines.

Sisyphe, 1920

L'absurde n'est pas un savoir, c'est un état acquis par la confrontation consciente de deux forces. Maintenir cet état demande une lucidité et nécessite un travail, l'absurde c'est la conscience toujours maintenue d'une « fracture entre le monde et mon esprit » écrit Camus dans Le Mythe de Sisyphe. Ainsi l'homme absurde doit s'obstiner à ne pas écouter les prophètes (c'est-à-dire avoir assez d'imagination pour ne pas croire

aveuglément à leur représentation de l'enfer ou du paradis) et à ne faire intervenir que ce qui est certain, et si rien ne l'est, « ceci du moins est une certitude ».

L'homme absurde ne pourrait s'échapper de son état qu'en niant l'une des forces contradictoires qui le fait naître : trouver un sens à ce qui est ou faire taire l'appel humain. Or aucune de ces solutions n'est réalisable.

Une manière de donner du sens serait d'accepter les religions et les dieux. Or ces derniers n'ont pas d'emprise sur l'homme absurde. L'homme absurde se sent innocent, il ne veut faire que ce qu'il comprend et « pour un esprit absurde, la raison est vaine et il n'y a rien au-delà de la raison ».

Une autre manière de trouver du sens serait d'en injecter : faire des projets, établir des buts, et par là même croire que la vie puisse se diriger. Mais à nouveau « tout cela se trouve démenti d'une façon vertigineuse par l'absurdité d'une mort possible ». En effet, pour l'homme absurde il n'y a pas de futur, seul compte l'ici et le maintenant.

La première des deux forces contradictoires, le silence déraisonnable du monde, ne peut donc être niée. Quant à l'autre force contradictoire permettant cette confrontation dont naît l'absurde, qui est l'appel humain, la seule manière de la faire taire serait le suicide. Mais ce dernier est exclu car à sa manière « le suicide résout l'absurde ». Or l'absurde ne doit pas se résoudre. L'absurde est générateur d'une énergie. Et ce refus du suicide, c'est l'exaltation de la vie, la passion de l'homme absurde. Ce dernier n'abdique pas, il se révolte.

Une réponse, la révolte

Oui, il faut maintenir l'absurde, ne pas tenter de le résoudre, car l'absurde génère une puissance qui se réalise dans la révolte. La révolte, voici la manière de vivre l'absurde. La révolte c'est connaître notre destin fatal et néanmoins l'affronter, c'est l'intelligence aux prises avec le silence déraisonnable du monde, c'est le condamné à mort qui refuse le suicide. C'est pourquoi Camus écrit : « L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la révolte ».

La révolte c'est aussi s'offrir un énorme champ de possibilités d'actions. Car si l'homme absurde se prive d'une vie éternelle, il se libère des contraintes imposées par un improbable futur et y gagne en liberté d'action. Plus le futur se restreint et plus les possibilités d'actions « hic et nunc » sont grandes. Et ainsi l'homme absurde jouit d'une liberté profonde. L'homme absurde habite un monde dans lequel il doit accepter que « tout l'être s'emploie à ne rien achever[20] », mais un monde dont il est le maître. Et à Camus, qui fait de Sisyphe le héros absurde, d'écrire : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Bien que Camus réfute les religions parce que « on n'y trouve aucune problématique réelle, toutes les réponses étant données en une fois », et qu'il n'accorde aucune importance au futur : « il n'y a pas de lendemain », sa révolte n'en est pas pour autant amorale. « La solidarité des hommes se fonde sur le mouvement de révolte et celui-ci, à son tour, ne trouve de justification que dans cette complicité ». Tout n'est pas permis dans la révolte, la pensée de Camus est humaniste, les hommes se révoltent contre la mort, contre l'injustice et tentent de « se retrouver dans la seule valeur qui puisse les sauver du nihilisme, la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin ».

En effet, Camus pose à la révolte de l'homme une condition : sa propre limite. La révolte de Camus n'est pas contre tous et contre tout. Et Camus d'écrire : « La fin justifie les moyens ? Cela est possible. Mais qui justifie la fin ? À cette question, que la pensée historique laisse pendante, la révolte répond : les moyens ».

Enfants: Jean Camus et Catherine Camus

Père : Lucien Auguste Camus

Mère : Catherine Hélène Sintes (d'origine espagnole)

Grands-parents maternels : Estève Sintes ; Catalina Maria Cardona

Grands-parents paternels : Baptiste Jules Marius Camus ; Marie-Hortense Cormery

Œuvres

Les éditions Gallimard ont publié les Œuvres Complètes d'Albert Camus en 4 tomes dans la collection La Pléiade entre mars 2006 et novembre 2008.

Révolte dans les Asturies (1936), essai de création collective.

L'Envers et l'Endroit (1937), essaiюCaligula (première version en 1938), pièce en 4 actes.

Noces (1939), recueil d'essais et d'impressions.

Le Mythe de Sisyphe (1942), essai sur l'absurde.

L'Étranger (1942), roman.

Le Malentendu (1944), pièce en 3 actes.

Réflexions sur la Guillotine (1947).

La Peste (1947 ; Prix de la critique en 1948), récit.

L'État de siège (1948) Spectacle en 3 parties.

Lettres à un ami allemand (1948 ; publié sous le pseudonyme de Louis Neuville).

Les Justes (1949), pièce en 5 actes.

Actuelles I, Chroniques 1944-1948 (1950).

L'Homme révolté (1951), essai.

L'Artiste en prison (1952) préface à Oscar Wilde.

Actuelles II, Chroniques 1948-1953.

L'Été (1954), essaiLa Chute (1956), roman

L'Exil et le Royaume (Gallimard, 1957), nouvelles (La Femme adultère, Le Renégat, Les Muets, L'Hôte, Jonas, La Pierre qui pousse).

Réflexions sur la peine capitale (1957) En collaboration avec Arthur Koestler.

Chroniques algériennes, Actuelles III, 1939-1958 (1958).

Les Possédés (1959), adaptation au théâtre du roman de Fedor Dostoïevski.

Carnets I, mai 1935-février 1942 (1962).

Carnets II, janvier 1942-mars 1951 (1964).

Carnets III, mars 1951-décembre 1959.

La Postérité du soleil, photographies de Henriette Grindat. Itinéraire par René Char, éditions E. Engelberts, 1965, ASIN B0014Y17RG - rééd. Gallimard, (2009).

La Mort heureuse (1971), roman.

Le Premier Homme (Gallimard, 1994 ; publié par sa fille), roman inachevé.

Adaptations théâtrales

Albert Camus adapta différentes pièces de théâtre étrangères.

1944 : Animation de la lecture chez Michel Leiris de Le Désir attrapé par la queue de Pablo Picasso.

1953 : La Dévotion de la croix de Pedro Calderón de la Barca, mise en scène Marcel Herrand, Festival d'Angers.

1953 : Les Esprits de Pierre de Larivey, adaptation et mise en scène Albert Camus, Festival d'Angers.

1955 : Un cas intéressant de Dino Buzzati, mise en scène Georges Vitaly, Théâtre La Bruyère.

1956 : Requiem pour une nonne de William Faulkner, adaptation et mise en scène Albert Camus, Théâtre des Mathurins.

En 1975, le régisseur et acteur Nicou Nitai, a traduit et adapté pour "one man show" " La chute" qu'a été joué sur les scènes du Théâtre de la Simta et Théâtre Karov à Tel Aviv, plus de 3000 fois.

Guy de Maupassant

Guy de Maupassant, né Henry-René-Albert-Guy de Maupassant le 5 août 1850 au château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques et mort le 6 juillet 1893 à Paris, est un écrivain français.

Lié à Gustave Flaubert et à Émile Zola, il a marqué la littérature française par ses six romans, dont Une Vie en 1883, Bel-Ami en 1885, Pierre et Jean en 1887-1888, mais surtout par ses nouvelles (plus de 300), parfois intitulées contes, comme Boule de Suif en 1880, les Contes de la bécasse en 1883 ou le Horla en 1887. Ces œuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence importante du fantastique et par le pessimisme qui s'en dégage le plus souvent mais aussi par la maîtrise stylistique. La carrière littéraire de Guy de Maupassant se limite à une décennie – de 1880 à 1890 – avant qu'il sombre peu à peu dans la folie et meure à quarante-deux ans. Reconnu de son vivant, Guy de Maupassant conserve un renom de premier plan, renouvelé encore par les nombreuses adaptations filmées de ses œuvres.

Biographie

Les Maupassant étaient une vieille famille venue de Lorraine qui s'était installée en Seine-Maritime (Normandie) au milieu du XIXe siècle. Son père, Gustave de Maupassant, avait épousé en 1846 Laure le Poittevin, une demoiselle de la bonne bourgeoisie. Avec son frère Alfred, elle avait été l'amie de Gustave Flaubert, le fils d'un chirurgien de Rouen, qui devait exercer une certaine influence sur la vie de son fils. Elle fut une femme d'une culture littéraire peu commune, aimant beaucoup les classiques, particulièrement Shakespeare. En 1856, naît Hervé, le frère cadet de Guy. Séparée de son mari volage en 1860, elle s'installe avec ses deux fils à Étretat (elle survivra à ses deux fils, leur père également).

Guy passe son enfance dans la maison « Les Verguies », où, entre mer et campagne, il grandit dans l'amour de la nature et des sports en plein air ; il va pêcher avec les pêcheurs de la côte et parle patois avec les paysans. Il est profondément attaché à sa mère.

À l'âge de treize ans, il est pensionnaire de l'Institution ecclésiastique d'Yvetot, selon le souhait de sa mère. C'est en ces lieux qu'il commence à versifier. De sa première éducation catholique, il conservera une hostilité marquée envers la religion ; il finira par se faire renvoyer. Il est alors inscrit au lycée de Rouen, où il se montre bon élève, s'adonnant à la poésie et participant beaucoup aux pièces de théâtre. À cette époque, il côtoie Louis Bouilhet et surtout Gustave Flaubert, dont il devient le disciple. Bachelier ès lettres en 1869, il part étudier le droit à Paris sur le conseil de sa mère et de Flaubert. La guerre qui s'annonce va contrarier ces plans.

En 1870, il s'enrôle comme volontaire lors de la Guerre franco-prussienne. Affecté d'abord dans les services d'intendance puis dans l'artillerie, il participe à la retraite des armées normandes devant l'avancée allemande. Après la guerre, il paie un remplaçant pour achever à sa place son service militaire, et quitte la Normandie pour s'installer durablement à Paris.

À Paris, le jeune Maupassant passe dix années comme commis d'abord au Ministère de la Marine puis au Ministère de l'Instruction Publique où il est transféré en 1878. Le soir, il travaille d'arrache-pied à ses travaux littéraires. Fin janvier 1877, Tourgueniev le rencontre et le trouve tout décati. Le diagnostic tombe : la syphilis. Cette maladie - il en mourra - ne cessera d'empoisonner l'existence du jeune homme, même s'il s'en gausse alors : « J'ai la vérole ! enfin la vraie !! (...) Et j'en suis fier morbleu et je méprise par-dessus tout les bourgeois ». Pendant ces dix années, sa distraction est le canotage sur la Seine, toujours en galante compagnie, le dimanche, et pendant les vacances.

Gustave Flaubert le prend sous sa protection et devient pour lui une sorte de mentor littéraire, guidant ses débuts dans le journalisme et la littérature. Chez Flaubert,

il rencontre le romancier russe Ivan Tourgueniev et Émile Zola, ainsi que de nombreux écrivains appartenant aux écoles naturalistes et réalistes. Il écrit beaucoup de vers et de courtes pièces.

Il commence aussi à fournir des articles à plusieurs journaux importants comme Le Figaro, Gil Blas, Le Gaulois et L'Écho de Paris, puis consacre ses loisirs à l'écriture de romans et de nouvelles. Toujours encouragé par Flaubert le vieil ami de sa famille, il publie en 1879 son premier livre, un fascicule d'une centaine de pages « Histoire du vieux temps ». S'étant lié avec Zola, il participe en 1880 au recueil collectif des écrivains naturalistes Les Soirées de Médan avec sa première nouvelle, Boule de Suif, qui remporte d'emblée un grand succès et que Flaubert qualifie de « chef-d'œuvre qui restera ». La disparition subite de Flaubert en 1880, laisse le nouvel écrivain seul face à son destin.

La décennie de 1880 à 1890 est la période la plus féconde de la vie de Maupassant : il publie six romans, plus de trois cents nouvelles et quelques récits de voyage. Rendu célèbre par sa première nouvelle, il travaille méthodiquement, et produit annuellement deux et parfois quatre volumes. Le sens des affaires joint à son talent lui apporte la richesse.

En 1881, il publie son premier volume de nouvelles sous le titre de La Maison Tellier, qui atteint en deux ans sa douzième édition .1883, Maupassant termine son premier roman, qui lui aura coûté depuis 1877 six années : c'est Une vie, dont vingt-cinq mille exemplaires sont vendus en moins d'un an. Léon Tolstoi en personne, dira à propos de ce roman: « C'est le plus grand chef d'œuvre de la littérature française, après Les Misérables ». Avec les droits d'auteur de La Maison Tellier, Maupassant se fait construire sa maison, « La Guillette », ou « maison de Guy », à Étretat. La maison est envahie chaque été par Maupassant et ses amis. En 1883, naît son premier enfant, un garçon qu'il ne reconnaît pas, fils de Joséphine Litzelmann, une donneuse d'eau de Châtelguyon. Une fille naît l'année suivante, puis un troisième en 1887, non reconnus. En 1884, il vit une liaison avec la comtesse Emmanuela Potocka, une mondaine riche,

belle et spirituelle. En octobre de la même année, il achève l'écriture de Bel-Ami à la « Guillette ».

Dans ses romans, Guy de Maupassant concentre toutes ses observations dispersées dans ses nouvelles. Son second roman, Bel-ami, paru en 1885, connaît trente-sept tirages en quatre mois. Et si l'on ajoute à la littérature son sens bien normand des affaires, Maupassant dira en riant : « Bel-Ami c'est moi ! ». Des ouvrages marquants par le style, la description, la conception et la pénétration s'échappent de sa plume féconde. Il écrit trois ans plus tard ce que d'aucuns considèrent comme le plus abouti de ses romans, Pierre et Jean, en 1887/1888.

Son aversion naturelle pour la société ainsi que sa santé fragile le portent vers la retraite, la solitude et la méditation. Il voyage longuement en Algérie, en Italie, en Angleterre, en Bretagne, en Sicile, en Auvergne, et chaque voyage est pour lui synonyme de volumes nouveaux et de reportages pour la presse. Il fait une croisière sur son yacht privé, nommé « Bel-Ami », d'après son roman de 1885. Cette croisière, où il passe par Cannes, Agay et Saint-Tropez lui inspire Sur l'eau. Il y aura un « Bel-Ami II ». De ses voyages, il garde une préférence pour la Corse ; il place même le paysan corse au-dessus du paysan normand, car hospitalier... Quoi qu'il en soit, cette vie fiévreuse, ce besoin d'espaces, et souvent pour oublier la maladie qui l'accapare, ne l'empêchent pas de nouer des amitiés parmi les célébrités littéraires de son temps : Alexandre Dumas fils lui voue une affection paternelle. Guy tombe également sous le charme de l'historien-philosophe Taine rencontré à Aix-les-Bains.

S'il reste ami avec Zola et Tourguéniev, en revanche l'amitié de Maupassant avec les Goncourt dure peu : sa franchise et son regard acéré sur la comédie humaine s'accommodent mal de l'ambiance de commérage, de scandale, de duplicité et de critique envieuse que les deux frères ont créée autour d'eux sous l'apparence d'un salon littéraire à la manière du XVIIIe siècle... La brouille avec les Goncourt commence à propos d'une souscription pour un monument à la gloire de Flaubert...

En 1887, son frère Hervé est interné une première fois, et retombe malade en fin d'année. En août 1889, il est de nouveau interné à l'asile de Lyon-Bron. Il y meurt en novembre.

Durant ses dernières années, se développent en lui un amour exagéré pour la solitude, un instinct de conservation maladif, une crainte constante de la mort, et une certaine paranoïa, dus à une probable prédisposition familiale, sa mère étant dépressive et son frère mort fou, mais surtout à la syphilis, contractée pendant ses jeunes années. Maupassant se porte de plus en plus mal, son état physique et mental ne cesse de se dégrader, et ses nombreuses consultations et cures à Plombières-les-Bains, Aix-les-Bains ou Gérardmer n'y changent rien. En août 1890, il commence L'Âme étrangère, qu'il ne finira jamais. En 1891, il commence un roman, L'Angélus, qu'il n'achève pas non plus. Le 31 décembre, il envoie une lettre d'adieu au docteur Cazalis, ce sont ses dernières lignes.

Dans la nuit du 1er janvier au 2 janvier 1892, il fait une tentative de suicide au pistolet (son domestique, François Tassart, avait enlevé les vraies balles). Il casse alors une vitre et tente de s’ouvrir la gorge. On l'interne à Paris le 6 janvier dans la clinique du docteur Émile Blanche, où il meurt de paralysie générale, un mois avant son quarante-troisième anniversaire, le 6 juillet 1893, après dix-huit mois d’inconscience presque totale. Sur l’acte de décès figure la mention « né à Sotteville, près d’Yvetot », ce qui ouvre la polémique sur son lieu de naissance.

Il est enterré au cimetière de Montparnasse à Paris, (26e division).

Quelques années auparavant, Guy de Maupassant avait écrit : « Je suis entré dans la littérature comme un météore, j'en sortirai comme un coup de foudre ».

Regard sur l’œuvre

Principes esthétiques

Maupassant a défini ses conceptions de l’art narratif en particulier dans la Préface de Pierre et Jean intitulée Le roman en 1887/1888.

Pour lui, le romancier qui doit tout mettre en œuvre « pour produire l'effet qu'il poursuit c'est-à-dire l'émotion de la simple réalité, et pour dégager l'enseignement artistique qu'il en veut tirer, c'est-à-dire la révélation de ce qu'est véritablement l'homme contemporain devant ses yeux », pour lui en effet « les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leurs illusions particulières ».

Rejetant le roman romantique et sa « vision déformée, surhumaine, poétique » comme le roman symboliste marqué par les excès du psychologisme et de l'écriture artiste, Maupassant adhère à l'idéal d'un « roman objectif » à la recherche du réalisme mais conscient des limites de ce dernier. Pour lui, « le réalisme est une vision personnelle du monde qu'il (le romancier) cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre » et pour ce faire le romancier effectue, à partir de sa personnalité, un choix dans le réel. « C'est toujours nous que nous montrons », déclare-t-il comme il affirme que le roman est une composition artistique, « un groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre ». Maupassant rejette donc également le naturalisme avec sa lourde documentation et avec son ambition démonstratrice d'un réalisme total à la Zola mais il pratique un réalisme sans exclusive morale vis à vis de la réalité sordide comme lors de la mort de Forestier dans Bel-Ami ou la chienne en gésine au chapitre X dans Une vie.

Maupassant recherche la sobriété des faits et gestes plutôt que l'explication psychologique, car « la psychologie doit être cachée dans le livre comme elle est cachée en réalité sous les faits dans l'existence ». Cette sobriété s'applique aussi aux descriptions, rompant ainsi fortement avec l'écriture balzacienne. Ce goût pour la densité conduit d'ailleurs Maupassant à privilégier l'art de la nouvelle : il en écrit plus de trois cents et seulement cinq romans, en une décennie il est vrai.

Enfin Maupassant rendant hommage à Flaubert reprend la formule de Buffon selon laquelle « le talent est une longue patience » et revendique une « langue claire, logique et nerveuse », opposée à l'écriture artiste des années 1880-1890 qu'illustrent par exemple les frères Goncourt.

Ils sont liés à la vie quotidienne de son époque et aux différentes expériences de la vie de l'auteur, et bien sûr se combinent les uns aux autres :

- La Normandie, région natale de Maupassant, tient une place importante dans son œuvre avec ses paysages (campagne, mer ou villes comme Rouen dans Une vie ou Le Havre dans Pierre et Jean) et ses habitants, qu'ils soient paysans (Aux champs – Toine…), hobereaux et petits notables (Une vie) ou petits bourgeois (Pierre et Jean). Elle ne constitue cependant pas un cadre spatial unique puisque Paris sert de toile de fond au grand roman Bel-Ami qui en montre différents quartiers socialement définis, en particulier pour les milieux mondains et affairistes qu'on retrouve ailleurs dans Fort comme la mort ou Mont Oriol. Le milieu des petits employés de bureau parisiens et des classes populaires est lui plutôt présent dans des nouvelles comme L'héritage ou La parure, Une partie de campagne ou Deux amis pour les secondes.

- La guerre de 1870 et l'occupation allemande constitue un autre thème important, Maupassant se souvenant des événements vécus dix ou quinze ans plus tôt : la liste serait longue, citons Boule de suif – Mademoiselle Fifi – Deux amis – Le père Milon – La folle…

- Sur le plan humain, Maupassant s'attache particulièrement aux femmes, souvent victimes (Jeanne dans Une vie, La petite Roque, Miss Harriet…) avec une place notable faite à la figure de la prostituée (Boule de suif – Mademoiselle Fifi – La maison Tellier…). Le thème de la famille et de l'enfant lui est également cher avec souvent la question de la paternité (Pierre et Jean – Boitelle – Aux champs – L'enfant – En famille…).

- Son pessimisme : Dans le désespoir philosophique, Maupassant va plus loin encore que Flaubert qui, lui, gardait la foi dans son art. Disciple de Schopenhauer, "le plus grand saccageur de rêves qui ait passé sur terre"[4], il s'en prend à tout ce qui peut inspirer quelque confiance dans la vie. Il nie la Providence, considère Dieu comme "ignorant de ce qu'il fait", attaque la religion

comme une duperie ; "l'homme est une bête à peine supérieure aux autres" ; le progrès n'est qu'une chimère. Le spectacle de la bêtise, loin de l'amuser, finira par lui faire horreur. Même l'amitié lui semblera une odieuse tromperie, puisque les hommes sont impénétrables les uns aux autres et voués à la solitude.

- Parmi les autres axes majeurs de l'œuvre de Maupassant se trouvent la folie, la dépression et la paranoïa (Le Horla - Lui ? - La chevelure - Mademoiselle Hermet qui commence par ces mots révélateurs « Les fous m'attirent »…) et aussi la mort et la destruction (Une vie - Bel-Ami - La petite Roque - Fort comme la mort…). L'orientation pessimiste de ces thèmes où l'amour heureux a peu de place trouve cependant parfois un contrepoint dans le thème de l'eau, que ce soit la mer (Une vie - Pierre et Jean…), les rivières (Sur l'eau - Mouche - Une partie de Campagne…) ou les marais (Amour…).

C'est donc une personnalité puissante, mais inquiète et sombre qui transparaît dans des œuvres plus personnelles qu'on ne le croit parfois et que la biographie de l'auteur peut éclairer.

Registres dominants

Le registre réaliste est constant avec le choix des détails de la vie quotidienne, le comportement des personnages et les effets de langue pittoresque, mais le registre fantastique marque fortement certaines œuvres lorsque l'irréel est présenté comme un réel possible en exploitant souvent le thème de la folie (La chevelure – La tombe - Le Horla…).

Parallèlement le registre dramatique l'emporte souvent avec la présence de la menace (la folie dans Le Horla - les angoisses devant la mort de Bel-Ami…) ou de la disparition (le viol et l'assassinat de la petite Roque, la séparation dans Boitelle – morts accumulées dans Une vie - suicide de Miss Harriet…). Ce regard pessimiste et angoissé sur les hommes et sur la vie, comme une vision souvent noire des rapports sociaux et personnels, permet même de parler de registre tragique dans certains cas comme La Folle ou Le père Amable.

Néanmoins le registre comique n'est pas absent même s'il est souvent grinçant. Il concerne aussi bien le comique de mots de gestes que de caractères avec les caricatures paysannes (« La ficelle » – « La Bête à Maît' Belhomme ») ou le personnage du mari trompé et ignorant sa situation dans Pierre et Jean, et en atteignant aussi au comique de mœurs à propos du monde des employés (L'héritage) ou des arrivistes bourgeois comme dans Bel-Ami où se confondent par exemple jeux amoureux et trafics financiers.

L'association de ces différents registres donne une coloration repérable à l'œuvre de Maupassant qu'accroît encore un style propre marqué par la densité que reflète la place prépondérante des nouvelles dans la production de l'auteur.

Procédés stylistiques et narratifs

L'art de Maupassant est fait d'équilibre entre le récit des péripéties, les descriptions limitées et fonctionnelles, et le jeu entre discours direct / discours indirect / discours indirect libre. Il est aussi marqué par l'utilisation de phrases plutôt courtes avec une ponctuation expressive et de paragraphes eux aussi plutôt courts, voire très courts, qui donnent une mise en page aérée. La langue, quant à elle, est soutenue dans le récit et dynamique dans le discours direct, recherchant même le pittoresque en transcrivant les paroles des personnages populaires. Illustration – extrait (au dialogue abrégé) de Pierre et Jean (ch. 8) :

> Alors il s'étendit tout habillé sur son lit et rêvassa jusqu'au jour.
>
> Vers neuf heures il sortit pour s'assurer si l'exécution de son projet était possible. Puis, après quelques démarches et quelques visites, il se rendit à la maison de ses parents. Sa mère l'attendait enfermée dans sa chambre. (…)
>
> La voix de la bonne sortit des profondeurs du sous-sol :
>
> — V'la, M'sieu, qué qui faut?
>
> — Où est Madame ?
>
> — Madame est en haut avec M'sieu Jean ! (...)
>
> — Tiens, te voilà, toi ! Tu t'embêtes déjà dans ton logis.
>
> — Non, père, mais j'avais à causer avec maman ce matin.

Jean s'avança, la main ouverte, et quand il sentit se refermer sur ses doigts l'étreinte paternelle du vieillard, une émotion bizarre et imprévue le crispa, l'émotion des séparations et des adieux sans espoir de retour.

En ce qui concerne l'organisation du récit, Maupassant utilise le plus souvent une narration linéaire avec éventuellement quelques retours en arrière explicatifs limités (dans Bel-Ami par exemple).

Si les romans sont classiquement à la troisième personne avec un point de vue omniscient dominant, les nouvelles présentent une grande diversité narrative qui joue avec les différentes focalisations et les différents narrateurs. On peut repérer en effet des récits à la troisième personne destinés directement au lecteur (Une partie de campagne – Aux champs - Deux amis - Mademoiselle Fifi - Boule de suif...) et des récits à la première personne dans lesquels le narrateur, témoin, acteur principal ou secondaire, raconte un souvenir présenté comme personnel (Un réveillon – Mon oncle Sosthène – Qui sait ?…). Il peut aussi s'adresser à un auditoire (collectif ou individualisé) et raconter un évènement de sa vie (Conte de Noël - Apparition - La main ...), ce qui justifie l'appellation de conte parfois utilisée par Maupassant, comme pour les récits à la première personne enchâssés dans un récit plus vaste où un personnage raconte au narrateur principal souvent quasi implicite ou en prenant la parole devant un auditoire, une histoire qui lui a été racontée précédemment (la Rempailleuse) ou à laquelle il a pris part (la Main – la Petite Roque…) ; ce récit se présentant parfois sous l'aspect d'un manuscrit (la Chevelure) ou d'une lettre (Lui ?).

Ainsi la richesse des thèmes abordés, la vision personnelle du monde qui s'en dégage et la maîtrise de l'art d'écrire placent Guy de Maupassant aux premiers rangs des prosateurs du XIXe siècle ; il demeure en particulier le plus marquant des auteurs de nouvelles de la littérature française.

Œuvres de Maupassant

Les œuvres marquées (livre électronique) sont disponibles librement en format électronique sur Projet Gutenberg.
Remarque : Maupassant a aussi écrit quelques textes au à Paris sous pseudonyme comme:

- Joseph Prunier, sous la signature de qui il publia, en 1875, son premier conte : « La Main d'écorché ».
- Guy de Valmont, qui signa « Gustave Flaubert », paru en 1876. Il utilisa ce pseudonyme jusqu'en 1878.
- Maufrigneuse, qu'il utilisa de 1881 à 1885.

Publications par ordre chronologique :

- Boule de Suif (1880) (livre électronique)
- La Maison Tellier (1881) (livre électronique)
- Une partie de campagne (1881)
- Mademoiselle Fifi (1882) (livre électronique)
- Ce cochon de Morin (1882)
- La Folle (1882)
- La Légende du Mont-Saint-Michel (1882)
- La Ficelle (1883)
- Deux Amis (1883)
- Une vie (1883)
- Aux champs (1884)
- Une vendetta (1883)
- Contes de la bécasse (1883) (livre électronique)

- Au soleil (1884)
- Clair de lune (1883) (livre électronique)
- Les Sœurs Rondoli (1884)
- Yvette (1884)
- La Parure (1884)
- Miss Harriet (1884)
- Un fou ? (1884)
- Adieu ! (1884)
- L’Héritage (1884)
- Monsieur Parent (1885)
- Lettre d'un fou (1885)
- Bel-Ami (1885)
- Contes du jour et de la nuit (1885)
- Le Horla 1ère version (1885) (livre électronique)
- Le Horla deuxième version (1887)
- Sur l’eau (1888) (livre électronique)
- Pierre et Jean (1887/1888) (livre électronique)
- Le Rosier de Madame Husson (1888)
- Le Port (1889)
- Fort comme la mort (1889) (livre électronique)
- La Main gauche (1889) (livre électronique)

- Histoire d’une fille de ferme (1889)
- Mouche (1890)
- La Vie errante (1890)
- Notre cœur (1890)
- L'Inutile Beauté (1890) (livre électronique)
- Le Père Millon (1899, posthume)
- Le Colporteur (1900)
- Les Dimanches d’un bourgeois de Paris (1900)
- La Chevelure
- Le Masque
- Rose
- Pierrot
- Madame Baptiste
- Histoire vraie

Les Éditions Lucien Souny ont récemment édité un recueil de nouvelles, Coquineries, dans lequel se trouvent quelques textes inédits provenant des collections d'une université américaine, de Claude Seignolle et d'un amateur anonyme.

Théâtre

- Histoire du vieux temps (1879)
- Une répétition (1880)
- Musotte (1891)
- La paix du ménage (1893)

- À la feuille de rose, maison turque, Paris, [s.n.], 1945.

Poèmes

- Des vers (1880)

Famille

Sa nièce, Jeanne Barthélémy de Maupassant, épousera Louis de Funès en 1943 avec qui elle aura deux enfants dont Olivier de Funès.

Chroniques

- Chroniques, Paris, UGE, 10/18, 1980, rééd. 1993, 3 vol.
- Choses et autres, éd. Jean Balsamo, Paris, LGF, Le Livre de Poche, 1993.
- Chroniques, éd. Henri Mitterand, Paris, La Pochothèque, 2008.

Adaptations

Maupassant est l'un des romanciers français les plus adaptés dans le monde, aussi bien au cinéma qu'à la télévision.

Depuis The Son's Return, réalisé en 1909 par D.W. Griffith avec Mary Pickford, jusqu'à la série de huit téléfilms intitulée Chez Maupassant et diffusée sur France 2 en 2007, on compte ainsi plus de 130 adaptations des œuvres de l'écrivain pour le petit comme pour le grand écran.

On peut notamment citer :

- Bel-Ami, adapté par Augusto Genina (1919), par Albert Lewin (1947), par Louis Daquin (1957), pour la télévision allemande par Helmut Kaütner (1968), pour la télévision britannique par John Davies (1971) et pour la télévision française par Pierre Cardinal avec Jacques Weber (1983) puis par Philippe Triboit avec Sagamore Stévenin (2005) ;

- Berthe adapté pour la télévision par Claude Santelli avec Marie-Christine Barrault pour la série L'Ami Maupassant(1986)

- Boule de Suif (parfois assimilé à Mademoiselle Fifi), adapté par Henry King (1928), par Mikaël Rohm (1934), par Kenji Mizoguchi (1935), par Willy Forst (1938), par John Ford (sous le titre Stage Coach en 1939), par Norman Foster (sous le titre La Fuga en 1944), par Robert Wise (sous le titre Mademoiselle Fifi en 1944), par Christian-Jaque (1945) et par Shiling Zhu (1951) ;

- Aux champs adapté pour la télévision par Hervé Baslé avec Marilyne Even pour la série L'Ami Maupassant(1986)

- Ce cochon de Morin adapté par Viktor Tourjansky (1924), par Georges Lacombe (1932) et par Jean Boyer (sous le titre La Terreur des Dames en 1956).

- L'Enfant adapté pour la télévision par Claude Santelli avec Jean-Pierre Bouvier pour la série L'Ami Maupassant(1986)

- La Femme de Paul et le Signe adaptés par Jean-Luc Godard (sous le titre Masculin Féminin en 1966) ;

- Hautot père et fils adapté pour la télévision par Jacques Tréfouel avec Christian Cloarec pour la série L'Ami Maupassant (1986)et pour l'anthologie Chez Maupassant (2007)

- Le Horla adapté par Jean-Daniel Pollet avec Laurent Terzieff (1966), par Antonio Castro (sous le titre El Horla en 1969)

- Mont Oriol adapté par Claudio Fino (1958) et par Serge Moati (1980) ;

- L'Ordonnance adapté par Viktor Tourjansky (en 1921 puis en 1933) ;

- La Parure adapté par D.W. Griffith (1909), par Denison Clift (1921), par Claudine Cerf et Jacqueline Margueritte (1993. Production CNDP) et par Claude Chabrol pour l'anthologie Chez Maupassant (2007) ;

- Le Parapluie adapté par Claudine Cerf et Jacqueline Margueritte (1989. Production CNDP)

- Pierre et Jean adapté par Donatien (1924), par André Cayatte (1943), par Luis Bunuel (sous le titre Una Mujer sin amor en 1952) et pour la télévision par Michel Favart (1973) puis par Daniel Janneau avec Aurore Clément et Jean-François Balmer (2004) ;

- Le Masque, La Maison Tellier, Le Modèle adaptés par Max Ophüls (sous le titre Le Plaisir en 1952) ;

- Le Port adapté par Arcady Boytler (sous le titre La Mujer del Puerto en 1934) et par Claude Santelli (1974) ;

- Le Rosier de Madame Husson adapté par Bernard-Deschamp avec Fernandel (1933), par Jean Boyer avec Bourvil (l950) et pour l'anthologie Chez Maupassant (2008) ;

- Le Signe (adapté sous le titre Une Femme Coquette en 1955) ;

- Toine adapté par René Gaveau (1932), par Edmond Séchan (1980) et par Jacques Santamaria pour l'anthologie Chez Maupassant (2007) ;

- Une partie de Campagne adapté par Jean Renoir (1936) ;

- Une Vie adapté par Alexandre Astruc avec Maria Shell (1958) et pour la télévision par Élisabeth Rappeneau avec Barbara Schulz (2005) ;

- L'Héritage adapté pour la télévision par Alain Dhenault avec Georges Géret pour la série L'Ami Maupassant(1986) et par Laurent Heynemann avec Eddy Mitchell pour l'anthologie Chez Maupassant (2007) ;

- Madame Baptiste adapté par Claude Santelli avec Isabelle Huppert (1974) ;
- Le Père Amable adapté pour la télévision par Claude Santelli (1975) et par Olivier Schatzky pour l'anthologie Chez Maupassant (2007) ;
- La petite Roque adapté pour la télévision par Claude Santelli avec Bernard Fresson pour la série L'Ami Maupassant (1986)
- À la feuille de rose. Maison turque. Film TV de Michel Boisrond (1986).
- Qui sait ? adapté par Claudine Cerf et Jacqueline Margueritte (1987. Production CNDP)
- Yvette adapté par Alberto Cavalcanti (1928), par Wolgang Liebenner (1968) et pour la télévision par Jean-Pierre Marchand (1971).

Honoré de Balzac

Honoré de Balzac, né Honoré Balzac, à Tours le 20 mai 1799 (1er prairial an VII) et mort à Paris le 18 août 1850, est un écrivain français. Tour à tour critique littéraire, critique d'art, essayiste, dramaturge, journaliste, imprimeur, il a laissé une œuvre romanesque qui compte parmi les plus imposantes de la littérature française, avec 137 romans et nouvelles parus de 1829 à 1852.

Travailleur forcené, fragilisant sa santé déjà précaire par des excès (il mourra d'ailleurs prématurément à 51 ans), endetté par des investissements hasardeux, fuyant ses créanciers sous de faux noms dans différentes demeures, Balzac a vécu de nombreuses liaisons féminines avant d'épouser, en 1850, la comtesse Hanska qu'il avait courtisée pendant plus de dix sept ans.

Honoré de Balzac est un des maîtres incontestés du roman français dont il a abordé plusieurs genres : le roman historique / politique, avec Les Chouans, le roman philosophique avec le Le Chef-d'œuvre inconnu, le roman fantastique avec La Peau de

chagrin, le roman poétique avec Le Lys dans la vallée. Mais ses romans réalistes et psychologiques les plus célèbres comme Le Père Goriot ou Eugénie Grandet, qui constituent une part très importante de son œuvre, ont induit, à tort, une classification réductrice d'« auteur réaliste».

Les études balzaciennes récentes soulignent au contraire le romantisme de Balzac et la poétique de ses romans, notamment dans Lys dans la vallée, ainsi que l'inspiration fantastique, voire mystique, qui imprègne nombre de ses romans ou nouvelles, et qui, selon Jacques Martineau, « ne disparaît jamais totalement de la Comédie humaine depuis La Peau de chagrin et La Messe de l'athée jusqu'à Louis Lambert ».

Balzac a organisé ses œuvres en un vaste ensemble, La Comédie humaine, dont le titre est une référence à La Divine Comédie de Dante. Son projet est d'explorer les différentes classes sociales et les individus qui les composent. Il entend « faire concurrence à l'état-civil » selon la formule qu'il emploie dans l'Avant-propos de la Comédie humaine.

Il a réuni ses textes dans des ensembles génériques : Études de mœurs, Études analytiques, Études philosophiques. Et il attachait une énorme importance aux romans, contes et nouvelles fantastiques des Études philosophiques qui étaient pour lui « la clé permettant de comprendre l'ensemble de son œuvre », la Peau de chagrin représentant selon ses propres termes « la clé de voûte qui relie les études de mœurs aux études philosophiques par l'anneau d'une fantaisie presque orientale où la vie elle-même est prise avec le Désir, principe de toute passion. »

Honoré de Balzac a brossé un vaste tableau de la société de son temps créant des archétypes comme celui du jeune provincial ambitieux à la conquête de Paris Eugène de Rastignac, de l'avare tyran domestique : Félix Grandet, l'icône du père : Jean-Joachim Goriot, ce « Christ de la paternité», ou le bagnard reconverti en policier : Vautrin.

Balzac a influencé directement des auteurs comme Gustave Flaubert dont le roman L'Éducation sentimentale est directement inspiré du Lys dans la vallée, et Madame Bovary, de La Femme de trente ans. Le cycle romanesque de La Comédie

humaine et le principe des personnages reparaissants ont également influencé de nombreux auteurs de son siècle et du siècle suivant, notamment Émile Zola, pour le cycle des Rougon-Macquart, et plus tard, Marcel Proust à propos duquel Georges Cattaui écrit : « Ce sont les fameux « monomanes » de Balzac que nous revoyons, en effet, dans les grands passionnés de Proust. »

On n'arrête pas de réimprimer les œuvres de Balzac, y compris ses œuvres de jeunesse. Ses romans sont encore une source inépuisable pour le cinéma qui a adapté dès 1906 La Marâtre, et qui ne cesse porter ses romans à l'écran, environ une centaine de films et téléfilms dans de nombreux pays.

Biographie

Origine, jeunesse et années de formation

Article connexe : Généalogie d'Honoré de Balzac.

Fils de Bernard François Balssa, administrateur de l'hospice de Tours, et de Laure Sallambier, Honoré de Balzac est l'aîné des quatre enfants du couple (Laure, Laurence et Henry). Sa sœur Laure est de loin sa préférée : il y a entre eux une complicité, une affection réciproque qui ne se dément jamais. Elle lui apportera son soutien à de nombreuses reprises : elle écrit avec lui, et en 1858, elle publie la biographie de son frère.

La Trinité et le clocher St Martin de Vendôme.

De 1807 à 1813, Honoré est pensionnaire au collège des oratoriens de Vendôme puis externe au collège de Tours jusqu'en 1814, avant de rejoindre cette même année la pension Lepitre, située rue de Turenne à Paris, puis en 1815 l'institution de l'abbé Ganser, rue de Thorigny. Les élèves de ces deux institutions du quartier du Marais suivaient en fait les cours du lycée Charlemagne. Le père de Balzac, Bernard François, ayant été nommé directeur des vivres pour la Première division militaire à Paris, la famille s'installe rue du Temple, dans le Marais, qui est le quartier d'origine de la famille (celui de la grand-mère Sallambier).

Le 4 novembre 1816, Honoré de Balzac s'inscrit en droit afin d'obtenir le diplôme de bachelier trois ans plus tard, en 1819. En même temps, il prend des leçons particulières et suit des cours à la Sorbonne. Toutefois, son père jugeant qu'il fallait associer le droit pratique à l'enseignement théorique, Honoré passe ses trois ans de droit chez un avoué, ami des Balzac, Jean-Baptiste Guillonnet-Merville, homme cultivé qui avait le goût des lettres. Le jeune homme exerce le métier de clerc de notaire dans cette étude où Jules Janin était déjà « saute-ruisseau » (jeune clerc de notaire ou d'avoué chargé de faire les courses). Il utilisera cette expérience pour créer le personnage de Maître Derville et l'ambiance chahuteuse des « saute-ruisseau » d'une étude d'avoué dans le Colonel Chabert.

Une plaque rue du Temple à Paris témoigne de son passage chez cet avoué, dans un immeuble du quartier du Marais.

Les œuvres de jeunesse

Portrait d'Honoré de Balzac vers 1825, attribué à Achille Devéria.

Le jeune Balzac fréquente la Sorbonne, il s'éprend de philosophie, et il affirme une vocation littéraire. Ses parents le logent alors dans une mansarde, rue de Lesdiguières, et lui laissent deux ans pour écrire, cependant qu'ils vont habiter Villeparisis car ils n'ont plus les moyens de vivre à Paris : Balzac rédige une tragédie en vers, dont le résultat, Cromwell (1820), se révèle décevant. L'académicien François Andrieux le décourage de poursuivre dans cette voie

Il s'oriente alors vers le roman. Et après deux tentatives maladroites mais proches de sa vision future (Falthurne et Sténie), il se conforme au goût de l'époque et publie des romans d'aventure, qu'il rédige en collaboration et caché sous un pseudonyme.

Admirateur de Walter Scott, le jeune Balzac s'efforce de l'imiter avec des romans historiques essentiellement alimentaires. Plus tard, dans une lettre à Laure Surville, il qualifiera ces œuvres de jeunesse de « cochonneries littéraires », y compris les Chouans dont il fait une autocritique sévère en 1834 dans une lettre au baron Gérard, auquel il envoie le roman avec les quatre premiers volumes des Études de mœurs. Signées « Lord

R’hoone » ou « Horace de Saint-Aubin », les Œuvres de jeunesse de Balzac, de 1822 à 1827, qu’il considère lui-même comme indignes, contiennent, selon André Maurois, les germes de ses futurs romans « Il sera un génie malgré lui ». Pourtant Balzac renie ces premiers écrits et il les proscrit de l’édition Furne de ses œuvres complètes, puis du Furne corrigé. Fabriqués dans des conditions humiliantes, longtemps « ignorés », les premiers écrits de Balzac ont récemment suscité un regain d’intérêt auprès d'universitaires qui s’interrogent sur leur lien avec la Comédie humaine. Parmi eux le professeur Teruo Mitimune. Toutefois, les balzaciens restent divisés sur l’importance de ces textes. « les uns y cherchent les ébauches des thèmes et les signes avant-coureurs du génie romanesque, les autres doutent que Balzac, soucieux seulement de satisfaire sa clientèle, y ait rien mis qui soit vraiment de lui-même. » Ces œuvres sont rééditées en compilations depuis 1990 et 1999 notamment : L'Héritière de Birague, Falthurne, Sténie, Clotilde de Lusignan, Le Vicaire des Ardennes (seul roman de jeunesse qui ait échappé à l'échec commercial), Annette et le criminel, Wann-Chlore, Le Centenaire ou les Deux Beringheld

Première faillite et premiers succès

Laure Junot d'Abrantès.

Dans le désarroi où se trouve le jeune Balzac, son seul soutien est Laure de Berny, la Dilecta, dont il devient l’amant en 1822. Cette femme, plus âgée de vingt ans, lui tient lieu d'amante et de mère. Elle l’encourage, le conseille, lui prodigue sa tendresse et lui fait apprécier le goût et les mœurs de l’Ancien Régime. Elle lui apporte aussi son aide lorsque, le 19 avril 1825, Balzac s’associe avec Urbain Canel et Delongchamps pour éditer Molière et Jean de La Fontaine. Lâché par ses associés le 1er mai 1826, Balzac se retrouve avec une dette de seize mille francs., ce qui ne l'empêche pas, dès le 15 août 1827, de créer une fonderie de caractères avec le typographe André Barbier. Son affaire se révèle un immense échec financier : il croule sous une dette s’élevant à cent mille francs.

Après cette faillite, Balzac revient à l’écriture, pour y connaître enfin le succès en 1829 avec la Physiologie du mariage, qui fait partie des « études analytiques », et le

roman politico-militaire les Chouans, souvent qualifié à tort de roman historique. Ces réussites sont les premières d'une longue série : Balzac est un des écrivains plus prolifiques de la littérature française. Il fréquente aussi les salons, notamment celui de la duchesse d'Abrantès, avec laquelle il a commencé une orageuse liaison en 1825 et à qui il tient lieu également de conseiller et de correcteur littéraire. La dédicace de la Femme abandonnée s'adresse à elle.

Balzac devient assez vite un homme à la mode.

En 1832, intéressé par une carrière politique, et sous l'influence de la duchesse de Castries, il fait connaître ses opinions monarchistes et catholiques dans le journal légitimiste le Rénovateur. Il repose sa doctrine sociale sur l'autorité politique et religieuse, en contradiction totale avec ses opinions d'origine, forgées avec son amie Zulma Carraud, une ardente républicaine.

En janvier 1833, il commence sa correspondance avec la comtesse Hańska, une admiratrice polonaise qu'il rencontre en Suisse, en Saxe, en Russie et qu'il va courtiser pendant dix-sept ans. Ses lettres à la comtesse sont réunies après sa mort sous le titre Lettres à l'étrangère.

De 1830 à 1835, il publie de nombreux textes qui tracent déjà les grandes lignes de la Comédie humaine. Les « études philosophiques » qu'il définit comme la clé permettant de comprendre l'ensemble de son œuvre ont pour base la Peau de chagrin (1831), Louis Lambert (1832), Séraphîta (1835), la Recherche de l'absolu (1834). Les scènes de la vie privée qui inaugurent la catégorie « études de mœurs » commencent avec Gobseck (1830), la Femme de trente ans (1831), et la construction de « l'édifice », dont il expose le plan dès 1832 à sa famille avec un enthousiasme fébrile, se poursuit avec les scènes de la vie parisienne dont fait partie le Colonel Chabert (1832-35). Il aborde en même temps les scènes de la vie de province avec le Curé de Tours (1832) et Eugénie Grandet (1833), ainsi que les scènes de la vie de campagne avec le Médecin de campagne (1833), dans lequel il expose un système économique et social de type Saint-simonien.

Ainsi prend forme « le grand dessein » qui, loin d'être une simple juxtaposition d'œuvres compilées a posteriori, se développe instinctivement au fur et à mesure des écrits de Balzac. Ses retouches maniaques et ses inspirations du moment lui font changer titre et nom des protagonistes à mesure que paraissent les œuvres. L'auteur trouve des cousinages spontanés à ses personnages et revient en arrière selon sa technique « l'éclairage rétrospectif ». Par exemple : le Comte de Montcornet apparaît pour la première fois en 1809 dans La Paix du ménage paru en1830. Mais un an plus tôt, en 1808, il était déjà présent dans La Muse du département (paru 7 ans plus tard en 1837), où il participait à la Guerre d'indépendance espagnole.

La Comédie humaine

Article détaillé : La Comédie humaine.

Hôtel Thiroux de Montsauge, hôtel de Massa, siège de la Société des gens de lettres, photographie d'Eugène Atget (1906)

Le Père Goriot marque l'étape la plus importante dans la construction de la Comédie humaine. Balzac maîtrise désormais sa technique des personnages reparaissants, qui est une caractéristique majeure de la Comédie humaine, ainsi que celle du cycle romanesque « faisant concurrence à l'état civil ». Il expose son projet, en 1834, dans une lettre à Ewelina Hańska : « Je crois qu'en 1838, les trois parties de cette œuvre gigantesque seront, sinon parachevées, du moins superposées et qu'on pourra juger la masse ». Et il décrit les trois étages de l'édifice« les Études de mœurs, représenteront les effets sociaux,(…) la seconde assise est les Études philosophiques, car après les effets viendront les causes(…). Puis, après les effets et les causes viendront les Études analytiques, car après les effets et les causes, doivent se rechercher les principes(…). »

L'ensemble doit être organisé pour embrasser du regard toute l'époque et construire l'œuvre intitulée en 1837 les Études sociales, puis en 1841, la Comédie humaine, titre suggéré par la Divine Comédie de Dante, lorsque Balzac signe avec Dubochet, Furne, Hetzel et Paulin un traité pour la publication de ses œuvres réunies.

Balzac va ainsi développer la complexité du monde qu'il portait déjà en lui dès 1832. « Walter Scott avait réussi à élever le roman à la dignité de l'histoire, mais n'avait pas songé à relier ses compositions l'une à l'autre. Ici intervient la seconde illumination de Balzac : écrire une histoire complète des mœurs de son temps, histoire dont chaque chapitre sera un roman. Avant de faire concurrence à l'état-civil, en mettant au monde deux ou trois mille personnages, il les a liés les uns aux autres par un ciment social de hiérarchies et de professions. »

Dès lors, les publications se succèdent à un rythme accéléré : le Lys dans la vallée paraît en (1835-1836), puis Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau en 1837, suivi de la Maison Nucingen en 1838. Le Curé de village et Béatrix en 1839, Ursule Mirouët en 1841.La rédaction d'Illusions perdues s'étend de 1837 à 1843.

Balzac milite aussi pour le respect des écrivains. Dans sa « lettre aux écrivains du XIXe siècle », il les exhorte à régner sur l'Europe par la pensée plutôt que par les armes, en leur rappelant que le fruit de leurs écrits rapporte des sommes énormes dont ils ne bénéficient pas. « La loi protège la terre; elle protège la maison du prolétaire qui a sué; elle confisque l'ouvrage du poète qui a pensé(…). » Il sera finalement entendu. En 1838, avec notamment Victor Hugo, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié et George Sand, il fonde la Société des gens de lettres (actuellement sise en l'hôtel de Massa, rue Saint-Jacques à Paris), association d'auteurs destinée à défendre le droit moral, les intérêts patrimoniaux et juridiques des auteurs de l'écrit. Il en deviendra le président en 1839. Son action, raillée par Sainte-Beuve qui ridiculisait « ce compagnonnage ouvrier et ces maréchaux de France de la littérature qui offrent à l'exploitation une certaine surface commerciale. », aura dans le futur un soutien important : Émile Zola, qui poursuivra la tâche.

Le théâtre

Article détaillé : Balzac au théâtre.

Le théâtre n’est pas le moyen d’expression le plus naturel d’Honoré de Balzac, mais le genre dramatique est celui qui permet le plus rapidement de se faire de l’argent. Aussi l’endetté perpétuel voit-il dans l’écriture dramatique une source de revenu. Pratiquement toutes ses tentatives seront vaines, ne resteront à l’affiche que quelques jours ou seront interdites. Cependant la comédie Mercadet le faiseur obtient un certain succès lors de sa représentation en 1851, non démenti depuis.

Les dernières années et la mort

La comtesse Hanska et son chien par Ferdinand Georg Waldmüller, en 1835.

Entre 1847 et 1848, Balzac séjourne en Ukraine chez la comtesse Hańska. De plus en plus malade, Honoré de Balzac l’épouse à Berditchev le 14 mai 1850 et les époux s’installent à Paris le 21 mai. Mais le docteur Nacquart, qui soigne l’écrivain avec trois confrères pour un œdème généralisé, ne parvient pas à éviter une péritonite, suivie de gangrène. Trois mois plus tard, Balzac meurt le 18 août à 23 heures 30, éreinté par les efforts prodigieux déployés au cours de sa vie et par l'excès de consommation de café. Son œuvre, si abondante et si dense, exigeait un travail vorace. La rumeur voudrait qu’il eût appelé à son chevet d’agonisant Horace Bianchon, le grand médecin de la Comédie humaine : il avait ressenti si intensément les histoires qu’il forgeait que la réalité se confondait à la fiction. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (division 48), où Victor Hugo prononça un discours en forme d’oraison funèbre. En 1855, la comtesse Hańska publie les Paysans (écrit en 1844 et inachevé). En 1854, Charles Rabou complète et publie le Député d'Arcis (écrit en 1847 et inachevé) et les Petits bourgeois (inachevé). En 1877 sont publiées ses œuvres complètes, en 24 volumes.

Balzac inventeur du roman moderne

Dans la Comédie humaine, Balzac a couvert tous les genres : fantastique et philosophique avec la Peau de chagrin, réaliste avec le Père Goriot, et aussi romantique avec le Lys dans la vallée. Il a produit une œuvre titanesque qui servira de référence à son siècle et au siècle suivant, donnant ainsi ses lettres de noblesses au roman, jusque-là confondu avec le feuilleton populaire. Gustave Flaubert s'est inspiré du Lys dans la

vallée pour l'Éducation sentimentale et de la Femme de trente ans pour Madame Bovary.

Balzac a écrit peu de feuilletons. Si ses œuvres apparaissent dans les journaux en prépublication il a déjà en tête le roman à venir, ou en tout cas une des mille versions qu'il remaniera inlassablement.

Son « cycle romanesque » et ses « personnages reparaissants » ouvrent une voie que des auteurs comme Gide, Zola, Proust, Giono suivront à leur tour. Mais ce n'est pas seulement par le roman qu'il innove, c'est aussi par la variété des formes qu'il adopte : conte, nouvelle, essai, étude. Et aussi par son style : la précision des termes, la texture des phrases, la configuration du mot, et les nombreuses corrections apportées à ses œuvres montrent qu'il s'attache de près à l'écriture. Selon Bernard Pingaud, le roman balzacien ne ressemble guère à l'amalgame de plat réalisme et de romanesque qu'on a pu accoler à ce nom. D'autres chercheurs trouvent excessif le « réalisme » attribué à Balzac. Ainsi Marc Fumaroli a-t-il écrit : « Qu'est-ce qui rend les grands romantiques français, Chateaubriand, Tocqueville, Stendhal, Baudelaire, Flaubert, et le plus encyclopédique d'entre eux, Balzac, si universellement fascinants aujourd'hui? Ils ont vu et montré, comme débarquant, étonnés, d'une autre planète, le monde radicalement fantastique dans lequel nous sommes maintenant plongés jusqu'au cou, sans disposer de recul, alors que ces étrangers chargés d'une longue mémoire se montrèrent d'emblée extralucides, luxe qui nous est refusé. »

Pierre Barbéris considère la Comédie humaine comme une épopée qu'il explique ainsi : « Ce que les poètes, usant d'instruments traditionnels, auraient bien voulu écrire : l'épopée du XIXe siècle, c'est Balzac qui l'a écrit, avec de la prose, avec des héros qui, avant lui, étaient vulgaires, dans des décors qui, avant lui, n'étaient que pittoresques.. » Zola avait déjà employé le même terme : « L'épopée moderne, créée en France, a pour titre la Comédie Humaine et pour auteur Balzac. ».

Le monde balzacien

Article connexe : Liste des personnages d'Honoré de Balzac.

L’œuvre est indissociable de la vie de l’auteur dont il faut suivre les folies pour comprendre ce qui nourrissait son « monde ». Balzac multiplie déménagements, dettes, amours multiples, emprunts de faux noms, lieux de résidences secrets, séjours dans des châteaux : Saché, Frapesle. Le château de Saché servira de modèle au Lys dans la vallée qui deviendra dans le roman le château de Frapesle, demeure de Laure de Berny. Balzac fréquente aussi des banquiers, il voyage en Italie, se bat avec des problèmes d’argent, avec la presse et la critique littéraire. Ainsi construit-il son édifice imaginaire : il est capable d'étudier un personnage, un milieu, une situation, de remodeler l'ensemble et de le restituer dans sa complexité. Engels disait qu’il avait plus appris sur la société du XIXe siècle dans Balzac que dans tous les livres des historiens, économistes et statisticiens professionnels.

L’auteur de la Comédie humaine est en fait le plus balzacien de tous ses personnages. Il vit lui-même leur propre vie jusqu’à épuisement. Comme Raphaël dans la Peau de chagrin, chacune de ses œuvres lui demande un effort si considérable qu’elle rétrécit inexorablement son existence, qui fut très courte.

Le personnage balzacien

Article connexe : Personnages de la Comédie humaine.

La Comédie humaine n’est pas seulement cette « concurrence à l’état civil » dont se réclamait l’auteur. C’est aussi une révolte :

« Le « monarchisme » balzacien s’inscrit à l’évidence d’abord comme un refus : de la société bourgeoise, de sa vision du monde, de son capitalisme conquérant, des nouvelles ambitions de carrières par elle engendrées. »

— Jean-Claude Lebrun dans l'Humanité.

En effet, Balzac, théoriquement partisan d’une société divisée en classes immuables, n’aime que les personnages qui ont un destin. L’être balzacien par excellence est celui de l’excès. Tous ceux auxquels l’auteur s’est visiblement attaché sont des révoltés (Calyste du Guénic dans Béatrix, Lucien de Rubempré dans Illusions perdues), des hors-la-loi (Vautrin, Henri de Marsay dans Histoire des Treize), ou des

bolides humains qui traversent avec violence les étages de la hiérarchie sociale (Eugène de Rastignac, Coralie ou Esther Gobseck dans Illusions perdues et Splendeurs et misères des courtisanes, Birotteau dans César Birotteau, le musicien extravagant Gambara, la femme « emmurée » dans la Grande Bretèche).

a) « J'aime les êtres exceptionnels, écrit Balzac à George Sand, j'en suis un. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéresse. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. »

La création du personnage balzacien se fait en trois étapes. D'abord, Balzac part de gens connus ou de personnages livresques, puis il change tout et enrichit le portrait d'éléments empruntés à d'autres modèles. Marie d'Agoult sert ainsi de base à Béatrix de Rochefide. Dans la seconde étape, « il est guidé non plus par un désir de transposition littéraire, mais par les exigences intrinsèques à l'œuvre ». Comme un peintre prend du recul pour mieux voir son tableau, il ajoute une touche pour donner plus de relief à l'œuvre. Dans la troisième étape, il « déforme le personnage comme dans une hallucination » pour en faire l'incarnation d'une idée. Jean-Esther van Gobseck incarne la Puissance de l'Or, Jean-Joachim Goriot l'Amour Paternel, César Birotteau la Probité.

L'invention du fantastique

Balzac est fortement influencé par Hoffmann qu'il est le premier à faire paraître dans la Revue de Paris en 1829. Il rend hommage à l'écrivain allemand qu'il admire « parce qu'il refuse le classicisme bourgeois et la littérature roucoulante des ex-censeurs de l'Empire. » La trace d'Hoffmann est d'ailleurs décelable dans plusieurs contes philosophiques de Balzac. Ainsi Maître Cornélius, publié en 1831 dans la Revue de Paris, doit quelque chose à Mademoiselle de Scudéry qu'Henri de Latouche avait traduit en se l'appropriant sous le titre Olivier Brusson dès 1824.

Mais bientôt, la publication massive de traductions des contes d'Hoffmann et la mode qui en découle, détournent Balzac d'un genre qu'il estime galvaudé. Dans un article paru dans la Caricature le 16 février 1832, il sait gré aux auteurs des Contes bruns, (Philarète Chasles et Charles Rabou), de n'avoir pas utilisé le mot « fantastique » : « programme malsain d'un genre qu'on a déjà trop usé par l'abus du nom seulement ». Balzac invente un fantastique nouveau, non pas comme genre littéraire, mais comme l'apparition de la réalité. C'est dans le réel que le mystère et l'horreur de la Peau de chagrin se dévoilent, le fantastique échappe à la présence de tout objet magique, il se nourrit du réel et tient à la nature des situations, des lieux et des personnages. Avec « son » fantastique, Balzac dessille les yeux du lecteur et l'oblige à regarder mieux ce qui est. Dans Massimilla Doni il parle sans détour de l'amour purement physique, dans Sarrasine[93], il aborde la réalité du castrat, dans Gambara, il présente l'envers de la création musicale dans sa folie, dans Séraphîta, il traite la question de l'androgyne, ange et ange déchu. C'est par le fantastique que son réalisme atteint au « surréel » philosophique.

Mysticisme et ésotérisme balzacien

« Balzac regroupait sous le terme philosophique un système d'idées mêlant : l'ésotérisme, l'occultisme, les facultés visionnaires, l'intuition prophétique, l'action métapsychique dont il pousse l'effet dans le sens du réalisme fantastique, nous serions presque tentés de dire : de la science-fiction. »

En effet, le mysticisme qui imprègne les Études philosophiques (Louis Lambert, les Proscrits, Jésus-Christ en Flandre, Séraphîta, la Recherche de l'absolu, Ursule Mirouët, mêle les influences du théologien et voyant suédois Swedenborg, du théologien danois luthérien Hans Lassen Martensen, et du médecin allemand Franz-Anton Mesmer, théoricien du magnétisme animal. Ces tendances n'étaient pas antinomiques avec le catholicisme traditionnel transcendé par Balzac. « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements proclament (…). En quoi les phénomènes cérébraux et nerveux qui démontrent l'existence d'un nouveau monde moral dérangent-ils les rapports entre les

mondes et Dieu ? En quoi les dogmes catholiques en seraient-ils ébranlés? ». Balzac était, en quelque sorte, en règle avec l'Église catholique, ce qui n'empêcha pas Rome de le mettre à l'Index en 1841 et de l'y laisser longtemps, non pour son mysticisme peu orthodoxe, mais parce qu'il avait écrit beaucoup de romans d'amour.

Les demeures de Balzac:

Les demeures de Balzac font partie intégrante de la Comédie humaine, Balzac s'était identifié, à ses personnages préférés : ceux qui passaient d'une mansarde à un hôtel particulier : Lucien de Rubempré dans Illusions perdues, qui habitaient des demeures secrètes : la Fille aux yeux d'or, qui passaient de la ruine à la richesse : Raphaël de Valentin dansla Peau de chagrin), ou qui étaient grevés de dettes, comme lui : Anastasie de Restaud dans le Père Goriot. « Chaque personnage balzacien est le double de son créateur : il triomphe ou il échoue, il succombe pour détourner le sort. ». Mais on ne peut pas dire avec exactitude comment fonctionnait l'inspiration de l'auteur, s'il digérait ce qu'il avait vécu ou bien s'il poursuivait par mimétisme les folies des grandes figures de son œuvre. En tout cas l'imagination commandait et l'œuvre est là pour compenser la déraison.

Les fastes de la rue Cassini

En 1826, Balzac se réfugie chez Henri de Latouche, rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti), où le rez-de-chaussée offre un espace assez vaste pour installer un imprimerie. Latouche, lui aménage également une garçonnière au premier étage où l'écrivain peut recevoir Madame de Berny.

Mais très vite, l'entreprise échoue. Alexandre Deberny prend la direction de l'affaire dont il sauve une partie. Il est le sixième des neuf enfants de Laure de Berny, il supprimera sa particule. Il sauve du désastre la fonderie de caractères qui prospérera jusqu'au XXe siècle. Elle devient la célèbre fonderie Deberny & Peignot, qui disparaîtra le 31 décembre 1972.

Observatoire de Paris, côté sud.

Mais Balzac, assailli par ses créanciers, se réfugie au n° 1 de la rue Cassini, logement que son beau-frère Surville a loué pour lui dans le quartier de l'observatoire de Paris considéré à l'époque comme « le bout du monde » et qui inspirera sans doute l'environnement géographique de l'Histoire des Treize. Latouche, qui a en commun avec Balzac le goût du mobilier, participe activement à la décoration des lieux, choisissant, comme pour la garçonnière de la rue Visconti, de couvrir les murs d'un tissu bleu à l'aspect soyeux. Balzac se lance dans un aménagement fastueux, avec des tapis, une pendule à piédestal en marbre jaune, une bibliothèque d'acajou remplie d'éditions précieuses. Son cabinet de bain en stuc blanc est éclairé par une fenêtre en verre dépoli de couleur rouge qui inonde les lieux de rayons roses. Le train de vie de Balzac est à l'avenant : costumes d'une élégance recherchée, objets précieux. Le fidèle Latouche s'endette pour aider son ami à réaliser sa vision du « luxe oriental » en agrandissant par achats successifs le logement qui deviendra un charmant pavillon. C'est dans ce lieu que naîtront : les Chouans d'abord intitulé le Dernier Chouan, puis la Physiologie du mariage, la Peau de chagrin, la Femme de trente ans, le Curé de Tours, Histoire des Treize, la Duchesse de Langeais inspiré en partie par le couvent des Carmélites, proche de la rue Cassini. Mais surtout Balzac jettera pendant ces années-là les première bases de la Comédie humaine.

La place d'Iéna et l'avenue d'Iéna dans le prolongement.

Le train de vie fastueux de la rue Cassini a encore augmenté les dettes de Balzac. Il a accumulé orfèvrerie et objets précieux dont la célèbre canne à pommeau d'or ciselée avec ébullitions de turquoises et de pierres précieuses. Delphine de Girardin en fait un conte : la Canne de Monsieur Balzac, 1836, et Balzac écrit à la comtesse Hanska : « Ce bijou menace d'être européen… Si l'on vous dit dans vos voyages que j'ai une canne fée, qui lance des chevaux, fait éclore des palais, crache des diamants, ne vous étonnez pas et riez avec moi ».

Balzac est donc sans le sou, malgré tout l'argent qu'il a gagné avec son énorme production littéraire. Les créanciers et la garde nationale le pourchassent toujours au point qu'il doit se réfugier rue des Batailles (aujourd'hui avenue d'Iéna), dans le village

de Chaillot. Et il loue son appartement sous le nom de veuve Durand. On n'y entre qu'en donnant un mot de passe, il faut traverser des pièces vides, puis un corridor pour accéder au cabinet de travail de l'écrivain. La pièce est richement meublée, avec des murs matelassés. Elle ressemble étrangement au logis secret de la Fille aux yeux d'or, dont le manuscrit est transmis à la comtesse Hańska par les soins du prince Alfred de Schönburg, envoyé extraordinaire de Ferdinand Ier auprès de Louis-Philippe, qui se risque dans « l'antre » de l'écrivain. Là, Balzac travaille jour et nuit à l'achèvement de son roman le Lys dans la vallée, dont il a rédigé l'essentiel au château de Saché. En même temps, il écrit Séraphîta qui lui donne beaucoup de mal :« (...) depuis vingt jours, j'ai travaillé constamment douze heures à Séraphîta. Le monde ignore ces immenses travaux; il ne voit et ne doit voir que le résultat. Mais il a fallu dévorer tout le mysticisme pour le formuler. Séraphîta est une œuvre dévorante pour ceux qui croient (...). »

Le château de Saché

Balzac a fait plusieurs séjours au château de Saché à Saché en Touraine de 1830 à 1837, hôte de son ami Jean de Margonne. C'est là qu'il a travaillé à l'écriture du Père Goriot, de Illusions perdues et de La Recherche de l'absolu. Mais il y a surtout trouvé l'inspiration pour Le Lys dans la vallée. La vallée de l'Indre, ses châteaux et sa campagne ont servi de cadre au roman (on surnomme d'ailleurs le château de Saché le « château du Lys »).

Depuis le 29 avril 1951, le château abrite un musée consacré à la vie de Balzac. Il expose de nombreux documents d'époque dont quelques portraits de l'écrivain (le plus précieux étant dû à Louis Boulanger), et conserve en l'état au deuxième étage la petite chambre où il se retirait pour écrire.

La maison des Jardies et la Légende des Ananas

Façade extérieure de la Maison des Jardies

Balzac achète la maison des Jardies à Sèvres en 1837 non pas pour y cultiver des ananas comme l'a prétendu Théophile Gautier, mais pour vendre aux habitants de la

capitale des parcelles à lotir dans les terrains qu'il acquiert par la suite, non loin de la voie de chemin de fer qui vient d'être créée entre Paris et Versailles. Malheureusement, toujours poursuivi par ses créanciers, il doit s'enfuir dès 1840. La seule trace qu'il ait laissée de son passage est un buffet rustique.

Léon Gozlan, et Théophile Gautier ont été témoins de la folie des grandeurs de Balzac qui a d'abord voulu transformer la maison en palais avec des matériaux précieux, et qui a vaguement fait allusion à des plantations d'ananas. Mais cette anecdote reste une légende déformée et amplifiée car en effet Balzac rêvait d'arbres et de fruits tropicaux. Mais une fois encore, recherché à la fois par la garde nationale et par les huissiers, l'écrivain n'a pas le loisir de mettre ses projets à exécution et doit se réfugier à Passy.

La maison de Balzac à Passy

Sous le nom de « Madame de Breugnol », Balzac s'installe rue Basse à Passy (actuellement rue Raynouard) dans un logement à deux issues où l'on ne pénètre qu'en donnant un mot de passe. Madame de Breugnol, de son vrai nom Louise Breugniol, existe réellement. Elle tient lieu de gouvernante à l'écrivain et introduit chez lui les visiteurs « sûrs » comme le directeur du journal l'Époque auquel Balzac doit livrer un feuilleton. L'écrivain vivra sept ans dans un appartement de cinq pièces situé en rez-de-jardin du bâtiment. L'emplacement est très commode pour rejoindre le centre de Paris en passant par la barrière de Passy via la rue Berton, en contrebas. Balzac apprécie le calme du lieu et le jardin fleuri. C'est ici que sa production littéraire est la plus abondante. Dans le petit cabinet de travail, Balzac écrit, vêtu de sa légendaire robe de chambre blanche, avec pour tout matériel une petite table, sa cafetière et sa plume.

André Maurois considère qu'il y a, à cette époque-là, deux êtres en Balzac. L'un est un gros homme qui vit dans le monde humain, qui a des dettes et craint les huissiers. L'autre est le créateur d'un monde où l'on ne s'occupe pas des misérables questions d'argent. « Le Balzac humain subit les petits bourgeois de sa famille ; le Balzac prométhéen fréquente les illustres familles qu'il a lui-même inventées. »

Dans la maison de Passy, il produit entre autres : la Rabouilleuse, Splendeurs et misères des courtisanes, la Cousine Bette, le Cousin Pons, et remanie l'ensemble de la Comédie humaine.

La maison de Passy, devenue aujourd'hui la maison de Balzac, a été transformée en musée en hommage à ce géant de la littérature. On y trouve ses documents, manuscrits, lettres autographes, éditions rares, et quelques traces de ses excentricités comme la fameuse canne à turquoises, et sa cafetière avec les initiales « HB ». Outre l'appartement de Balzac, le musée occupe trois niveaux et s'étend sur plusieurs pièces et dépendances autrefois occupées par d'autres locataires. Une Généalogie des personnages de La Comédie humaine est à la disposition du public. Sous forme d'un tableau long de 14,50 m où sont référencés 1 000 personnages sur les 6 000 que compte la Comédie humaine. On peut en acheter une copie repliable.

Le dernier palais de Balzac

Maison de Balzac, rue Fortunée

Balzac a une idée fixe : épouser la comtesse Hańska et aménager pour sa future femme un palais digne d'elle. Pour cela, le 28 septembre 1846, il achète (avec l'argent de la comtesse) la Charteuse Beaujon, une dépendance de la Folie Beaujon, rue Fortunée, (aujourd'hui rue Balzac). Il la décore selon ses habitudes avec une splendeur qui enchante son ami Théophile Gautier, mais cette décoration lui prend tout le temps qu'il devrait consacrer à l'écriture. D'ailleurs, Balzac n'a plus le goût d'écrire. Il lui faudra aller à Wierzchownia, en Ukraine pour retrouver son élan et produire le deuxième épisode de l'Envers de l'histoire contemporaine, la Femme auteur. Mais, de retour à Paris, c'est un Balzac à bout de force qui entame dès 1848 les Paysans et le Député d'Arcis, romans restés inachevés à sa mort. C'est d'ailleurs ce « palais » de la rue Fortunée qui aurait dû être le musée Balzac si le bâtiment n'avait été détruit et les collections dispersées.

L'entourage de Balzac

Les modèles vivants de Balzac

L’entourage entier de Balzac a servi de modèle à ses personnages, y compris lui-même dont on retrouve l’autoportrait dans de nombreux ouvrages. Comme « peintre de son temps, » il a produit, avec la Comédie humaine, une galerie de portraits que l’on a beaucoup cherché à comparer avec les originaux.

George Sand cousant, portrait d’Eugène Delacroix (1838). Extrait d’un tableau montrant George Sand et Frédéric Chopin ensemble.

Balzac a sans doute puisé ses modèles de banquier (Nucingen) dans les acteurs de la Haute banque de l'époque dont Georges Humann faisait partie, son modèle de parfumeur Birotteau dans d'illustres prédécesseurs comme Jean Marie Farina, mais aussi dans un fait divers d'époque concernant un certain Bully.

Dans Béatrix on trouve des allusions assez claires à Marie d'Agoult (le personnage de Béatrix de Rochefide), qui se mit à haïr Balzac après la parution du roman où elle crut se reconnaître. Dans le même roman, George Sand est évoquée dans le personnage de Félicité des Touches, sans doute Delphine de Girardin dans celui de Sabine, et Franz Liszt dans celui de l’amant de la marquise de Rochefide : le musicien Conti.

L’auteur a souvent mis des épisodes de sa vie privée en filigrane, notamment dans le Lys dans la vallée où l’on reconnaît Laure de Berny, à laquelle il a dédié l’ouvrage, dans le personnage de Madame de Mortsauf. Quant à Balzac lui-même, on le devine sous les traits de Félix de Vandenesse, et encore davantage dans le personnage de Louis Lambert.

On a cru voir Lamartine dans le grand poète Canalis de Modeste Mignon, ou encore Victor Hugo dans le poète Nathan que l’on retrouve dans de nombreux ouvrages : Illusions perdues, Béatrix, la Rabouilleuse, Splendeurs et misères des courtisanes, Modeste Mignon, la Peau de chagrin. Mais aussi peut-être dans la Cousine Bette, le couple Hulot pourrait être une transposition du ménage de Victor Hugo (Hector Hulot) et d’Adèle Foucher (Adeline Fischer).

Autoportrait au gilet vert, Eugène Delacroix (1837).

La duchesse de Castries aurait servi de modèle à Antoinette de Langeais dans le roman la Duchesse de Langeais et la duchesse d'Abrantès aurait elle-même servi de modèle à la fois à la Vicomtesse de Beauséant dans la Femme abandonnée, et à la duchesse de Carigliano dans la Maison du chat-qui-pelote. Balzac rédigeait la Maison à Maffliers, près de L'Isle-Adam en 1829, alors que la duchesse d'Abrantès séjournait chez les Talleyrand-Périgord dans le même lieu. Mais cette dernière affirmation reste une supposition prudente.

On a beaucoup vu Eugène Delacroix derrière Joseph Bridau, le peintre débutant de la Rabouilleuse, sans doute à cause de la description physique du garçon (Delacroix était petit et il avait une grosse tête). Il est même prénommé Eugène Bridau dans Entre savant. Mais le Bridau de la Rabouilleuse est aussi un reflet de Balzac, enfant mal aimé par sa mère.

En réalité, les personnages de Balzac sont composites. L'auteur réunit les éléments dans un ordre très personnel, et s'il s'inspire de faits réels comme dans César Birotteau, l'ensemble est toujours habilement reconstruit et du coup chaque figure devient un puzzle.

Les liaisons balzaciennes

Balzac a entretenu de nombreuses relations amoureuses avec des femmes qui, souvent, le finançaient ou l'abritaient quand il était poursuivi par la police. À vrai dire, à l'exception de Laure de Berny et de Marie du Fresnay, ce sont presque toujours les femmes qui ont fait appel à lui en premier. Sous forme de lettres d'admiratrices : la Comtesse Hanska, la Duchesse de Castries, Caroline Marbouty ou sous forme d'invitations répétées et insistantes : la Comtesse Guidoboni-Visconti (née Lovell), issue de la plus ancienne gentry anglaise, Olympe Pélissier, et aussi sa simple « amie » Zulma Carraud mariée à un homme très âgé et qui volait sans relâche au secours d'un écrivain pour lequel elle nourrissait sans doute de tendres sentiments.

Étude d'Olympe Pélissier par Horace Vernet pour son tableau Judith et Holopherne.

La plupart de ces femmes ont été « transposées » en personnages de la Comédie humaine. Le portrait d'Eugénie Grandet est sans doute celui de Marie du Fresnay dont il eut une fille nommée (Marie-Caroline). Le personnage de Dinah de La Baudraye dans la Muse du département est inspiré de Caroline Marbouty qui s'est déguisée en homme pour voyager avec Balzac en Italie. Vexée par la vision que l'écrivain donnait d'elle – une pâle imitation de George Sand –, Caroline a publié sous le pseudonyme de Claire Brunne un roman vengeur avec un portrait peu flatteur de Balzac. La comtesse Guidoboni-Visconti qui sauve Balzac au moment où on vient l'arrêter chez elle pour dettes, en payant la somme demandée par la police, a « posé » pour le personnage de Lady Dudley du Lys dans la vallée, avec un certain goût du jeu. Car si elle avait le feu et la passion du personnage, elle était plus généreuse et moins perverse. La Duchesse de Castries à laquelle Balzac dédicace l'Illustre Gaudissart, une pochade qu'elle juge indigne de son rang – un des plus anciens blasons du faubourg Saint-Germain –, retrouve avec satisfaction son portrait dans la Duchesse de Langeais, du moins le croit-elle. Quant à Olympe Pélissier, c'est un mélange de toutes les demi-mondaines qui traversent la Comédie humaine sans grande souffrance (Florine, Tullia). Elle est la maîtresse d'Eugène Sue en 1847 avant d'épouser Gioacchino Rossini. La scène de chambre de la Peau de chagrin a été jouée par Balzac lui-même chez Olympe mais celle-ci ne ressemble en rien à Fœdora, brillante et moqueuse, et elle aura toujours avec Balzac des rapports amicaux et bienveillants.

Balzac et la presse

La presse n'a pas été tendre avec Balzac qui, dans ses romans, la provoquait en l'égratignant volontiers. Dans Illusions perdues, l'écrivain fait dire aux sages du Cénacle, lorsque Lucien de Rubempré annonce qu'il va « se jeter dans les journaux »

« Gardez-vous en bien, là serait la tombe du beau, du suave Lucien que nous aimons (…). Tu ne résisteras pas à la constante opposition de plaisir et de travail qui se trouve dans la vie des journalistes ; et résister au fond, c'est la vertu. Tu serais si enchanté d'exercer le pouvoir, d'avoir le droit de vie et de mort sur les œuvres de la pensée, que tu serais journaliste en deux mois. »

Ce qui est en contradiction avec la puissante envie de Balzac de devenir maître du monde littéraire et politique, grâce à son association le Cheval rouge. En contradiction également avec ses deux entreprises de presse malheureuses : la Chronique de Paris (1835) et plus tard la Revue parisienne (1839).

Cependant, plus le succès de Balzac grandit auprès du public – « Avec la Physiologie du mariage, puis la Peau de chagrin, Balzac est dès 1829 un auteur à la mode » –, plus la critique se fait dure, injuste, et souvent mesquine, puisque son acharnement continue après sa mort.

Comme le note André Maurois dans l'épilogue de Prométhée ou la vie de Balzac :

« Tous les grands monuments jettent de l'ombre ; il y a des gens qui ne voient que l'ombre. Les naturalistes reconnurent (à tort) en lui un ancêtre, bien que Zola crut discerner « une fêlure du génie » dans la politique et la mystique de Balzac. Émile Faguet, en 1887, lui reprochait ses idées de clerc de notaire de province et les vulgarités de son style »

Dès 1856, Léon Gozlan, qui a succédé à Balzac à la présidence de la Société des gens de lettres après Victor Hugo, témoigne de l'acharnement post mortem des critiques littéraires et surtout des universitaires qui finiront par avouer leur erreur quelques années plus tard :

« Les journaux, il y a quelques douze ou quinze ans, se sont beaucoup occupés de Balzac, mais ils l'ont fait comme ils font tout, c'est-à-dire vite et sans réflexion. Ils ne parlèrent que de ses cheveux, de ses bagues et de sa canne. Il fut le lion de la quinzaine, mettons de l'année, puis ils le laissèrent après l'avoir grossi, exagéré et démesurément enflé. Il faut le dire, c'est cette caricature de l'homme extraordinaire qui est restée dans l'esprit de la génération. »

Les journaux de Balzac

La Chronique de Paris

En 1835, Balzac apprend que le journal la Chronique de Paris, une feuille royaliste, est à vendre, et il l'achète – comme à son habitude –, avec des fonds qu'il ne

possède pas. L'entreprise, qui aurait parue dramatique à tout autre, remplit de joie un Balzac qui construit aussitôt ses « châteaux en Espagne ». Tout est simple : Gustave Planche se chargera de la critique littéraire, Théophile Gautier, dont Balzac apprécie le jeune talent, fera partie de la rédaction. Le jeune romancier, très impressionné par Balzac, promet des articles.

Quand enfin la Chronique de Paris paraît le (1er janvier 1836), l'équipe comprend des plumes importantes : Victor Hugo, Gustave Planche, Alphonse Karr, Théophile Gautier ; pour les illustrations, on a Henri Monnier, Grandville et Honoré Daumier. Balzac se réserve la politique (puisque le journal est un outil de pouvoir) et fournira aussi des nouvelles. En réalité, si les membres de la rédaction festoient beaucoup chez Balzac, bien peu d'entre eux tiennent leurs engagements. Balzac écrit la Chronique pratiquement à lui tout seul. Il y publie des textes que l'on retrouvera plus tard dans la Comédie humaine, remaniés cent fois selon son habitude : l'Interdiction, la Messe de l'athée, Facino Cane.

François Guizot.

Quant aux articles politiques signés de sa main, voici un extrait de celui paru le 12 mai 1836 :

« Monsieur Thiers n'a jamais eu qu'une seule pensée : il a toujours songé à Monsieur Thiers (…). Monsieur Guizot est une girouette qui, malgré son incessante mobilité, reste sur le même bâtiment. »

Au début, le journal a un grand succès et la Chronique aurait pu réussir. Mais Balzac était obligé de livrer, en même temps, à Madame Béchet, et Edmond Werdet les derniers volumes des Études de mœurs. Il avait par ailleurs, fait faillite dans une entreprise chimérique avec son beau-frère Surville, et il avait sur les bras un procès contre François Buloz à propos du Lys dans la vallée. Buloz, directeur de la Revue des Deux Mondes, De nouveaux soucis l'assaillirent. Brouillé avec Buloz, propriétaire de La Revue de Paris qui avait sans doute communiqué des épreuves du Ls dans la vallée pour une publication en Russie par 'la Revue étrangère, Balzac refusa de continuer à donner son texte et un procès s'ensuivit. Après cinq pénibles mois, Balzac obtint

satisfaction(...). Mais « ce sont des victoires qui tuent », écrivit-il à la comtesse Hańska, « encore une et je suis mort », « La vie est trop pesante, je ne vis pas avec plaisir » ». Arrêté par la Garde nationale, conduit à la maison d'arrêt (dont l'éditeur Werdet le fit sortir assez rapidement), il est maintenant découragé. Menacé d'être mis en faillite, il décide d'abandonner la Chronique.

La Revue parisienne

L'expérience ruineuse de la Chronique de Paris aurait dû décourager Balzac à jamais de toute entreprise de presse. Mais en 1839, Armand Dutacq, directeur du grand quotidien le Siècle et initiateur du roman feuilleton avec Émile de Girardin, lui offre de financer une petite revue mensuelle. Aussitôt Balzac imagine la Revue parisienne, dont Dutacq serait administrateur et avec lequel il partagerait les bénéfices. L'entreprise est censée servir les intérêts du feuilletoniste Balzac à une époque où Alexandre Dumas et Eugène Sue gèrent habilement le genre dans les quotidiens. Très à l'aise pour exploiter les recettes du feuilleton, ils utilisent mieux le principe du découpage et du suspens. Balzac se lance alors dans la compétition, rédigeant pratiquement seul pendant trois mois une revue qu'il veut également littéraire et politique. Il publie entre autres Z. Marcas (le 25 juillet 1840), qui sera intégré à la Comédie humaine en août 1846 dans les Scènes de la vie politique.

Outre ses attaques contre le régime monarchique, la Revue parisienne se distingue par des critiques littéraires assez violentes dans l'éloge comme dans la charge. Parmi ses victimes on compte Henri de Latouche avec lequel Balzac est brouillé et qu'il hait désormais :

« Monsieur de Latouche n'a ni l'art de préparer des scènes, ni celui de dessiner des caractères, de former des contrastes, de soutenir l'intérêt. »

Et aussi, son ennemi naturel, Sainte-Beuve, dont le Port-Royal fait l'objet d'un véritable déchaînement. Balzac se venge des humiliations passées : « Monsieur Sainte-Beuve a eu la pétrifiante idée de restaurer le genre ennuyeux. En un point, cet auteur

mérite qu'on le loue : il se rend justice, il va peu dans le monde et ne répand l'ennui que par sa plume (…). »

Stendhal en 1840.

Balzac s'en prend encore çà et là assez injustement à Eugène Sue mais rend un hommage vibrant à la Chartreuse de Parme de Stendhal, à une époque où, d'un commun accord, la presse restait muette sur ce roman :

« Monsieur Stendhal a écrit un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre. Il a produit, à l'âge où les hommes trouvent rarement des sujets grandioses, et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et les gens supérieurs (…). »

Mais ceci marque le dernier numéro de la Revue parisienne qui s'éteindra après la troisième parution. Balzac et Dutacq partageront les pertes qui n'étaient d'ailleurs pas très lourdes. Cependant, une fois encore, Balzac a encore échoué dans la presse, et dans les affaires.

Monographie de la presse parisienne

Cette monographie humoristique, par Balzac (1843), a été rééditée par Jean-Jacques Pauvert en 1965, tirant ainsi des oubliettes une analyse complète des composantes de la presse répertoriées par Balzac. On trouve dans ce pamphlet la définition du publiciste, du journaliste, du « rienologue » : « Vulgarisateur, alias : homo papaver, nécessairement sans aucune variété (…), qui étend une idée d'idée dans un baquet de lieux communs, et débite mécaniquement cette effroyable mixtion philosophico-littéraire dans des feuilles continues. ». Balzac sait se montrer désinvolte dans la satire.

La préface de Gérard de Nerval est dans le même ton. Dans un style pince-sans-rire, il donne une définition du canard : « information fabriquée colportée par des feuilles satiriques et d'où est né le mot argot « canard » pour désigner un journal. »

Œuvres:

Historique des editions. Édition 1901 des œuvres d'Honoré de Balzac.

Balzac a été publié chez de nombreux éditeurs. Par ordre chronologique, on peut citer les éditions Levasseur et Urbain Canel (1829), Mame-Delaunay (1830), Gosselin (1832), Madame Charles-Béchet (1833), Werdet (1837), Charpentier (1839). Une édition illustrée de Charles Furne (20 vol., in-8°, de 1842 à 1852) a réuni l'intégralité de la Comédie humaine en association avec Houssiaux, puis Hetzel, Dubochet et Paulin.

Principaux ouvrages

Liste des œuvres selon la bibliographie de Hugo P.Thieme (1907)

- Les Chouans, 1829
- La Peau de chagrin, 1831
- Le Chef-d'œuvre inconnu, 1831
- Le Médecin de campagne, 1833
- Eugénie Grandet, 1833
- Histoire des Treize, comprenant :
    - Ferragus, 1833
    - La Duchesse de Langeais, 1833, 1839
    - La Fille aux yeux d'or, 1835
- La Recherche de l'absolu, 1834, 1839, 1845
- Le Père Goriot, 1835
- Le Colonel Chabert, 1835
- Le Lys dans la vallée, 10 juin 1836
- La Vieille Fille, 1836
- César Birotteau, 1837

- La Maison Nucingen, 1838
- Les Secrets de la princesse de Cadignan, 1839
- Béatrix (Balzac), 1839
- Illusions perdues (I, 1837; II, 1839; III, 1843)
- La Rabouilleuse, 1842
- Modeste Mignon, 1844
- La Cousine Bette, 1846
- Le Cousin Pons, 1847
- Splendeurs et misères des courtisanes, 1838, (Werdet), 1844-1846, (Furne), 1847 (Furne)
- Ursule Mirouët, 1842, (Souverain), 1843, (Furne)

Liste des œuvres de Balzac

La Comédie humaine

Études de mœurs

Scènes de la vie privée

- La Maison du chat-qui-pelote, 1830, (Mame-Delaunay), 1839, (Charpentier), 1842 (Furne)
- Le Bal de Sceaux, (idem)
- La Bourse, 1830, (Mame-Delaunay), 1835, (Béchet), 1839, (Charpentier), 1842 (Furne)
- La Vendetta, (idem)
- Madame Firmiani, 1832, (1e éd. Gosselin), 1835, (éd Béchet), 1839, (Charpentier) 1842, (Furne)

- Une double famille, 1830, (1e éd.), 1842 (Furne)
- La Paix du ménage, 1830, (1e éd.), 1842, (5e éd. Furne)
- La Fausse maîtresse, 1842, (1e éd. Furne)
- Étude de femme, 1831, (1e éd. Gosselin, 1842, (4e éd. Furne)
- Albert Savarus, 1842, (1e éd. Furne)
- Mémoires de deux jeunes mariées
- Une fille d'Ève
- La Femme abandonnée, 1833, (1e éd. Béchet)
- La Grenadière
- Le Message (1833) éditions Mame-Delaunay
- Gobseck, 1830, (1e édition), 1842 (Furne)
- Autre étude de femme, 1839-1842
- La Femme de trente ans, 1834 (éd. Charles-Béchet), 1842 (Furne)
- Le Contrat de mariage, 1835, (1e éd.), 1842, (Furne-Hetzel)
- la Messe de l'athée, 1836
- Béatrix, 1839
- La Grande Bretèche, 1832, 1837, 1845
- Modeste Mignon, 1844
- Honorine
- Un début dans la vie, 1844 (1e éd.), 1845 (Furne).

Scènes de la vie de province

- Ursule Mirouët

- Eugénie Grandet, 1833
- Pierrette
- Le Curé de Tours, 1832
- La Rabouilleuse, 1842
- Un ménage de garçon, 1842
- L'Illustre Gaudissart, 1833 et 1843
- La Muse du département
- Le Lys dans la vallée, 1836
- Illusions perdues, 1836 à 1843 comprenant :
    - Les Deux poètes, (1837)
    - Un grand homme de province à Paris, (1839)
    - Ève et David, 1843 (les Souffrances de l'inventeur)

Les rivalités

- La Vieille Fille, 1836
- Le Cabinet des Antiques, 1839

Scènes de la vie parisienne

- Histoire des Treize, comprenant :
    - Ferragus, 1834
    - La Duchesse de Langeais, 1834, 1839
    - La Fille aux yeux d'or, 1835
- Le Père Goriot, 1835
- Le Colonel Chabert, 1835

- Facino Cane, 1837
- Sarrasine, 1831
- L'Interdiction, 1836
- César Birotteau, 1837 (Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau)
- La Maison Nucingen, 1838
- Pierre Grassou
- Les Secrets de la princesse de Cadignan
- Les Employés ou la Femme supérieure
- Splendeurs et misères des courtisanes, 1838, (Werdet), 1844-1846, (Furne)

Dans les parents pauvres (classement)

- Le Cousin Pons, 1847
- La Cousine Bette, 1846

- Un prince de la bohème
- Un homme d'affaires (Esquisse d'homme d'affaires d'après nature)
- Gaudissart II
- Les Comédiens sans le savoir

Scènes de la vie politique

- Un épisode sous la Terreur
- Une ténébreuse affaire
- Z. Marcas

- L'Envers de l'histoire contemporaine

Scènes de la vie militaire

- Les Chouans, 1829
- Une passion dans le désert

Scènes de la vie de campagne

- Le Médecin de campagne, 1833
- Le Curé de village, 1841
- Le Lys dans la vallée, 1836

Études philosophiques

- La Peau de chagrin, 1830, 1834, 1837, Furne : 1846
- Jésus-Christ en Flandres
- Melmoth réconcilié, suite de Melmoth, l'homme errant, roman gothique de Charles Robert Maturin
- Le Chef-d'œuvre inconnu, 1831, 1837, (Furne : 1846)
- La Recherche de l'absolu, 1834, 1839, 1845
- Massimilla Doni
- Gambara
- Les Proscrits, 1831
- Louis Lambert
- Séraphîta
- L'Enfant maudit
- Les Marana
- Adieu !, 1830

- Le Réquisitionnaire
- El Verdugo
- Un drame au bord de la mer, 1834, 1835, 1843, 1846
- L'Auberge rouge
- L'Élixir de longue vie, 1831, 1834, 1846
- Maître Cornélius, 1832, 1836, 1846
- Sur Catherine de Médicis, 1836-1844

Études analytiques

- Physiologie du mariage, 1829 (Levasseur), 1846, (Furne)
- Petites misères de la vie conjugale
- Pathologie de la vie sociale comprenant

1. Traité de la vie élégante
2. Théorie de la démarche
3. Traité des excitants modernes

Ébauches rattachées à la Comédie humaine:

Article détaillé : Ébauches rattachées à la Comédie humaine.

Les ébauches rattachées à la Comédie humaine sont des contes, nouvelles, fragments d'histoire ou des essais qui permettent de reconstituer le parcours littéraire d'un auteur prolifique et d'en éclairer les zones d'ombre. En cela, elles ont une valeur historique importante, et parfois, une valeur littéraire inattendue. Mais c'est surtout par ce qu'elles nous apprennent de Balzac et de sa manière d'écrire qu'elles sont précieuses. L'ensemble de ces manuscrits éparpillés à la mort de l'auteur ont pu être réunis grâce au patient travail de collectionneur du vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul, et après lui aux « archéologues littéraires » qui ont travaillé à remettre en ordre et à interpréter le sens de ces textes en cherchant ce qui les rattachaient à la Comédie

humaine. Ils ont d'abord été rassemblés en 1937 par Marcel Bouteron (huit textes), puis Roger Pierrot en 1959 (dix textes), Maurice Bardèche. Beaucoup de ces textes étaient restés inédits du vivant de l'auteur, d'autres avaient été publiés. En 1950, lors du centenaire de la mort de Balzac, deux textes furent édités séparément : la Femme auteur et Mademoiselle du Vissard. Et de nouveau la Femme auteur et d'autres fragments de la Comédie humaine. L'ensemble étant publié dans un tome complémentaire de la Pleiade. Pratiquement toutes les ébauches mises à jour ont été successivement publiées par Maurice Bardèche dans les Œuvres complètes de Balzac, puis en 1968 par Roger Pierrot et J. A. Ducourneau, en respectant les divisions de la Comédie humaine que Balzac avait donné aux vingt-cinq textes et que La Pléiade a également respectées.

Publiés après la mort de l'écrivain

- Les Paysans (inachevé)
- Le Député d'Arcis (inachevé), terminé et publié en 1854 par Charles Rabou, selon la promesse qu'il avait faite à Balzac peu avant sa mort. Le texte se compose de trois parties :
    1. L'Élection 1847
    2. Le Comte de Sallenauve (inachevé), terminé et publié par Charles Rabou en 1856
    3. La Famille Beauvisage, 1854-1855
- Les Petits bourgeois de Paris (inachevé), terminé et publié par Charles Rabou en 1856-1854

Divers

- La Comédie du diable, 1831
- Les Cent contes drolatiques, 1832 - 1837.
    - La Belle Impéria, (conte satirique).
    - Le Péché véniel, (idem).

- La Chière nuictée d'amour, (idem)

- Contes bruns, 1832 en participation avec Philarète Chasles et Charles Rabou
- Peines de cœur d'une chatte anglaise et autres Scènes de la vie privée et publique des animaux - Études de mœurs. 1844 et 1845. Éditions Hetzel.
- Voyage d'un moineau de Paris à la recherche du meilleur gouvernement (signé George Sand mais écrit par Balzac).
- Les Amours de deux bêtes (Balzac).
- Guide-âne à l'usage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs, (Balzac)
- Voyage d'un lion d'Afrique à Paris
- Discours de la girafe au chef des six Osages prononcé le jour de leur visite au jardin du Roi, traduit de l'arabe par l'interprète de la girafe
- Essai sur l'argot, 1844 inséré dans la quatrième partie de Splendeurs et misères des courtisanes.
- Voyage de Paris à Java, 1832.
- La Chine et les chinois, 1842.

Œuvres de jeunesse

- Sténie, 1819
- Falthurne, 1822
- Clotilde de Lusignan, 1823
- Annette et le criminel, 1824
- Le Vicaire des Ardennes, 1823

- le Centenaire ou les Deux Beringheld,1824
- L'Héritière de Birague , 1822
- Wann-Chlore, 1825

Postérité de l'auteur et de son œuvre:

Tombe d'Honoré de Balzac au cimetière du Père-Lachaise. Sculpture de David d'Angers.

Après l'acharnement contre Balzac de la presse, de la critique, et d'universitaires qui poursuivront leur dénigrement après la mort de l'auteur, (Émile Faguet par exemple), La Comédie humaine est saluée comme un chef-d'œuvre par les plus grandes plumes. Dans les premiers à prendre la défense de Balzac, on compte Jules Barbey d'Aurevilly qui écrit en 1857 dans Le Pays : « Pour tout dire en un mot, il restera prouvé qu'en hachant n'importe où, une page de Balzac, en tronquant cet ensemble merveilleux d'une page, on aura, avec des teintes nouvelles et l'originalité la plus profonde, quelque chose comme les Caractères de La Bruyère, les Maximes de La Rochefoucauld, les Pensées de Vauvenargues et de Joubert, et les Aphorismes de Bacon. »

Hippolyte Taine publie en 1865 une étude intuitive de La Comédie humaine, ainsi que plusieurs articles élogieux dans Le Journal des débats (février et mars 1858), et dès 1858 Balzac : sa vie, son œuvre, qui sera réédité en 1865 et 1901, texte auquel Zola se réfèrera souvent, tout en prétendant le contester. Il déclare dans L'Événement qu'il est « l'humble disciple de Monsieur Taine ».

Émile Zola, dès 1866, commence la publication de ses critiques intitulées Mes Haines où il fait l'éloge de La Comédie humaine. Le 29 mai 1867, à Antony Valabrègue il écrit : « Avez-vous lu tout Balzac ? Quel homme ! Je le relis en ce moment. Il écrase tout le siècle. Victor Hugo et les autres, pour moi, s'effacent devant lui. » Quant à La Comédie humaine, il la définit ainsi : « L'épopée moderne, créée en France, a pour titre la Comédie humaine et pour auteur Balzac. » Et encore : « Balzac est à nous, Balzac, le royaliste, le catholique a travaillé pour la république, pour les sociétés et les religions libres de l'avenir. »

Roland Barthes compte aussi parmi les critiques enthousiastes de Balzac : « Balzac, c'est le roman fait homme, c'est le roman tendu jusqu'à l'extrême de son possible. C'est en quelque sorte le roman définitif. »

Félicien Marceau voit même une étrange similitude phonétique entre En attendant Godot de Samuel Beckett et Le Faiseur de Balzac : « Godeau !… Mais Godeau est un mythe !… Une fable !… Godeau, c'est un fantôme… Vous avez vu Godeau ?… Allons voir Godeau ! (Balzac, Le Faiseur) ». Félicien Marceau de conclure : « … qui dira le mystérieux pouvoir des syllabes qui, à plus de deux cents ans de distance, fait écrire à Samuel Beckett : En attendant Godot, et à Balzac sa pièce Le Faiseur, où, pendant cinq actes, on ne fait qu'attendre Godeau ? ».

« Qu'on le veuille ou non, Balzac est le plus grand des romanciers français »

— Michel Lichtlé, 11 septembre 2008

Article détaillé : Balzac face aux écrivains de son siècle.

Balzac avait peu d'ennemis parmi les grandes plumes de son époque, même si d'inévitables chamailleries éclataient parfois. Ses seuls véritables ennemis étaient ceux que Boris Vian désignera comme des « pisse-copie », à savoir les critiques littéraires hargneux et impuissants tels Sainte-Beuve auquel Michel Polac attribue « la petite aigreur de l'écrivain raté qui le rend plus proche d'un critique de la NRF des années 20-40, que de ses contemporains » et qu'Angelo Rinaldi attaque avec humour dans l'Express du 16 décembre 1988.

Quai des Grands Augustins, où Honoré de Balzac a situé Le Chef-d'œuvre inconnu et où Picasso installe plus tard son atelier.

De nombreux peintres, caricaturistes ou illustrateurs ont enrichi les œuvres d'Honoré de Balzac depuis leur parution, dans des éditions multiples.

- Henri Monnier : le Curé de Tours

- Grandville et Paul Gavarni : Peines de cœur d'une chatte anglaise et Autres scènes de la vie privée et publique des animaux, éd. Hetzel en 1844 et 1845

- Célestin Nanteuil contribue huit dessins dans l'édition Furne de La Comédie humaine.

- Charles Huard : la Cousine Bette pour l'édition 1910

- Honoré Daumier : dessin pour Ferragus, Le Père Goriot et liste des illustrateurs de Balzac

- Louis Édouard Fournier : illustrations du Lys dans la vallée

- Édouard Toudouze : une dizaine de romans ou nouvelles

- Gustave Doré : 425 dessins pour les Cent contes drolatiques

- Daniel Hernandez, peintre péruvien : illustrations pour Le Curé de village, Illusions perdues, Le Médecin de campagne.

- Albert Robida : illustrations pour les Cent contes drolatiques

- Oreste Cortazzo : dessins pour La Rabouilleuse, Le Député d'Arcis, Petites misères de la vie conjugale, Peines de cœur d'une chatte anglaise

- Pablo Picasso : Picasso et le Chef-d'œuvre inconnu. Ambroise Vollard proposa en 1921 à Picasso d'illustrer le Chef-d'œuvre inconnu de Balzac. L'histoire met en scène un vieux peintre de génie (Frenhofer) auquel Picasso, fasciné par le texte, s'identifia d'autant plus aisément que l'atelier de Frenhofer se situait rue des Grand Augustins. Peu de temps après la proposition de Vollard, Picasso allait louer lui-même un atelier au numéro 7 de cette même rue où il peindrait son chef-d'œuvre : Guernica.

- Pierre Alechinsky : le Traité des excitants modernes, 1989. Le livre, accompagné d'une postface de Michel Butor est publié par Yves Rivière.

- Pol Bury : La deuxième partie de Pathologie de la vie sociale, Théorie de la démarche, livre illustré en 1990

Portraits de l'auteur

Balzac par David d'Angers.

- Portrait de Balzac par Louis Boulanger, 1829
- Portrait de Balzac (vers 1825) attribué à Achille Devéria
- Portrait et médaillon par David d'Angers
- Daguerréotype par Louis-Auguste Bisson
- Portrait de Balzac lithographie par Pablo Picasso

Sculptures.

Des sculptures de Balzac ont été réalisées par Jean-Pierre Dantan, Auguste Rodin, Francesco Putinati, David d'Angers (buste de Balzac), Alexandre Falguière, statue de Balzac aujourd'hui avenue de Friedland à Paris, et d'autres artistes .

Vers la fin du XIXe siècle la Société des gens de lettres passe commande d'une statue de Balzac à Henri Chapu qui meurt en juillet 1891, ne laissant qu'esquisses et ébauches du monument. Émile Zola obtient alors que la commande soit confiée à Auguste Rodin le 14 août 1891.

Les Bourgeois de Calais du palais de Westminster de Londres d'Auguste Rodin.

Rodin, ne connaissant pas Balzac, se livre à de nombreuses recherches. Il s'immerge dans la Comédie humaine, consulte archives et collections, produit des têtes des bustes, des nus. Jusqu'au moment où jaillit l'idée finale en observant l'une des figures de ses Bourgeois de Calais. Il s'ensuivra une polémique violente lors de la première présentation de l'œuvre qui fait scandale.

Malgré les articles élogieux d'Émile Zola le sculpteur est en bute aux pires insultes. La Société des gens de lettres désavoue Rodin et commande à Alexandre Falguière un « Balzac sans heurts ».

Rodin emporte l'œuvre dans sa villa de Meudon et c'est là, que, quelques années plus tard, un jeune photographe allemand, en découvrira la beauté, assurant les débuts de sa postérité. Ce n'est qu'en 1939 qu'un tirage en bronze fut érigé à Paris, boulevard Raspail. Rodin écrivait en 1908 : « Si la vérité doit mourir, mon Balzac sera mis en pièces par les générations à venir. Si la vérité est impérissable, je vous prédis que ma statue fera du chemin. Cette œuvre dont on a ri, qu'on a pris soin de bafouer parce qu'on ne pouvait la détruire, c'est la résultante de toute ma vie, le pivot même de mon esthétique. Du jour où je l'eus conçue, je fus un autre homme. »

On peut trouver d'autres sculptures monumentales de Balzac au XIXe siècle celle de David d'Angers pour la tombe de l'écrivain au cimetière du Père-Lachaise et au XXe siècle, celle que le sculpteur russe Zourab Tsereteli a offert à la ville d'Agde.

Balzac s'est lui-même passionnément intéressé à la sculpture en lui consacrant une nouvelle : Sarrasine où il montre ce qu'il y a de dangereux, (voire de mortel), dans cet art qui recrée l'être humain : « Contournable, pénétrable, en un mot profonde la statue appelle la visite, l'exploration, la pénétration; elle implique idéalement la plénitude et la vérité de l'intérieur (…) ; la statue parfaite selon Sarrasine, eût été une enveloppe sous laquelle se fût tenue une femme réelle (à supposer qu'elle-même fût une chef-d'œuvre) dont l'essence de réalité aurait vérifié et garanti la peau de marbre qui lui aurait été appliquée. »

Balzac et le daguerréotype:

Article détaillé : Balzac et le daguerréotype.

L'apparition du daguerréotype touche à une question centrale des préoccupations artistiques : comment reproduire le réel au plus près ? La photographie, en réussissant à restituer l'identique, remet en cause le principe même des arts visuels, d'où le désarroi de certains peintres devant cette technique. En ce qui concerne la littérature, la

possibilité de reproduire le réel à l'identique ne peut qu'attirer l'attention, mais aussi inquiéter, celui qui se vantait de faire « concurrence à l'état-civil ». Mais si Balzac éprouve quelques craintes au sujet du daguerréotype, elles seront vites dissipées par son enthousiasme pour cette invention nouvellequ'il manifeste dans une lettre à Mme Hanska, et par son admiration pour Jacques Daguerre qu'il cite plusieurs fois dans la Comédie humaine, allant jusqu'à utiliser le mot « daguerréotyper » comme un verbe usuel.

Balzac n'est d'ailleurs pas le seul à attribuer des pouvoirs extraordinaires au daguerréotype. Théophile Gautier, adepte comme lui de sciences occultes, et Gérard de Nerval, prêteront à l'invention de Niépce et Daguerre des vertus magiques et des rapports avec l'âme.

Films fondés sur l'œuvre de Balzac:

Article détaillé : Films basés sur l'œuvre d'Honoré de Balzac.

Balzac n'a cessé d'être adapté à l'écran (télévision et cinéma) depuis le début du XXe siècle. Anne-Marie Baron lui reconnaît d'ailleurs un certain talent de metteur en scène dans sa façon minutieuse de planter les décors, de décrire les costumes, et d'agencer les dialogues.

Adaptations musicales:

Opéra Garnier : Le grand foyer.

- La Grande Bretèche, 1911- 1912. Opéra (d'après Honoré de Balzac, par Albert Dupuis, édité en 1913 chez Eschig, Paris.
- La Belle Impéria, 1927 par Franco Alfano sous le titreMadonna Imperia, livret d'Arturo Rossato d'après un conte drolatique, opéra en 1 acte.
- Massimilla Doni, opéra en 4 actes (6 scènes), d'Othmar Schoeck texte d'Armin Rüeger selon la nouvelle du même nom d'Honoré de Balzac (première représentation : 2 mars 1937, Staatsoper Dresden.

- La Peau de chagrin, drame lyrique en quatre actes de Charles-Gaston Levadé, 1869-1948, livret de Pierre Decourcelle et Michel Carré.

- La Peau de chagrin, (Die tödlichen Wünsche), Opéra de Giselher Klebe, 1959-1962.

- La Chatte anglaise, livret de l'opéra, en deux actes, tiré de la nouvelle de Balzac : Peines de cœur d'une chatte anglaise, musique de Hans Werner Henze. création mondiale au Festival de Schwetzingen en 1983, Coproduction avec l'Opéra de Lyon en 1984.

- Gambara, théâtre musical d'Antoine Duhamel, livret de Robert Pansard-Bresson, 1978,

Balzac et ses contrefacteurs

Balzac est l'auteur du XIXe siècle qui a été le plus contrefait en Belgique, et c'est seulement après sa mort, en 1853, que fut signée entre la France et la Belgique une convention bilatérale garantissant réciproquement les droits des auteurs sur la protection de leurs œuvres.

D'après Robert Paul, (créateur du Musée du Livre belge), la contrefaçon était née de l'absence de toute entente internationale pour la protection des œuvres de l'esprit. L'industrie qui en découlait et qui se développait en Hollande dès XVIIe siècle consistait à reproduire et à lancer sur le marché européen des ouvrages récemment publiés à Paris. Comme le contrefacteur belge ne rémunérait pas les auteurs, il pouvait facilement concurrencer l'éditeur parisien. Si la France lui demeurait fermée, il était libre d'inonder la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et même la Russie. En 1836, trois contrefacteurs bruxellois, Wahlen, Hauman et Méline ont des dépôts en Allemagne et en Italie, à Kehl et jusqu'en Algérie. Éditeurs et écrivains français protestent. Dès 1834, Honoré de Balzac a pris la tête du mouvement avec sa célèbre Lettre aux écrivains français du XIXe siècle. D'autres auteurs le suivront, jusqu'à ce qu'une convention franco-belge de 1853 vienne mettre un terme à cette

pratique. Actuellement, on peut encore trouver ces contrefaçons dans des librairies ou sur des sites de livres anciens de vente par correspondance :

- Physiologie du mariage, chez Meline, à Bruxelles, en 1834.
- Les Chouans, 1835 chez Hauman à Bruxelles (sous le titre Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800). Une autre chez Méline en 1837.
- Le Père Goriot histoire parisienne par Honoré de Balzac. Bruxelles, Meline, Cams et Compagnie, 1837. Imprimée deux ans après l'édition originale.
- La Peau de chagrin Bruxelles, Louis Hauman, 1831, paru à la date de l'édition originale
- Le Lys dans la vallée.
- Les Employés ou La Femme supérieure paraît en juillet 1837, en quinze feuilletons quotidiens. Et la même année, trois contrefaçons.
- Un début dans la vie. 1842. Sous le titre le Danger des mystifications . Plus trois contrefaçons la même année.
- La dernière incarnation de Vautrin, 1847. Bruxelles, Lebègue et Sacré fils. La contrefaçon paraît un an avant l'édition française
- Illusions perdues, Un grand homme de province à Paris. 1839, parue la même année que l'édition originale de Paris
- Nouvelles scènes de la vie privée. Bruxelles, Méline, 1832, contenant : le Conseil, la Bourse, le Devoir d'une femme, les Célibataires, le Rendez-vous, La Femme de trente ans, le Doigt de Dieu, les Deux rencontres, L**'Expiation:**

L'affaire Octave Mirbeau

Voir le détail de « L'affaire Octave Mirbeau » sur la page de Ewelina Hańska.

Octave Mirbeau, écrivain et journaliste français, publia dansla 628-E8 trois chapitres intitulés : La Mort de Balzac qui firent scandale par les attaques portées contre Ewelina Hańska.

L'affaire Radziwill

La princesse Catherine Radziwill, née Rzewuska le 30 mars 1858 à Saint-Pétersbourg, épouse d'un prince prussien Guillaume Radziwill, était la fille du frère cadet de Madame Hanska, le comte Adam Rzewuski. Après avoir quitté son mari en 1899 pour une vie aventureuse qui la conduisit successivement en Angleterre, puis en Afrique du Sud où elle imita la signature de Cecil Rhodes, fondateur de la compagnie de diamants De Beers, elle se réfugia aux États-Unis.

Se réclamant de ses origines et de sa parenté avec Madame Hanska, donc avec Balzac, elle monnaye des lettres de Mme Hanska fabriquées de toute pièce, dont les originaux lui auraient été inaccessibles à cause de l'arrivée au pouvoir des Soviets: Dix-sept lettres de Mme Hanska à son frère cadet, dans lesquelles la comtesse faisait des confidences très précises sur Balzac. Elle se présente comme ayant passé son enfance sous le toit de Madame de Balzac, ce qui est impossible compte tenu de sa date de naissance (1858).

La supercherie est éventée en 1926 à Paris, à la parution chez Plon de la thèse de doctorat d'une jeune Américaine, Juanita Helm Floyd : les Femmes dans la vie de Balzac. Le texte, préfacé et annoté par Catherine Radziwill comporte en appendice les dix sept lettres fabriquées. En outre la princesse publie un article où elle prétend avoir retrouvé les lettres que Mme Hanska avait demandé à Balzac de brûler.

Très vite la Revue politique et littéraire, plus connue sous le nom de Revue Bleue, trouve cette correspondance suspecte et Sophie de Korwin-Piotrowska, qui connaissait bien la famille Rzewuski, fait savoir que Mme Hanska n'avait aucune relation avec son frère cadet et qu'elle n'aurait eu aucune raison de lui parler d'unlittérateur français qu'il désapprouvait.

Enfin on découvre dans le Gotha que la dernière adresse de la princesse Radziwill était en 1929 à Leningrad : 63, Ligowka ; et qu'elle n'était donc pas victime des Soviets comme elle l'avait affirmé pour être mieux accueillie en Amérique.

Les voyages de Balzac

Balzac a beaucoup voyagé : Ukraine, Russie, Prusse Autriche, Italie. Le 13 octobre 1846, il assiste au mariage d'Anna Hańska, fille d'Ewelina Hańska, à Wiesbaden. Mais bien peu de lieux, en dehors de Paris et de la province française, seront une source d'inspiration pour lui. Seule l'Italie lui inspire une passion qu'il exprime dans de très nombreux écrits, notamment les contes et nouvelles philosophiques. En Russie, c'est plutôt Balzac qui laissera ses traces en inspirant Dostoïevski.

L'Italie

L'Arsenal de Venise. La Fenice à Venise. Salle d'origine en 1837.

Il aime l'Italie, cette « mère de tous les arts », pour sa beauté naturelle, pour la générosité de ses habitants, pour la simplicité et l'élégance de son aristocratie, qu'il considère comme « la première d'Europe », pour le génie de ses musiciens (Rossini). Envoyé en 1836 à Turin par ses amis Guidoboni-Visconti, il découvre cette même année Milan où il est l'hôte du prince Porcia auquel il enverra en juin 1837 le manuscrit de Massimilla Doni, puis l'année suivante Venise, pays des merveilles. Balzac ne tarit pas d'éloges sur ces splendeurs, et il place Lord Byron dans la catégorie des « hypocrites qui plaignent la décadence de Venise ».

Honoré de Balzac est au contraire ébloui par la créativité italienne perçue via le Mosé et le Barbier de Séville de Rossini, qu'il rencontre à Bologne, et auquel il consacre deux nouvelles jumelles : Massimilla Doni et Gambara. Il est également ébloui par les beautés de Florence, de Gênes, de Rome, par ses peintres, sculpteurs, architectes qui servent partiellement de cadre à Sarrasine et Facino Cane. S'il a été enthousiasmé par la Chartreuse de Parme, c'est aussi parce que le roman de Stendhal offre des statues

italiennes comparables à celles des jardins des grandes villas. Un engouement que l'Italie lui rend bien puisqu'il y est accueilli à bras ouverts.

Même ses désastreux investissements dans les mines argentifères de Sardaigne ne le dégoûteront pas de ce pays.

La Russie

Forteresse Pierre et Paul, Saint-Pétersbourg

C'est au contraire avec un peu de méfiance qu'on le voit arriver à Saint-Pétersbourg en 1843 pour aider Madame Hanska dans une affaire de succession. Sa réputation d'endetté l'a précédé. À Paris déjà, lorsqu'il demande un visa, le secrétaire d'ambassade Victor de Balabine suppose qu'il va en Russie parce qu'il n'a pas le sou, et le chargé d'affaires russes à Paris propose à son gouvernement {{citation|d'aller au-devant des besoins d'argent de Monsieur de Balzac et de mettre à profit la plume de cet auteur, qui garde encore une certaine popularité ici, … pour écrire une réfutation du livre calomniateur de Monsieur de Custine. ».

Ce en quoi il se trompe. Balzac ne réfutera pas Astolphe de Custine, non plus qu'il cherchera des subsides à Saint-Petersbourg. Il n'est venu que pour voir madame Hanska. Balzac est déjà très aimé et très lu en Russie. Le public le considère comme l'écrivain qui a « le mieux compris les sentiments des femmes ». Parmi ses admirateurs : un jeune homme qui se flatte d'avoir lu tout Balzac dès l'âge de seize ans et qui fait ses premiers pas en littérature en traduisant, en 1841, Eugénie Grandet : Fedor Dostoievski à qui ce roman va inspirer Les Pauvres gens.



Jules Verne

Jules Verne, né le 8 février 1828 à Nantes en France et mort le 24 mars 1905 à Amiens en France, est un écrivain français dont une grande partie des œuvres sont consacrées à des romans d'aventures et de science-fiction (ou d'anticipation).

En 1863 paraît chez l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) son premier roman Cinq semaines en ballon qui connaît un immense succès, au-delà des frontières françaises. Lié à l'éditeur par un contrat de vingt ans, Jules Verne travaillera en fait pendant quarante ans à ses Voyages extraordinaires qui compteront 68 volumes et paraîtront pour une partie d'entre eux dans le Magasin d'éducation et de récréation destiné à la jeunesse. Richement documentés, les romans de Jules Verne se situent aussi bien dans le présent technologique de la deuxième moitié du XIXe siècle (Les Enfants du capitaine Grant (1868), Le Tour du monde en quatre-vingts jours (1873), Michel Strogoff (1876), L'Étoile du sud (1884), etc.) que dans un monde imaginaire (De la Terre à la Lune (1865), Vingt mille lieues sous les mers (1870), Robur le conquérant (1886), etc.).

Jules Verne naît au 4 de la rue Olivier de Clisson dans le quartier de l'île Feydeau. C'est le fils de Pierre Verne, avoué, originaire de Provins, et de Sophie Allote de la Fuÿe, issue d'une famille nantaise de navigateurs et d'armateurs, d'ascendance écossaiseN 1. Jules est l'aîné d'une famille de cinq enfants, comprenant son frère Paul (1829-1897) et ses trois sœurs : Anna, née en 1836, Mathilde, née en 1839, et Marie, née en 1842. En 1829, les Verne s'installent au 2 quai Jean Bart où naissent Paul, Anna et Mathilde. En 1840, nouveau déménagement dans un immeuble imposant de la rue Jean-Jacques Rousseau, proche du port, où naît Marie.

En 1834, à l'âge de six ans, il est mis en pension dans une école tenue par une certaine Mme Sambin. L'année suivante, il entre avec son frère au Collège Saint-Stanislas, un établissement religieux conforme à l'esprit très catholique de son père (d'une façon générale, le Lycée royal n'a pas bonne réputation dans la bourgeoisie nantaise). On y trouve quelques traces de ses premiers succès scolaires, dont voici le palmarès :

en septième : 1er accessit de mémoire, 2e accessit de géographie ;

en sixième : 1er accessit de thème grec, 2e accessit de version grecque, 3e accessit de géographie ;

en cinquième : 1er accessit de version latine.

De plus, plusieurs accessits de musique vocale montrent son goût pour cette matière, goût qu'il conservera toute sa vie.

En 1840, Jules Verne entre au Petit Séminaire de Saint-Donatien, où il accomplit la quatrième, la troisième et la seconde. Son frère le suit, en pension comme lui. Dans son roman inachevé, Un prêtre en 18392, Jules Verne a décrit ce petit séminaire de façon peu élogieuse.

La même année, Pierre Verne achète à Chantenay une villa4 pour les vacances . Toute la famille aime à se retrouver dans cette maison de campagne. Les vacances de Jules se passent également à Brains, dans la propriété de son oncle Prudent Allotte, La Guerche. Prudent Allotte est un ancien armateur célibataire, qui a fait le tour du monde et est revenu s'installer au pays natal en 1827/1828. Il est maire de Brains de 1828 à 1837. Le jeune garçon aime à faire d'interminables parties de jeu de l'Oie avec le vieux bourlingueur.

La légende affirme qu'en 1839, à l'âge de 11 ans, le petit Jules se serait embarqué sur un long courrier à destination des Indes, en qualité de mousse. Son père l'aurait récupéré in extremis à Paimbœuf. Jules Verne aurait avoué être parti pour rapporter un collier de corail à sa cousine, Caroline Tronson, dont il était amoureux. Rudement tancé par son père, il aurait promis de ne plus voyager qu'en rêve. Ce n'est probablement qu'une légende enjolivée par l'imagination familialeN 6 car, dans ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse, il raconte qu'il est monté à bord d'un voilier, l'a exploré, a tourné le gouvernail, etc., ce en l'absence d'un gardien, ce qui lui vaudra la réprobation du capitaine.

De 1844 à 1846, Jules et Paul entrent au lycée Royal (actuellement lycée Clemenceau). Jules Verne fréquente en compagnie de ses camarades le Cercle des externes du Collège Royal qui se tient dans la librairie du Père Bodin, Place du Pilori. Après avoir terminé les classes de rhétorique et philosophie, il passe les épreuves du baccalauréat à Rennes et reçoit la mention « assez bien », le 29 juillet 18465.

En 1847, Jules Verne est envoyé à Paris par son père, prioritairement pour suivre ses études, mais aussi peut-être afin de l'éloigner de Nantes. En effet, Caroline Tronson (1826-1902), la cousine de Jules, dont il est épris, doit se marier le 27 avril de la même année avec Émile Dezaunay, un homme de quarante ans. Jules Verne en ressentira une amertume profonde au point d'écrire à sa mère, six ans plus tard, lorsque cette dernière lui demande de les accueillir à Paris : « Je serai aussi aimable que le comporte mon caractère biscornu, avec les nommés Dezaunay ; enfin sa femme va donc entrevoir Paris ; il paraît qu'elle est un peu moins enceinte que d'habitude, puisqu'elle se permet cette excursion antigestative ». Caroline Tronson, après son mariage avec Dezaunay, eut cinq enfants.

Après un court séjour à Paris, où il passe ses examens de première année de droit, il revient à Nantes pour préparer avec l'aide de son père la deuxième année. C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de Rose Herminie Arnaud Grossetière, née en 1827, pour laquelle il va éprouver une violente passion. Son premier cahier de poésie contient de nombreuses allusions à la jeune femme, notamment Acrostiche ou La Fille de l'air. L'amour de Jules semble avoir été partagé un moment, mais l'idylle est rompue. Les parents d'Herminie voient d'un mauvais œil leur fille se marier à un jeune étudiant, dont l'avenir n'est pas encore assuré. Ils la destinent à Armand Terrien de la Haye, un riche propriétaire de dix ans son aîné. Le mariage aura lieu le 19 juillet 18488. Jules Verne est fou de rage. Il écrit de Paris à sa mère une lettre hallucinante, sans doute composée dans un état de semi ébriété. Sous couvert d'un songe, il crie sa douleur du mariage d'Herminie en un récit vengeance de noces maudites : « La mariée était vêtue de blanc, gracieux symbole de l'âme candide de son fiancé ; le marié était vêtu de noir, allusion mystique à la couleur de l'âme de sa fiancée ! » ou « La fiancée était froide, et comme une étrange idée d'anciens (sic) amours passait en elle »9. Cet amour avorté va marquer à jamais l'auteur et son œuvre, dans laquelle on trouvera un nombre important de jeunes filles mariées contre leur gré (Gérande dans Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme, Sava dans Mathias Sandorf, Ellen dans Une ville flottante, etc.) au point que Christian Chelebourg peut parler à juste titre de « complexe d'Herminie » dans les Voyages extraordinaires10. Jules Verne gardera également toujours rancune à sa ville

natale et à la société nantaise, qu'il pourfendra dans certaines poésies, notamment La Sixième ville de France et Madame C…, une violente diatribe visant sans doute une des commères de la ville.

Étudiant à Paris

En juillet 1848, Jules Verne quitte définitivement Nantes pour Paris. Son père l'envoie poursuivre ses études de droit, en espérant qu'il lui succède un jour. Dans ses bagages, le jeune homme emporte un roman inachevé, Un prêtre en 1839N 8, des pièces de théâtre dont deux tragédies en vers Alexandre VI et La Conspiration des poudres et ses poèmes. Alors qu'en 1847, il avait été accueilli par sa tante Charuel au no 2 de la rue Thérèse, près de la butte Saint-Roch, en 1848, il obtient de son père de

pouvoir louer un appartement meublé, qu'il partage avec Édouard Bonamy, un autre étudiant originaire de Nantes, dans un immeuble situé au 24 rue de l'Ancienne Comédie, donnant sur la Place de l'Odéon.

Jules Verne arrive à Paris dans une période révolutionnaire. En février, le roi Louis-Philippe a été renversé et s'est enfui ; le 24 février, a été établi le gouvernement provisoire de la Deuxième République. Mais les manifestations se succèdent et le climat social est tendu. En juin, les barricades se dressent de nouveau dans Paris ; le gouvernement envoie le général Cavaignac écraser l'insurrection. Fin juin, quand le futur écrivain débarque dans la capitale, Cavaignac vient de former un gouvernement qui durera jusqu'à la fin de l'année. Verne écrit à ses parents : « Je vois que vous avez toujours des craintes en province ; vous avez beaucoup plus peur que nous n'avons à Paris... J'ai parcouru les divers points de l'émeute, rues St-Jacques, St-Martin, St-Antoine, le petit pont, la belle Jardinière ; j'ai vu les maisons criblées de balles et trouées de boulets. Dans la longueur de ces rues, on peut suivre la trace des boulets qui brisaient et écorniflaient balcons, enseignes, corniches sur leur passage ; c'est un spectacle affreux, et qui néanmoins rend encore plus incompréhensibles ces assauts dans les rues ».

Le 3 août, Jules Verne passe avec succès son examen pour la deuxième année de droit. Lorsqu'Édouard Bonamy quitte Paris pour retourner à Nantes vers la fin de l'année, il obtient une chambre pour lui seul, dans la même maison. Il joue de ses

relations pour fréquenter le grand monde. Son oncle ChateaubourgN 9 l'introduit dans les salons littéraires. Il fréquente celui de Mme de Barrère, amie de sa mère, et de Mme Mariani. Tout en continuant ses études, il se passionne pour le théâtre et écrit de nombreuses pièces qui resteront pour la plupart inédites jusqu'en 2005. Il dévore les drames de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Vigny, les comédies d'Alfred de Musset13, mais il avoue une préférence pour deux classiques : Molière et Shakespeare.

L'influence la plus forte à cette époque pour le jeune écrivain est celle de Victor Hugo. Verne raconte à Robert H. Sherard : « J'étais au plus haut point sous l'influence de Victor Hugo, très passionné par la lecture et la relecture de ses œuvres. À l'époque, je pouvais réciter par cœur des pages entières de Notre-Dame de Paris, mais c'étaient ses pièces de théâtres qui m'ont le plus influencé, et c'est sous cette influence qu'à l'âge de dix-sept ans, j'ai écrit un certain nombre de tragédies et de comédies, sans compter les romans ».

Durant cette période, les lettres de Jules Verne à ses parents concernent surtout ses dépenses et l'argent dont il a besoin. Cependant, au mois de mars 1849, un autre évènement inquiète le jeune étudiant : « Ma chère maman, le choléra est donc définitivement à Paris, et je ne sais quelles terreurs de malade imaginaire me poursuivent continuellement ! Ce monstre s'est grossi pour moi de toutes les inventions les plus chimériques d'une imagination fort étendue à cet endroit-là ! ». Au même moment, Jules Verne doit se soumettre à la conscription, mais est épargné par le tirage au sort. Il écrit à son père :

« Tu as toujours l'air attristé au sujet de mon tirage au sort, et du peu d'inquiétude qu'il m'aurait causé ! Tu dois pourtant savoir, mon cher papa, quel cas je fais de l'art militaire, ces domestiques en grande ou petite livrée, dont l'asservissement, les habitudes, et les mots techniques qui les désignent les rabaissent au plus bas état de la servitude. Il faut parfois avoir fait abnégation complète de la dignité d'homme pour remplir de pareilles fonctions ; ces officiers et leur poste préposés à la garde de Napoléon, de Marrast, que sais-je ! - Quelle noble vie! Quels grands et généreux sentiments doivent éclore dans ces cœurs abrutis pour la plupart ! - Prétendent-ils se

relever par le courage, par la bravoure! mots en l'air que tout cela! Il n'y a ni courage, ni bravoure à se battre quand on ne peut pas faire autrement ? Et me cite-t-on un haut fait d'armes accompli dans des circonstances, chacun sait qu'il y en a les 19/20 à mettre sur le compte de l'emportement, la folie, l'ivresse du moment ! Ce ne sont plus des hommes qui agissent, ce sont des bêtes furieuses, excitées par la fougue de leurs instincts. Et en tout cas, vint-on me montrer le sang-froid le plus calme, la tranquillité la plus surprenante dans l'accomplissement de ces hauts faits que l'on paye d'une croix, je répondrai que l'on n'est généralement pas sur terre pour risquer sa vie ou arracher celle des autres, et qu'en fait de condition, j'en connais de plus honorables et de plus relevées.»

Ce violent pamphlet contre l'armée n'est pas seulement une réaction de jeunesse. Toute sa vie, Jules Verne professera des idées antimilitaristes, non seulement dans ses lettres, mais aussi dans ses romans où il expose son dégoût de la guerre, à commencer par le premier Voyage extraordinaire, lorsque le Victoria survole deux peuplades aux prises au cours d'un combat sanguinaire :

« - Ce sont de vilains bonshommes ! dit Joe. Après cela, s'ils avaient un uniforme, ils seraient comme tous les guerriers du monde.

... Fuyons au plus tôt ce spectacle repoussant ! Si les grands capitaines pouvaient dominer ainsi le théâtre de leurs exploits, ils finiraient peut-être par perdre le goût du sang et des conquêtes17! »

Afin de gagner un peu d'argent, le jeune étudiant donne des leçons, ce que Pierre Verne voit d'un mauvais œil, travaille chez un ami avocat, Paul Championnière. Dès cette époque, la santé de Jules Verne est déficiente. Pour n'avoir pas toujours mangé à sa faim, il souffre de maux de ventre et d'estomac. L'entéralgie vernienne provient peut-être de troubles gastriques héréditaires18, mais surtout d'une précoce boulimie, sans doute pathologique. En 1851, il connait sa première crise de paralysie faciale. Olivier Dumas précise ces attaques qui frapperont Verne quatre fois dans sa vie : « La paralysie faciale de Jules Verne n'est pas psychosomatique, mais due seulement à une inflammation de l'oreille moyenne dont l'œdème comprime le nerf facial correspondant. Le médiocre chauffage du logement de l'étudiant entraîne la fréquence de ses

refroidissements. L'explication de cette infirmité reste ignorée de l'écrivain ; il vit dans la permanente inquiétude d'un dérèglement nerveux, aboutissant à la folie ».

Entre-temps, Verne a réussi son examen de droit et peut devenir avocat, comme le souhaite son père. Il fonde, avec quelques amis, le dîner des « Onze-sans-femme ». À côté de Victor Massé, Léo Delibes, Auguste Lelarge, on trouve Fournier-Sarlovèze, Bazille, Bertall, Charles Béchenel. Il déménage et occupe une chambre garnie dans un hôtel proche de Notre-Dame de Lorette.

Débuts littéraires

Grâce à ses visites de salon, il est entré en contact avec Alexandre Dumas par l'intermédiaire d'un chiromancien célèbre de l'époque, le Chevalier d'Arpentigny. Il se lie d'amitié avec le fils de l'écrivain et lui propose le manuscrit d'une comédie intitulée Les Pailles rompues. Les deux hommes corrigent la pièce et Dumas fils obtient de son père qu'elle soit jouée au Théâtre-Historique. Nous sommes le 12 juin 1850. Jules Verne a vingt-deux ans20.

En 1851, il rencontre Pierre-Michel-François Chevalier dit Pitre-Chevalier (1812-1863). Celui-ci, breton et nantais comme Jules Verne, est rédacteur en chef de la revue Musée des familles. L'écrivain lui soumet une nouvelle Les Premiers Navires de la marine mexicaine21. Pitre-Chevalier accepte de la publier. La même année parait une seconde nouvelle, Un voyage en ballon, qui, en 1874, prendra comme titre Un drame dans les airs, chez Hetzel.

Pitre-Chevalier laisse Jules Verne libre de ses choix. La censure ne sévit pas au Musée des familles. L'écrivain peut y glisser des allusions grivoises qui n'offusquent pas le moins du monde l'éditeur. Il en sera tout autrement avec Pierre-Jules Hetzel. Il suffit de comparer les versions des nouvelles parues dans le Musée avec celles reprises pour les Voyages extraordinaires pour s'en convaincre.

Alexandre Dumas fils met Verne en relation avec les frères Seveste qui viennent de reprendre le Théâtre-Historique, après la faillite due aux prodigalités de Dumas père. La nouvelle salle devient le Théâtre-Lyrique. Jules Seveste, le nouveau directeur, engage Verne comme secrétaire. Un travail astreignant, car le jeune homme ne touche

pas de salaire. En revanche, il peut faire jouer ses pièces, la plupart écrites en collaboration avec Michel Carré.

En janvier 1852, il prend sa décision et refuse la charge d'avoué que son père lui propose. « [...] Je me bornerai à voir si je ferais bien de prendre ta charge, au point de vue moral, et matériel. [...] D'un autre côté, je commence à bien me connaître ; ces coups de tête contre lesquels tu cherches à me prémunir, je les ferais, tôt ou tard; j'en suis certain; la carrière qui me conviendrait le plus, ce serait celle que je poursuis; [...] si je ne puis parvenir, non par manque de talent, mais par défaut de patience, par découragement, eh bien, ce qui me conviendra le plus au monde, ce sera le barreau qui me ramènerait à Paris. [...] C'est parce que je sais ce que je suis, que je comprends ce que je serai un jour; comment donc me charger d'une étude que tu as faite si bonne, que ne pouvant gagner entre mes mains, elle ne pourrait qu'y dépérir. [...] ». Un an plus tôt, il avait écrit à sa mère : « [...] je puis faire un bon littérateur, et ne serais qu'un mauvais avocat, ne voyant dans toutes choses que le côté comique et la forme artistique, et ne prenant pas la réalité sérieuse des objets. [...] ».

Il fréquente la Bibliothèque nationale, se passionnant pour la science et ses découvertes les plus récentes, mais c'est surtout la géographie qui l'attire. Vers cette époque, Verne fait la connaissance d'un personnage étonnant, géographe illustre et infatigable voyageur, l'explorateur Jacques Arago, qui continue à parcourir le monde malgré sa cécitéN 13. Il publie même le récit de ses voyages autour du monde sous le titre Souvenirs d'un aveugle. Le jeune écrivain retrouve près de lui toutes les sensations de ses premières lectures. Jacques Arago lui ouvre des horizons et l'entraîne vers un genre nouveau de littérature, alors en pleine expansion, le récit de voyage.

En 1852, deux autres textes de Verne paraissent dans le Musée des familles : Martin Paz, une longue nouvelle et une comédie-proverbe en un acte, Les Châteaux en Californie, qui regorge de sous-entendus grivois.

En août 1853, il s'éloigne un moment de Paris pour se rendre à La Guerche où son oncle Prudent offre un grand repas afin de fêter le retour de Paul Verne, le frère de Jules, aspirant auxiliaire dans la marine. La même année, il quitte le quartier Notre-Dame de Lorette pour s'installer sur les Grands Boulevards, d'abord au 11, boulevard

Bonne-Nouvelle, puis au 18. Sur le même palier, s'est installé un jeune compositeur originaire de Nantes, Aristide Hignard. Les deux jeunes gens vont très vite sympathiser. Ils fréquentent le salon du musicien Talexy. Ils se lancent dans l'opérette, ou plutôt l'opéra-comique, au moment où Jacques Offenbach crée un véritable engouement pour ce genre de spectacle. Le 28 avril 1853 est représenté Le Colin-maillard au Théâtre-Lyrique. C'est une période où Jules Verne ne cesse d'écrire. Des nouvelles de cette époque, on peut citer Pierre-Jean et Le siège de Rome. Il travaille aussi sur Monna Lisa commencé dès 1851 et qu'il ne finira qu'en 1855.

Au cours de son séjour à Nantes, l'écrivain s'est amouraché de Laurence Janmar. Fin 1853, suite à une lettre de Pierre Verne, Jules Seveste donne un congé de deux mois à son secrétaire. En effet, Jules suit les conseils de sa mère, qui tient à le marier, et Sophie Verne a sans doute pensé à Laurence. En janvier 1854, le président Janvier de la Motte donne un grand bal travesti. Le jeune écrivain y retrouve celle qu'il convoite. Laurence Janmar, habillée en gitane, se plaint à son amie que son corset, trop riche en baleines, lui meurtrit les côtes. Verne, toujours à l'affût d'un bon mot, soupire alors : « Ah! que ne puis-je pêcher la baleine sur ces côtes ? »26. En fait, Laurence veut épouser Charles Duverger, mariage qui a lieu le 2 août 1854.

En juillet 1854, Jules Seveste meurt du choléra. Son successeur, Émile Perrin, tente de retenir Jules Verne, mais ce dernier tient à garder sa liberté. Perrin va jusqu'à lui proposer la direction du Théâtre-Lyrique. « J'ai refusé. Il m'a même offert de diriger le théâtre, moi seul, tout en restant directeur en nom, et ayant une part dans les bénéfices; j'ai refusé encore; je veux être libre et prouver ce que j'ai fait27 ». Dans le Musée, un nouveau texte de l'écrivain : Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme. C'est un conte fantastique profondément imprégné de l'influence d'Hoffmann. Zacharius, maître-horloger de Genève, a rendu ses horloges si régulières qu'elles sont devenues parfaites... Mais un jour, elles se dérèglent une à une. Pour la première fois dans l'œuvre de Jules Verne apparaît le thème du Temps, qui aura de nombreux dérivés, le plus célèbre étant celui que l'on retrouve dans Le Tour du monde en quatre-vingts jours.

Malgré son refus de devenir directeur du Théâtre-Lyrique, Verne y conserve son poste de secrétaire jusqu'à fin 1855, ce qui lui permet de représenter, le 6 juin de cette année, un second opéra-comique écrit sur une musique d'Hignard, Les Compagnons de la Marjolaine. Il écrit à son père : « J'étudie encore plus que je ne travaille; car j'aperçois des systèmes nouveaux, j'aspire avec ardeur au moment où j'aurai quitté ce Théâtre Lyrique qui m'assomme »28. Puis plus tard, à sa mère: « Cela ne m'empêche pas de travailler toute la journée chez moi, en ne sortant que dans les circonstances nécessaires. ». Dans cette même lettre, on notera l'endroit où l'écrivain parle de l'incendie de la ManutentionN 15 qui témoigne de l'esprit anarchiste de Jules Verne: « J'ai assisté au bel incendie de la Manutention; j'étais aussi près que possible et vis-à-vis ; c'est le plus magnifique spectacle que j'aie jamais vu; je regrette même qu'il n'ait pas brûlé deux ou trois bâtiments de plus ; c'est au gouvernement ; qu'est-ce que ça fait ? ».

C'est une période d'intense activité créatrice. Les pièces de théâtre s'accumulent. Il peaufine notamment l'une d'entre elles Les Heureux du jour, qui semble lui tenir particulièrement à cœur. Il écrit plusieurs nouvelles dont Le mariage de M. Anselme des Tilleuls et Un hivernage dans les glaces. Cette dernière parait en 1855 dans le Musée. De tous les manuscrits de Verne avant sa rencontre avec Hetzel, c'est celui qui se rapproche le plus des Voyages extraordinaires, véritable prélude aux Aventures du capitaine Hatteras. À cette époque, il est atteint d'une deuxième crise de paralysie faciale. Son ami et médecin Victor Marcé le soigne à l'aide de l'électricité. Il déménage et s'installe au cinquième étage d'un immeuble au 18, Boulevard Poissonnière.

Depuis que Jules Verne a fondé le dîner des Onze-sans-femme, plusieurs de ses membres se sont tout de même mariés. Influencé par eux, Jules Verne parle de mariage dans presque toutes les lettres à sa mère ; il lui demande de lui trouver une épouse, parfois sur le ton de la plaisanterie : « J'épouse la femme que tu me trouveras; j'épouse les yeux fermés, et la bourse ouverte; choisis, ma chère mère, c'est sérieux ! » ou « Trouvez-moi une femme bossue, et qui ait des rentes - et tu verras. ». Mais on sent bien que l'angoisse de l'avenir le tiraille : « Toutes les jeunes filles que j'honore de mes bontés se marient toutes invariablement dans un temps rapproché! Voire! Mme Dezaunay, Mme Papin, Mme Terrien de la Haye, Mme Duverger et enfin Mlle Louise

François. ». Après le mariage de Laurence Janmar avec Duverger, Verne, amoureux éconduit, s'interroge. Pour le consoler, sa mère l'envoie en avril 1854 à Mortagne pour y connaître un bon parti. Il lui répond dans une lettre où il invente une rencontre avec le père de sa future, d'un humour scatologique et agressif, où l'on retrouve le ton des nouvelles de Maupassant, un des écrivains français que Verne place au plus haut33. Le style n'est pas sans rappeler celui du Mariage de M. Anselme des Tilleuls.

En mars 1856, Auguste Lelarge, ami de Jules Verne et membre des Onze-sans-femme va se marier avec Aimée de Viane. Il demande à l'écrivain d'être son témoin. Celui-ci accepte. Le mariage doit se dérouler le 20 mai à Amiens, ville de la fiancée. À l'occasion de son séjour, Verne y fait la connaissance de la sœur de la mariée, Honorine, veuve à 26 ans d'Auguste Hébé-Morel, et mère de deux filles, Valentine et Suzanne.

Voyages et paternité

En 1859, il entreprend donc un voyage en Angleterre et en Écosse en compagnie d'Aristide Hignard. Il prend des notes et, dès son retour, couche ses impressions sur le papier. En 1862, il présente un manuscrit à Hetzel, qui le refuse. Verne s'en inspirera alors pour la rédaction de ses romans écossais.

Entre 1860 et 1861, le couple déménage trois fois : de la rue Saint-Martin au 54 Boulevard Montmartre, puis au 45 Boulevard Magenta, enfin au 18, Passage Saulnier44.

Le 2 juillet 1861, de nouveau grâce à Alfred Hignard, les deux amis, ainsi qu'Émile Lorois, s'embarquent pour la Norvège. L'écrivain ne rentrera que cinq jours après qu'Honorine a accouché d'un garçon, Michel, le 4 août. L'arrivée de cet enfant bouleverse la vie de Jules Verne. Il ne s'est pas préparé à ces nouvelles responsabilités. Il doit concilier son projet littéraire et l'obligation de subvenir aux besoins d'une famille qui s'élargit. Il continue donc son métier à la Bourse, où il côtoie ses anciens amis ou de nouveaux comme Hector Malot.

Un aspect particulier de la vie de Jules Verne concerne sa relation avec Estelle Hénin, dont il fait la connaissance en 185945 . Marguerite Allotte de la Fuÿe évoque cette femme dans sa biographie de 1928 : « une mortelle, une seule, captiva durant quelques saisons ce cœur extrêmement secret. La sirène, l'unique sirène, est ensevelie

dans le cimetière de corail »46. D'après elle, Estelle serait morte en 1885, date reprise par Jean-Jules Verne, qui note qu'elle habitait Asnières47. Dans sa thèse sur Jules Verne (1980), Charles-Noël Martin confirme l'existence d'Estelle Duchesne, mais pense qu'elle est morte le 13 décembre 186548. Estelle Hénin épouse Charles Duchesne, clerc de notaire à Cœuvres, le 30 août 1859. En 1863, Estelle s'installe à Asnières, cependant que son mari continue de travailler à Cœuvres. Les visites de Jules Verne à la maison des Duchesne à Asnières se situent de 1863 à février 1865. Estelle meurt après la naissance de sa fille Marie49. Pour certains verniens, Marie Duchesne pourrait être la fille de l'écrivain.

Les Voyages extraordinaires

En 1862, Jules Verne soumet à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) son roman Cinq semaines en ballon, qui paraît en 1863 et connaît un immense succès, même au-delà des frontières françaises. Il signe alors avec Pierre-Jules Hetzel un contrat qui le lie pour 20 ans avec cet éditeur ; il s'y engage à fournir des romans notamment pour le Magasin d'éducation et de récréation, revue destinée à la jeunesse. En fait, Jules Verne va travailler pendant quarante ans à ses Voyages extraordinaires qui compteront soixante-quatre volumes. En 1863, toujours, Jules Verne écrit Paris au XXe siècle, qui ne paraîtra qu'en 1994.

Le 27 février 1863, il est admis comme membre de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Le 26 décembre 1863, Verne fait paraître dans le Musée des familles un article relatant l'expérience de son ami Nadar à bord d'un ballon gigantesque, le Géant. Le photographe crée la Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air, dont Jules Verne est le censeur.

Vers cette époque, il découvre l'univers d'Edgar Poe au travers des traductions de Charles Baudelaire. L'écrivain américain le fascine, au point qu'il lui consacre la seule étude littéraire qu'il ait écrite, parue en 1864 dans le Musée des familles, Edgar Poe et ses œuvres.

En 1864 encore, Jules Verne publie les romans Les Aventures du capitaine Hatteras, qui parait d'abord dans le Magasin avant d'être publié en volume et Voyage au centre de la Terre.

Par ailleurs, il quitte son emploi d'agent de change, et déménage à Auteuil.

En 1865, il devient membre de la Société de géographie.

Le 16 mars 1867, en compagnie de son frère Paul, il embarque sur le Great Eastern à Liverpool pour les États-Unis, il tirera de sa traversée le roman Une ville flottante (1870). Jules Verne achète son bateau le Saint-Michel en 1868, chaloupe de pêche aménagée pour la plaisance, il en fera son cabinet de travail.

Bien que mobilisé comme garde-côte au Crotoy pendant la guerre de 1870, Jules Verne continue d'écrire.

Son père, Pierre Verne, meurt le 3 novembre 1871, à Nantes.

Il s'installe à Amiens, ville natale de son épouse, en 1872 :

« Sur le désir de ma femme je me fixe à Amiens, ville sage, policée, d'humeur égale, la société y est cordiale et lettrée. On est près de Paris, assez pour en avoir le reflet, sans le bruit insupportable et l'agitation stérile. Et pour tout dire, mon Saint-Michel reste amarré au Crotoy. »

À la mort de Jules Verne en 1905, plusieurs de ses manuscrits sont en attente de publication, afin de respecter le rythme d'un ou deux volumes par an préféré par son éditeur. Ces romans et nouvelles ont pour la plupart été remaniés par Michel Verne, fils de l'auteur, avant leur publication. Les versions originales n'ont été publiées que plusieurs décennies plus tard. La date indiquée entre parenthèses est celle de la rédaction.

La Journée d'un journaliste américain en 2889 (1891), publiée en 1910 dans Hier et demain

Aventures de la famille Raton (1891), publiée en 1910 dans Hier et demain

Monsieur Ré-Dièze et Mademoiselle Mi-Bémol (1893), publiée en 1910 dans Hier et demain

Le Beau Danube jaune (1896), publié en 1908 sous le titre Le Pilote du Danube et en 1988 dans sa version d'origine

En Magellanie (1897), publié en 1909 sous le titre Les Naufragés du « Jonathan » et en 1987 dans sa version d'origine

Le Volcan d'or (1900), publié en 1906 en version remaniée et en 1989 dans sa version originale

Le Secret de Wilhelm Storitz (1901), publié en 1910 en version remaniée et en 1985 dans sa version d'origine

Jules Verne est d'abord attiré par le théâtre, mais n'y connaîtra qu'un succès médiocre jusqu'à ce que certains des Voyages extraordinaires soient portés à la scène. Plusieurs de ses pièces ont été écrites en collaboration. La date est celle de la première production, à moins d'indication contraire.

Les Pailles rompues (1850)

Les Châteaux en Californie ou Pierre qui roule n'amasse pas mousse (1852)

Monna Lisa (1852), en collaboration avec Michel Carré, publiée pour la première fois en 1974

Le Colin-maillard (1853), en collaboration avec Michel Carré

Les Compagnons de la Marjolaine (1855), en collaboration avec Michel Carré

Monsieur de Chimpanzé (1858)

L'Auberge des Ardennes (1860), en collaboration avec Michel Carré

Onze jours de siège (1861), en collaboration avec Charles Wallut

Tarass Hryhorovytch Chevtchenko

Tarass Hryhorovytch Chevtchenko (en ukrainien : Тарас Григорович Шевченко) est un poète, peintre et humaniste ukrainien, né à Moryntsi dans la région de Kiev le 9 mars 1814 et décédé à Saint-Pétersbourg le 10 mars 1861.

Il est généralement considéré comme le plus grand poète romantique de langue ukrainienne.

Figure emblématique dans l'histoire de l'Ukraine, il marque le réveil national du pays au XIXe siècle. Sa vie et son œuvre font de lui une véritable icône de la culture de l'Ukraine et de la diaspora ukrainienne au cours des XIXe et XXe siècles siècles. L'université de Kiev Tarass-Chevtchenko porte son nom.

Jeunesse

Chevtchenko est né dans une famille de paysans serfs à Moryntsi, un village près de Tcherkassy, en Ukraine, qui à l'époque faisait partie de l'Empire russe. Il perd très vite sa mère (1823), puis son père (1825), devenant orphelin à l'âge de douze ans, ce qui rajoute de la douleur à sa vie qui en est déjà remplie. Enfant il montra de véritables talents pour la peinture. Il travaille et étudie chez un diacre. C'est à cette époque qu'il découvre certaines œuvres de la littérature ukrainienne. Mais il aime aussi dessiner, alors il fait ses premiers essais chez un peintre. À 14 ans, Chevtchenko devient un serviteur chez un seigneur nommé Pavel Engelhardt. Il part avec lui pour Vilnius, ce dernier y demeura de l'automne 1828 jusqu'au début de l'année 1831. Un soir, le seigneur surprend Chevtchenko dessiner à la lueur d'une bougie devant l'un des tableaux de la maison. Il l'accuse d'avoir pu brûler le précieux tableau et le fait battre aux écuries. Mais la femme d'Engelhardt, une âme charitable, fait remarquer que s'il l'envoie en apprentissage d'art il l'aura pour peintre personnel. Le jour suivant, Chevtchenko suit les cours du peintre Yan Roustem à l'Université de Vilnius.

Plus tard, Engelhardt part pour Saint-Petersbourg et Tarass Chevtchenko poursuit son apprentissage durant 4 ans en compagnie d'un peintre nommé Shiriaev. Tarass Chevtchenko passa son temps libre en esquissant les statues des jardins impériaux d'été de la capitale. C'est à ce moment qu'il fait la connaissance de l'artiste ukrainien Ivan Soshenko. Ce dernier le présentera à d'autres compatriotes comme Yevhen Hrebinka et Vasyl Hryhorovych, ainsi qu'au peintre russe Venetsianov. Grâce à eux, il put rencontrer un célèbre peintre et professeur nommé Karl Briullov. Ce dernier mis en jeu, dans une loterie, son portrait du poète russe Vasilii Zhukovsky, ceci lui permis d'acheter et de rendre pour 2 500 roubles la liberté à Tarass Chevtchenko le 5 mai 1838. Vasilii Zhukovsky lui-même avait usé de son influence pour obtenir sa liberté, il en fut remercié en 1838 à travers un poème de Tarass Chevtchenko nommé Kateryna.

Artiste et chantre national

Peu après, Tarass Chevtchenko s'inscrit à l'Académie impériale des Beaux Arts de Saint-Petersbourg et y fait ses études sous la direction de Briullov. En 1840 sa première collection de poésie, Kobzar (Le Barde), composée de huit poèmes romantiques, fut publiée à Saint-Petersbourg. Pour illustrer son poème Kateryna, Chevtchenko peint en été 1842 un tableau homonyme, qui reste de nos jours une des images emblématiques de la peinture ukrainienne.



Kateryna (huile sur toile, 1842)

Puis ce fut la publication de son poème épique Haidamaky (1841) et de la ballade Hamaliia (1844). Tout en vivant à Saint-Petersbourg, Tarass Chevtchenko fit trois voyages en Ukraine, le premier en 1843, le second en 1845 et le troisième en 1846. Ces voyages le marquèrent profondément. Il rendit visite à ses parents et son entourage. Il rencontra, à l'aide de la famille princière Repnin de grands auteurs et intellectuels ukrainiens comme Panteleimon Kulish et Mykhailo Maksymovych.

Scandalisé par l'oppression tsariste et la destruction de son Ukraine natale, Tarass Chevtchenko décida de saisir, dans un album de gravures, certaines des ruines historiques de sa patrie et des monuments culturels qu'il appela Zhyvopysna Ukraina (l'Ukraine pittoresque).

Après avoir terminé ses études à l'Académie des beaux arts en 1845, Tarass Chevtchenko devint un membre de la Commission d'archéologie de Kiev et voyagea partout en Ukraine pour esquisser des monuments historiques, architecturaux et recueillir les traditions folkloriques. À ce même moment, il écrivit certains de ses poèmes d'histoire les plus satiriques et politiquement subversifs, comme le Fils (un rêve), Sova (le hibou), Ieretyk (l'hérétique) Slipyi (l'homme aveugle), Velykyi lokh (la grande voûte), et Kavkaz (le Caucase). Il les réunit avec d'autres poèmes dans un album intitulé Try lita (Trois ans).

En 1846 à Kiev, Tarass Chevtchenko rejoint la Confrérie de Cyrille et Méthode, organisation politique secrète qui avait pour objectif d'abolir le servage et d'établir l'égalité sociale. Comme les autres membres de la fraternité, il fut arrêté le 5 avril 1847. Le poète fut mis en prison à Saint-Pétersbourg. De plus, après la découverte et la confiscation par les autorités impériales de ses poèmes satiriques anti-tsaristes issus de son album, Tarass Chevtchenko reçut une punition particulièrement sévère. Il fut condamné à servir comme simple soldat dans le corps spécial d'Orenburg, un régiment installé dans une région lointaine de Russie, près de la Caspienne.

Ce fut la période la plus difficile dans la vie du poète. Le tsar Nicolas I en personne donna l'ordre d'interdire à Chevtchenko d'écrire et de peindre. Durant son exil, Chevtchenko servit également dans une forteresse d'Orsk. Le poète réussit toutefois à continuer de peindre et d'écrire en cachette. Il inscrit ses poésies dans quatre petits livrets qu'il avait l'habitude de cacher dans ses bottes. Dans ses œuvres, il parle toujours de son pays natal, l'Ukraine, qui lutte contre l'oppression et aspire à la liberté. Beaucoup de ses dessins et peintures faits au cours de son exil représentent la vie des Kazakhs. Plus tard, de 1848 à 1849, il partira comme peintre dans une expédition militaire pour étudier et décrire la mer d'Aral.

Fin de vie

En 1850, Tarass Chevtchenko fut transféré à la forteresse de Novopetrovskoe, où les consignes sur sa captivité furent plus durement respectées. Malgré tout, il réussit à

créer plus de cent aquarelles et dessins. Il écrivit également plusieurs nouvelles en langue russe. Il fut libéré de son exil militaire en 1857, deux ans après la mort de Nicolas I. Tarass Chevtchenko fut alors interdit de vivre en Ukraine. Après avoir passé une grande partie de ses années à Nizhniy Novgorod (au bord de la Volga), il rejoignit Saint-Petersbourg. Seulement en 1859, il obtient l'autorisation de rendre visite à ses parents et à ses amis en Ukraine. Mais il y fut retenu, interrogé, puis renvoyé à Saint-Petersbourg. Tarass Chevtchenko resta sous la surveillance de la police jusqu'à sa mort.

Il fut enterré à Saint-Petersbourg, mais deux mois plus tard, conformément à ses vœux, ses restes furent transférés en Ukraine. Le peuple ukrainien organisa à son poète de grandes funérailles. Sa dépouille fut inhumée sur Chernecha Hora (la Montagne du Moine) près de Kaniv, une ville proche de son lieu de naissance. Depuis, sa tombe est considérée comme un lieu de pèlerinage par des millions d'Ukrainiens.

Son influence



Statue de Tarass Chevtchenko à Kiev, Ukraine

Tarass Chevtchenko occupe une place exceptionnelle dans l'histoire culturelle de l'Ukraine. Son nom reste un des symboles les plus marquants du réveil de l'esprit national ukrainien au XIXe siècle. Vers la fin du XIXe, son Kobzar devient le livre de référence d'enseignement de la langue ukrainienne.

De ses 47 ans, Chevtchenko en vécut 24 au servage et 10 en exil. Sa vie tragique et son amour pour son pays et sa langue reflètent dans l'imaginaire de ses compatriotes le destin du peuple ukrainien qui lutta à travers des siècles pour sa culture et sa liberté.

L'influence de son œuvre dans la vie culturelle et politique de l'Ukraine est immense. Tarass Chevtchenko est "le poète national" des Ukrainiens.

Œuvres

Kobzar (1840) - Les Haïdamaques (1841) - Le Rêve (1844) - La Servante (1844) - Caucase (1844) - L'Hérétique (1845) - Testament (1845), son plus célèbre poème - Trois ans (1845) - Les Rois (1848) - L'Artiste (1856) - Les Néophytes (1857)



Statue de Chevtchenko à Tachkent, Ouzbékistan

Au cours des années 1880, le promoteur principal de Tarass Chevtchenko fut le radical et prééminent galicien Ivan Franko. Il écrivit, pour évoquer les aspects différents de sa créativité, Des contributions à l'évaluation de la poésie de Tarass Chevtchenko.

De nombreux monuments au poète furent érigés en Ukraine et à travers le monde.

Un square Tarass-Chevtchenko (abritant un buste du poète) se trouve au 6e arrondissement de Paris.

Filmographie

La vie de Tarass Chevtchenko a inspiré la réalisation de plusieurs films ou programmes télévisés. Parmi ceux-ci, on compte notamment :

- Tarass Chevtchenko de Piotr Tchardynine, 1926
- Tarass Chevtchenko de Igor Savtchenko, Alexandre Alov et Vladimir Naumov, 1951

Musique

Les paroles de chansons du groupe de black metal atmosphérique ukrainien Drudkh sont inspirées entre autres des poèmes de Tarass Chevtchenko.

«Заповіт» Т. Г. Шевченка французькою мовою: (переклад Анрі Абріля)

LE TESTAMENT

Quand je mourrai, enterrez-moi
Au milieu de nos plaines,
Su un tertre au milieu de nos steppes
De ma si douce Ukraine,
Pour que je voie les champs immenses,
Les rives escarpées,
Que je puisse entendre le Dniepr
Mugir à mon côté.
Quand le fleuve, loin de l'Ukraine,
Dans la mer bleue profonde
Versera le sang ennemi,
Je quitterai le monde,
Champs et collines… Volerai
Au royaume de Dieu
Pour prier… Mais en attendant,
Je ne connais pas Dieu.
Enterrez-moi et dressez-vous,
Brisez les fers maudits,
Arrosez votre liberté
Du sang de l'ennemi !
Et que dans la grande famille,
Délivrée de ses chaînes,
Avec des mots doux et paisibles
De moi l'on souvienne.

Ivan Franko

Ivan Iakovytch Franko (en ukrainien Іван Якович Франко) (15 août 1856 à Nahouievytchi – 28 mai 1916 à Lviv), écrivain et poète ukrainien, qui fut également critique littéraire et social, journaliste, économiste, activiste politique et traducteur en ukrainien des œuvres de Shakespeare, Byron, Dante, Hugo, Goethe et Schiller. Démocrate révolutionnaire, il est le fondateur du mouvement socialiste en Ukraine. Avec Tarass Chevtchenko, il est l'une des influences majeures de la littérature et de la pensée politique ukrainienne au cours des XIXe et XXe siècle. Son œuvre monumentale a fait de lui une référence incontournable de la littérature ukrainienne.

Éducation

Ivan Franko est né près de Boryslav, dans la province de Galicie orientale de l'Empire d'Autriche (aujourd'hui en Ukraine, oblast de Lviv). Il était fils d'un forgeron d'ascendance germanique (originellement nommé Frank). Élève à l'Ecole monastique basilienne puis au gymnasium (école secondaire) de Drohobytch jusqu'en 1875, il étudie ensuite la philosophie classique et la littérature ukrainienne à l'Université de Lviv. Il commence alors sa carrière littéraire par des poésies et le roman Petrii i Dovbouchtchouky publié dans la revue d'étudiants Drouh (Ami). En 1876, ses romans Lesychyna Tcheliad et Dva Pryiateli (Deux amis) sont publiés dans l'almanach littéraire Dnistrianka. La même année il publie son premier recueil de poésie, Ballades et Récits ainsi que les premières histoires de la série Boryslav en 1877.

Activisme pro-socialiste

À l'Université de Lviv, il fait la connaissance de Mykhaïlo Drahomanov, avec lequel il partage une longue collaboration politique et littéraire. Il est arrêté en 1877, avec entre autres Mykhaïlo Pavlyk et Ostap Terletsky, à cause de ses écrits politiques socialistes et de ses liens avec Drahomanov. Accusé à tort d'appartenir à une organisation socialiste secrète, il passe huit mois en prison, où il écrit Smorhonska Akademiya (L'académie Smorhon).

Après sa libération, il s'initie au marxisme, écrit des articles pour le journal polonais Praca et contribue à l'organisation de groupes de travailleurs à Lviv. En 1878 il fonde avec Pavlyk la revue Hromads'kyi Drouh, mais parvient à publier seulement deux numéros avant que celui-ci ne soit interdit par le gouvernement; la publication se poursuit pourtant sous de nouveaux noms, Dzvin, puis Molot. Franko publie également une série de livres, la Dribna Biblioteka à partir de 1878. Il est arrêté de nouveau en 1880 pour trois mois, accusé d'incitation à la désobéissance civile. À sa libération, il est placé sous surveillance policière et renvoyé de l'Université de Lviv (qui fut cependant renommée Université Nationale Ivan Franko de L'viv après sa mort).

En 1881 il contribue activement au journal Swit (Le Monde), dont il écrit plus de la moitié du contenu et dans lequel il publie son roman Boryslav Smiyetsia (Boryslav rit). La même année, il déménage à Nahouyevytchi, où il écrit le roman Zakhar Berkout et traduit le Faust de Goethe en ukrainien. Il publie une série d'articles sur Tarass Chevtchenko, travaille pour le journal Zorya (Aurore) et devient éditeur du journal Dilo (Action) l'année suivante.

En mai 1886, il épouse Olha Khorounjynska et lui dédie un livre de poésie, Z verchyn i nyzyn (Des collines et des vallées). Elle sera plus tard atteinte d'une grave maladie mentale, qui constituera l'une des raisons pour laquelle Franko refusera de quitter Lviv pour Kiev afin de se faire soigner peu avant sa mort en 1916.

Activités politiques

En 1888 Franko contribue au journal Pravda (à ne pas confondre avec le journal soviétique du même nom), ce qui conduit à sa troisième arrestation en 1889. Après deux mois de prison, il co-fonde le Parti radical ruthénien-ukrainien avec Mykhaïlo Drahomanov et Mykhaïlo Pavlyk, et publie également le bimestriel Narod (Le Peuple) avec ce dernier de 1890 à 1895.

Il fut le candidat du Parti radical ukrainien pour les élections au parlement austro-hongrois et à la Diète galicienne, mais ne parvint jamais à gagner une élection.

En 1891, il étudie à l'Université de Tchernivtsi où il écrit une thèse sur Ivan Vychensky, puis à l'Université de Vienne, où il soutient sa thèse de doctorat sur le récit romantique Barlaam and Josaphat sous la direction de Vatroslav Jagić, considéré à l'époque comme le plus grand expert des langues slaves. Franko devient professeur de l'histoire de la littérature ukrainienne à l'Université de Lviv en 1894.

En 1898, il publie une sévère critique du socialisme de Marx et Engels, Sotsiializm i sotsiial-demokratyzm (Socialisme et Démocratie sociale), dans le journal Jytie I Slovo (Vie et Parole) qu'il a fondé avec sa femme. Son expression anti-marxiste se poursuit dans le recueil de poèmes Mii izmarahd (Mon émeraude) publié en 1898, où il qualifie le marxisme de « religion fondée sur les dogmes de la haine et de la lutte des classes. » Sa longue collaboration avec Mykhaïlo Drahomanov est rompue à cause de la divergence de leurs visions du socialisme et de la question nationale. Plus tard, Franko accusera Drahomanov dans Souspil'nopolitychni pohliady M. Drahomanova (Les opinions sociopolitiques de M. Drahomanov) de lier le destin de l'Ukraine à celui de la Russie.

Après sa rupture avec le Parti radical ukrainien, Ivan Franko fonde en 1899 le Parti démocrate national avec l'historien Mykhaïlo Hrouchevsky et y travaille jusqu'à son retrait de la vie politique en 1904. Il participe aussi, avec ce dernier, au journal Literaturno-Naukovy Zbirnyk (la Collection Scientifique-littéraire) de la Société scientifique Chevtchenko aux côtés de Simon Petlioura et Volodymyr Hnatiuk.

Fin de vie

Tombe d'Ivan Fanko au cimetière Lytchakivsky à Lviv

En 1902, des étudiants et activistes de Lviv, choqués par la pauvreté de ses conditions de vie, lui achètent une maison dans la ville, où il habitera jusqu'à la fin de sa vie, et qui abrite actuellement le Musée Ivan Franko.

En 1914, la collection Pryvit Ivanovi Frankovi (Salutations à Ivan Franko) est publiée en son honneur, ainsi que son Iz lit moyeyi molodosti (Des années de ma jeunesse). Il meurt dans la misère le 28 mai 1916, et ceux qui viennent lui présenter

leurs respects le voient allongé sur une table, couvert d'un drap déchiré. Il est enterré au cimetière Lytchakivskiy à Lviv.

En 1962, la ville de Stanyslaviv en Ukraine occidentale fut renommée Ivano-Frankivsk en l'honneur de l'écrivain.

Œuvres littéraires

Son style évolue entre un réalisme résolu et une poésie romantique et intimiste. Franko depeint les dures conditions de travail des ouvriers et paysans ukrainiens (Boryslav Rit (1881-1882) et Boa Constrictor (1878), traite du nationalisme ukrainien et d'histoire (Zakhar Berkout, 1883), de problèmes sociaux (La Base de la Société, 1895 et Feuilles Mortes, 1896), et de philosophie (Semper Tiro, 1906)

Il dresse des parallèles entre la recherche de la terre promise par les Israélites et la quête de l'indépendance de l'Ukraine dans La Mort de Cain (1889) et Moïse (1905). Le pièce de théâtre Bonheur Volé (1893) est considéré comme son chef-d'œuvre. Au total, Ivan Franko a composé plus de mille œuvres.